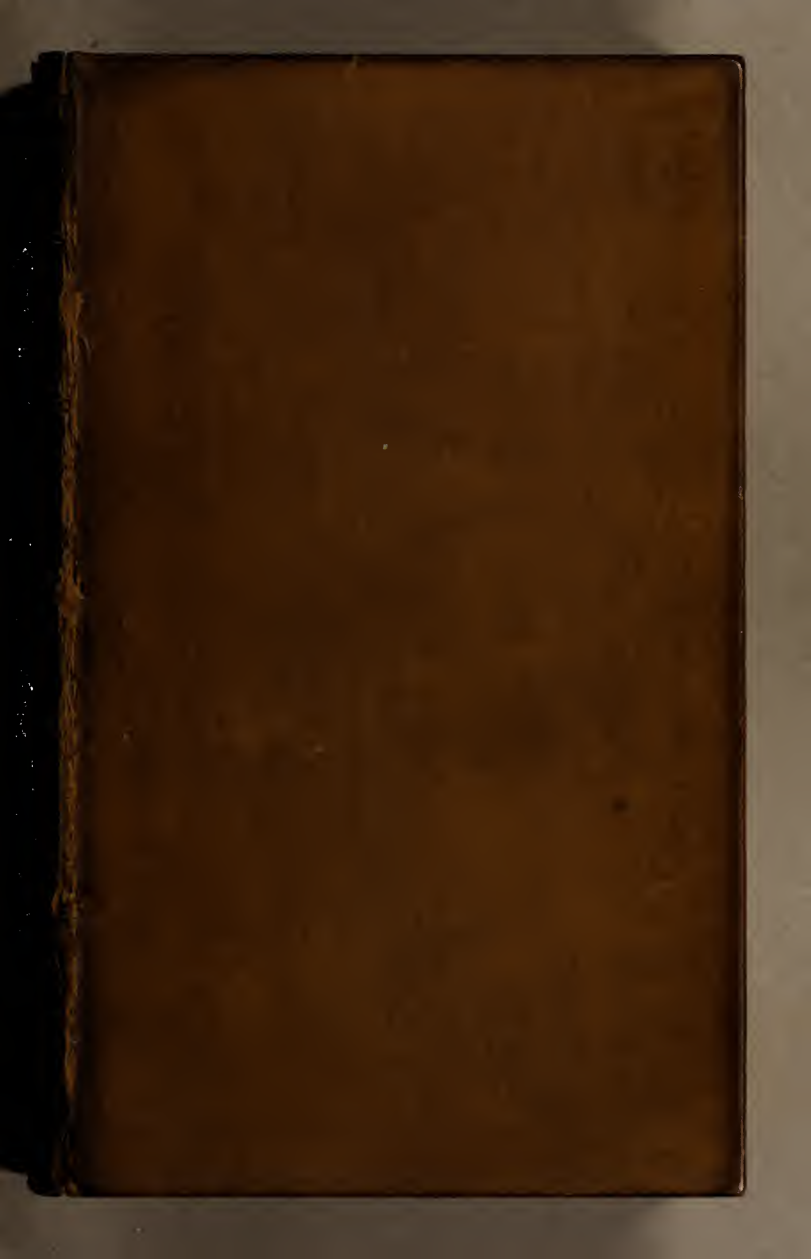
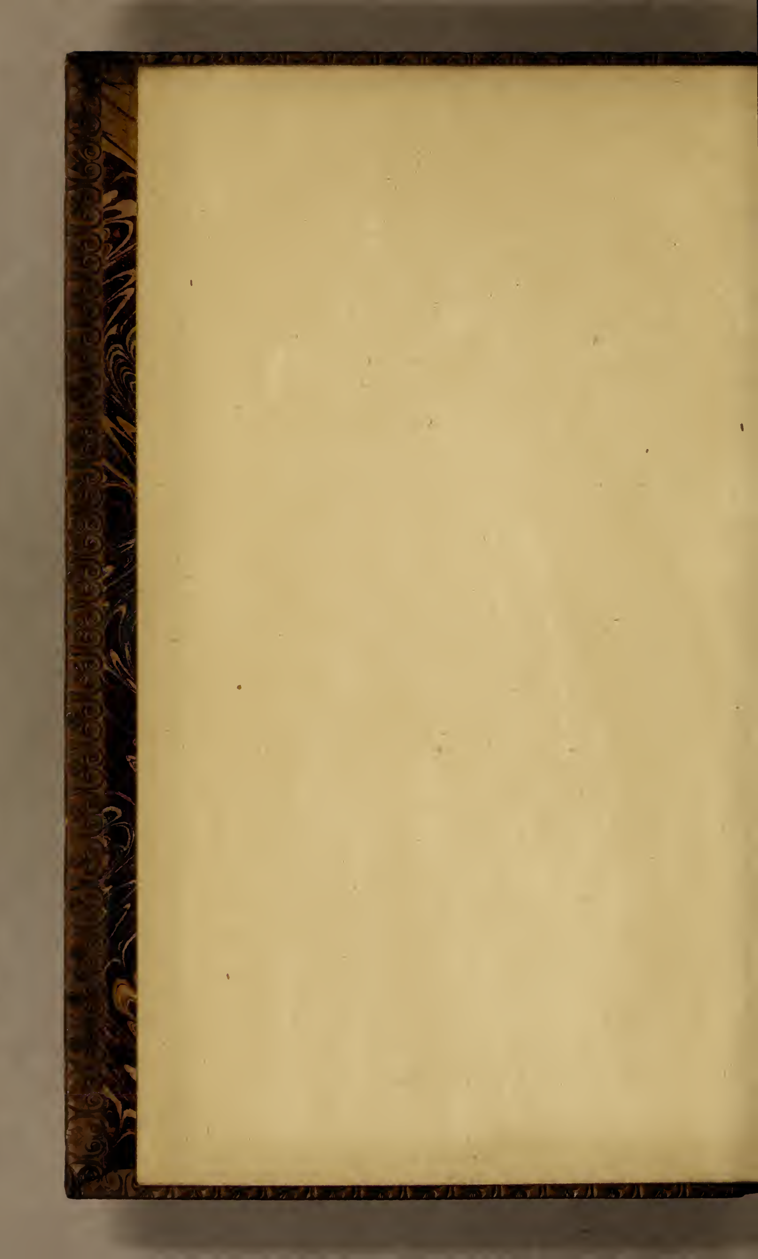
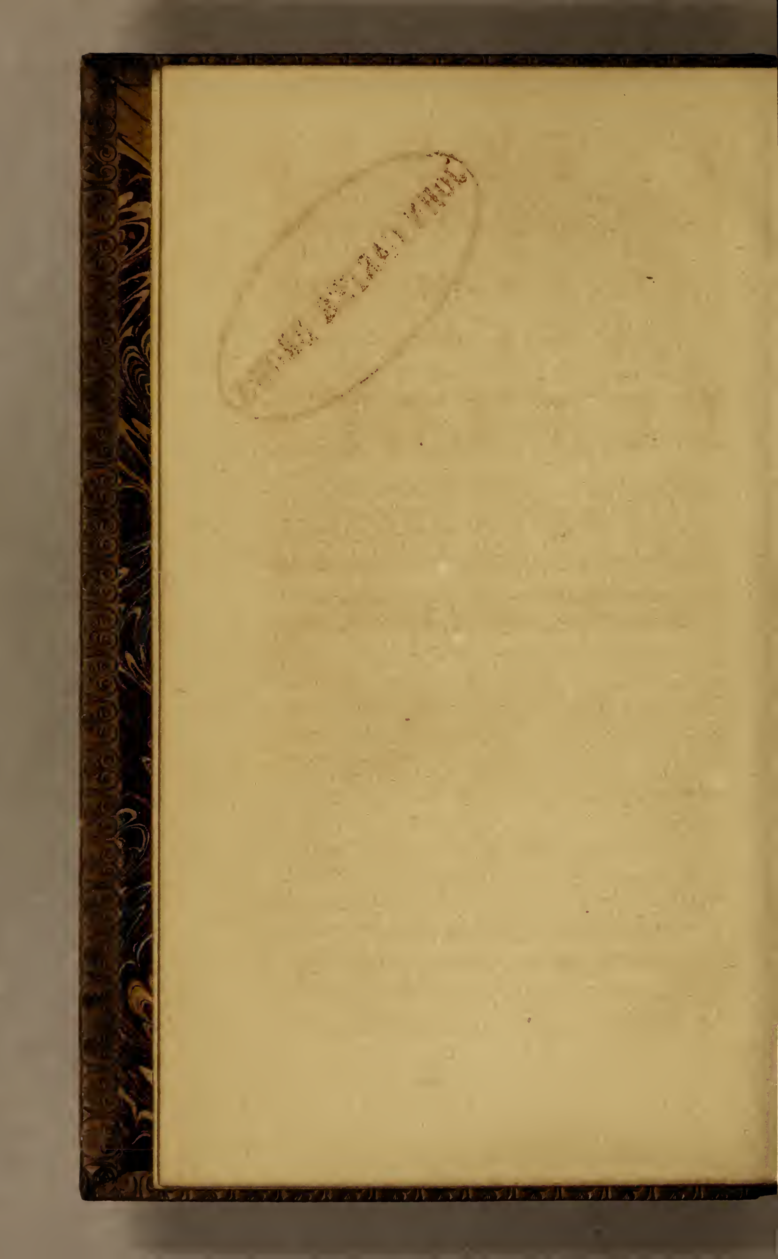


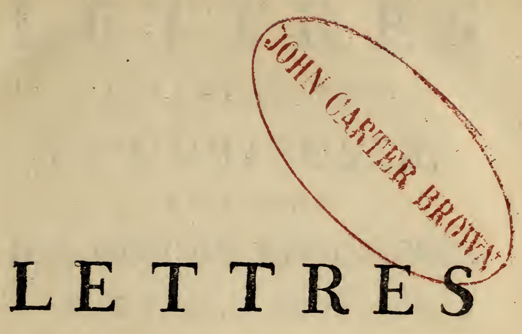


GAUDEO
John Carter Brown.









LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGERES.
NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

TOME NEUVIEME.



A PARIS,
Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI



LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

LETTRE

*Sur les nouvelles Missions de la Province du Paraguay, tirée d'un Mémoire Espagnol du Pere Jean-Patrice Fernandez, de la Compagnie de Jesus ; présenté au Sérénissime Prince des Asturies en l'année 1726, par le Pere Hiérôme Herran, Procureur de cette Province, à M ***.*

MONSIEUR,

La Province du Paraguay a environ six cens lieues de longueur : elle est partagée en cinq Gouvernemens, &

en autant de Diocèses gouvernés par des Evêques pleins de vertu & de zèle. C'eſt dans cette Province, Monſieur, que ſont établies les Miſſions des Indiens *Guaranis*, dont vous avez entendu parler ſi différemment, & qui ſont depuis long-temps l'objet de votre curioſité : c'eſt ce qui vous engage à me preſſer ſi fort de vous faire part des connoiſſances que je puis en avoir.

Vous ne prétendez pas, ſans doute, que je remonte juſqu'aux premiers temps, où ces célebres Miſſions commencerent à s'établir : il ne tient qu'à vous de vous en inſtruire. On en a une hiſtoire complette, écrite par le P. Nicolas del Techo, qui a travaillé pluſieurs années dans ces pénibles Miſſions. Elle fut imprimée à Liége en l'année 1673, liſez la, Monſieur, elle a de quoi pleinement vous ſatisfaire.

Vous y trouverez dans un grand détail tout ce qu'il en a coûté de peines & de fatigues aux Miſſionnaires, pour percer des forêts impénétrables, & y aller chercher, au riſque perpétuel de leur vie, tant de peuples épars & errans tout nuds dans ces épaiſſes forêts, ſe faiſant perpétuellement la guerre les uns aux autres, n'ayant guere de l'homme

que la figure, & peu différens des tigres & des bêtes féroces avec lesquelles ils vivoient. Vous y verrez tout ce qu'un zèle ardent a inspiré à ces hommes Apostoliques, pour gagner le cœur de tant de barbares, pour les tirer de leurs antres & de leurs cavernes, pour changer en quelque sorte leur naturel, en les réunissant dans des peuplades, sans quoi il n'étoit pas possible de les instruire, & pour les y former aux devoirs de la vie civile, & aux pratiques de la Religion : en un mot, pour en faire des hommes raisonnables, & ensuite de vrais Chrétiens.

Il est seulement à remarquer que, quand l'histoire dont je parle fut donnée au public, il n'y avoit alors que 24 réductions ou peuplades, établies sur les rivieres Parana & Uruguai; le Parana vient se joindre au fleuve Paraguay vers la ville de *Corrientes ;* & l'Uruguay, ainsi que le Paraguay, se jettent dans la riviere de la Plata, & en font un des plus larges fleuves que l'on connoisse. Maintenant ces peuplades sont augmentées de sept nouvelles, beaucoup plus nombreuses que les précédentes, par la multitude d'Indiens qu'on convertit chaque

jour à la foi, & qui nous repréſentent au naturel la piété, le déſintéreſſement, l'innocence & la ſainteté des fideles de l'Egliſe naiſſante. Il y en a ſeize ſur les bords du Parana, & quinze le long de l'Uruguay. En l'année 1717, on comptoit dans ces diverſes peuplades cent vingt-un mille cent ſoixante & un Indiens, tous baptiſés de la main des Miſſionnaires.

Ces Miſſions étant établies & policées d'une maniere qui excite encore aujourd'hui l'admiration des Gouverneurs & des Evêques, lorſqu'ils en font la viſite, on porta ſes vues vers une infinité d'autres Nations barbares, leſquelles ſont répandues dans ce vaſte continent, & dans ces forêts immenſes, qui ſe trouvent entre le fleuve Paraguay & le Royaume du Pérou.

Cette étendue de pays eſt partagée du ſeptentrion au midi par une longue chaîne de montagnes qui commencent à Potoſi, & continuent juſqu'à la province de Guayra. C'eſt dans ces montagnes que trois grandes rivieres prennent leurs ſources ; ſçavoir, le Guapay, la riviere rouge, & le Picolmayo. Ces deux dernieres arroſent une grande

étendue de terres, & viennent ensuite décharger leurs eaux dans le grand fleuve Paraguay.

C'est à la naissance de ces deux rivieres, & dans les confins du Pérou, que vinrent se réfugier les Chiriguanes, il y a environ deux siécles, abandonnant la province de Guayra qui étoit leur terre natale. Les affreuses montagnes qu'ils habitent, ont cinquante lieues d'étendue à l'est de la ville de Tarija, & plus de cent au nord. Voici quelle fut la cause de leur transmigration.

Au temps que les Rois de Castille & de Portugal s'efforçoient d'accroître leur domination dans les Indes occidentales, un brave Portugais plein d'ardeur pour le service du Roi son maître Jean II, voulut signaler son zèle par de nouvelles découvertes; il part du Bresil avec trois autres Portugais également intrépides, qu'il s'étoit associés, & après avoir marché trois cens lieues dans les terres, il arrive sur le bord du fleuve Paraguay, où ayant engagé jusqu'à deux mille Indiens pour l'accompagner, il fit plus de cinq cens lieues, & arriva jusqu'aux confins de l'Empire de l'Inga. Après y avoir amassé beaucoup d'or & d'argent, il reprit sa route pour se rendre

au Bresil, où il comptoit jouir de toutes les douceurs, que sa grande fortune devoit lui procurer. Il ne connoissoit pas apparemment le génie des peuples auxquels ils s'étoit livré. Lorsqu'il étoit le moins sur ses gardes, il fut cruellement massacré, & perdit la vie avec ses richesses.

Ces barbares ne doutant point qu'une action si noire n'attirât sur eux les armes Portugaises, songerent au plutôt à se soustraire au châtiment que méritoit leur perfidie, & se retirerent dans les montagnes où ils sont encore maintenant. Ils n'étoient gueres que quatre mille quand ils y pénétrerent, on en compte aujourd'hui plus de vingt mille, qui y vivent sans habitation fixe, sans loi, sans police, sans humanité, errans par troupes dans les forêts, désolant les Nations voisines, dont ils enlevent les habitans, qu'ils emmenent dans leurs terres, où ils les engraissent de même qu'on engraisse les bœufs en Europe, & après quelques jours ils les égorgent, pour se repaître de leur chair dans les fréquens festins qu'ils se donnent. On prétend qu'ils ont détruit ou dévoré plus de cent cinquante mille Indiens.

Il est vrai que depuis l'arrivée des

Eſpagnols au Pérou, d'où ils ne ſont pas fort éloignés, ils ſe déſaccoutument peu à peu d'une telle barbarie : mais leur génie eſt toujours le même, ils ſont toujours également perfides, diſſimulés, légers, inconſtàns, féroces : aujourd'hui Chrétiens & demain Apoſtats, ennemis encore plus cruels des Prédicateurs de la Loi Chrétienne, & plus opiniâtres que jamais dans l'infidélité.

Plus ces Nations étoient inhumaines & barbares, plus le zèle des Miſſionnaires s'animoit à travailler à leur converſion : ils ſe flattoient même, que s'ils pouvoient les ſoumettre au joug de l'Evangile, l'entrée leur feroit ouverte dans la grande province de *Chaco*, & que la communication deviendroit plus facile entre les nouvelles Miſſions, & les Miſſions anciennes des Indiens Guaranis.

Il y a environ un ſiecle que le P. Emmanuel de Ortega, le P. Martin del Campo, & le P. Didaque Martinez, expoſerent généreuſement leur vie en ſe livrant à un peuple ſi farouche, dans le deſſein de l'humaniſer peu à peu, & de le diſpoſer à s'inſtruire des vérités du Salut. Leurs travaux furent inutiles.

D'autres Miſſionnaires, en différens

temps se succéderent les uns aux autres ; & entreprirent leur conversion avec le même courage, & avec aussi peu de succès ; & quoique cette terre ait été arrosée du sang de ces hommes Apostoliques, elle n'en a jamais été plus fertile.

Enfin, il n'y a gueres que cinq ans, que sur une lueur d'espérance de trouver ces Indiens plus traitables, trois nouveaux Missionnaires entrerent assez avant dans leur pays. Le fruit de cette entreprise si récente, fut de procurer une mort glorieuse au vénérable Pere Lizardi, qui expira sous une nuée de fleches que ces barbares lui décocherent.

Long-temps avant cette derniere tentative, on avoit cessé de cultiver une terre si ingrate, c'étoit se consumer & perdre un temps qui pouvoit beaucoup mieux être employé auprès d'autres Nations moins indociles, quoique peut-être également barbares. On se tourna donc du côté de la province des Chiquites.

Cette Province contient une infinité de Nations sauvages, que les Espagnols ont nommé Chiquites, uniquement parce que la porte de leurs cabanes est basse & fort petite, & qu'ils ne peuvent

y entrer qu'en s'y glissant & se rapetissant. Ils en usent de la sorte afin de n'y point donner entrée aux mosquites, & à beaucoup d'autres insectes très-incommodes dont le pays est infesté, sur-tout dans le temps des pluies.

Cette Province a deux cens lieues de longueur sur cent de largeur : elle est bornée au couchant par la ville de Sainte-Croix de la Sierra, & un peu plus loin par la Mission des *Moxes ;* elle s'étend à l'orient jusqu'au fameux lac des *Xarayes*, qui est d'une si grande étendue, qu'on l'a nommé la mer Douce. Une longue chaîne de montagnes la borne au nord, & la province de *Chaco* au midi. Elle est arrosée par deux rivieres; sçavoir le Guapay, qui prend sa source dans les montagnes de *Chuquisaca*, & coule dans une grande plaine, jusqu'à une espece de village des Chiriguanes nommé *Abopo*, d'où prenant son cours vers l'orient, il forme une grande demi-lune, qui renferme la ville de Sainte-Croix de la Sierra; puis tirant entre le nord & le couchant, il arrose les plaines qui sont au bas des montagnes, & va se décharger dans le lac Mamoré, sur le bord duquel sont quelques Missions des *Moxes*.

La feconde riviere fe nomme Aperé ou Saint-Michel. Sa fource eft dans les montagnes du Pérou, d'où coulant fur les terres des Chiriguanes, où elle change fon nom en celui de parapiti, elle fe perd dans d'épaiffes forêts, & après plufieurs détours qu'elle fait entre le nord & le couchant, elle va droit au midi; puis recevant dans fon lit tous les ruiffeaux des environs, elle paffe par les peuplades des *Baures*, qui appartiennent à la Miffion des *Moxes*, & décharge fes eaux dans le lac Mamoré, d'où elle fe rend dans le grand fleuve Maragnon ou des Amazones.

Ce pays eft fort montagneux & rempli d'épaiffes forêts. La quantité de différentes abeilles qu'on y trouve, fourniffent du miel & de la cire en abondance. Il y a des abeilles d'une efpece que ces Indiens nomment *opemus*, qui reffemblent le plus à celles d'Europe. Le miel qu'elles produifent exhale une agréable odeur; leur cire eft fort blanche, mais un peu molle. On y voit des finges, des poules, des tortues, des buffles, des cerfs, des chevres champêtres, des tigres, des ours, & d'autres bêtes féroces. On y trouve des couleuvres & des viperes dont le venin eft

très-présent. Il y en a dont on n'est pas plutôt mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, & que le sang sort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines, & même par les ongles. Comme l'humeur pestilente s'évapore avec le sang, leurs morsures ne sont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin est beaucoup plus dangereux : n'en eut-on été mordu qu'au bout du pied, le venin monte aussi-tôt à la tête, & se répand dans toutes les veines, il cause des défaillances, le délire & la mort. On n'a pu trouver jusqu'ici aucun remede qui fût efficace contre leurs morsures.

Le terroir de cette Province est sec de sa nature; mais dans le temps des pluies, qui durent depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Mai, toutes les campagnes sont inondées, & tout commerce est interdit entre les habitans. Il se forme alors de grands lacs qui abondent en toute sorte de poissons. C'est le temps où les Indiens font la meilleure pêche. Ils composent une certaine pâte amere qu'ils jettent dans ces lacs, & dont les poissons sont friands : cette pâte les enivre, ils montent aussi-tôt à fleur d'eau, & on les prend sans peine.

Quand les pluies ſont ceſſées, ils enſemencent leurs terres, qui produiſent du ris, du maïs, du bled d'Inde, du coton, du ſucre, du tabac, & divers fruits propres du pays, tels que ſont ceux du platane, des pins, des mani & des zapallos ; ceux-ci ſont une eſpece de calebaſſe dont le fruit eſt meilleur & plus ſavoureux qu'en Europe. Il n'y croît ni bled ni vin.

Je ne vous parle pas, Monſieur, du caractere & des mœurs de ces Nations barbares, pour ne point répéter ce qu'on a dit dans le tome précédent de ces Lettres, qu'il vous eſt aiſé de conſulter. J'ajouterai ſeulement, que de toutes les langues qu'on parle parmi ces différentes Nations, la plus difficile à apprendre eſt celle des Chiquites. Ce qu'un des Miſſionnaires écrivoit à ce ſujet à un de ſes amis, vous le fera aiſément comprendre.

« Vous ne vous perſuaderez jamais, » lui mandoit-il, ce qu'il m'en coûte » d'application & de travail pour m'inſ» truire de la langue de nos Indiens. » Je dreſſe un Dictionnaire de cette lan» gue, & quoique j'aye déja rempli » vingt-cinq cahiers, je n'en ſuis encore » qu'à la lettre C. Leur Grammaire eſt

» très-difficile ; leurs verbes ſont tous
» irréguliers, & les conjugaiſons diffé-
» rentes. Quand on ſçait conjuguer un
» verbe, on n'en eſt pas plus avancé
» pour apprendre à conjuguer les au-
» tres verbes. Que vous dirai-je de leur
» prononciation? Les paroles leur ſor-
» tent de la bouche quatre à quatre, &
» l'on a une peine infinie à entendre
» ce qu'ils prononcent ſi mal. Les In-
» diens des autres Nations ne peuvent
» la parler, que quand ils l'ont appriſe
» dans leur jeuneſſe. Nous avons d'an-
» ciens Miſſionnaires qui n'oſent ſe flat-
» ter de la ſçavoir dans ſa perfection, &
» ils aſſurent que quelquefois ces peu-
» ples ne s'entendent pas eux-mêmes ».

Il faut avouer cependant que, quoiqu'un Miſſionnaire la parle mal, ces Indiens ne laiſſent pas de l'entendre, & de concevoir ce qu'il leur dit. La traduction que je joins ici du ſigne de la Croix en leur langage, & tel qu'ils le font au commencement de chaque action, vous en donnera une idee.

Oi naucipi Santa Crucis, oquimay Zoychacu Zoychupa me unama po chineneco Zumamene au niri naqui Yaitotik, ta naqui Aytotik, ta naqui Eſpiritu Sancto.

C'eſt-à-dire, mot pour mot, par le ſigne de la Sainte Croix, défendez-nous, notre Dieu, de ceux qui nous haïſſent : Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit.

Ce fut à la fin du dernier ſiecle que le Pere Joſeph de Arce abandonna les Chiriguanes, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu de ſes Supérieurs, & que par des chemins preſque impraticables il entra dans le pays des Chiquites, où après avoir ramaſſé un nombre d'Indiens qu'il avoit cherché dans les forêts avec des fatigues incroyables, il établit une grande peuplade, à laquelle il donna le nom de Saint-Xavier. Son zèle fut bientôt ſecondé par le Pere de Zea, & par d'autres Miſſionnaires, qui vinrent partager ſes travaux, & en l'année 1726 on comptoit déja dans ces terres barbares ſix grandes peuplades d'Indiens convertis à la foi. Voici le nom de ces peuplades, & la diſtance des unes aux autres. En commençant par le ſud, on trouve la peuplade de Saint-Jean, qui eſt à neuf lieues de Saint-Joſeph. On compte trente lieues de Saint-Joſeph à Saint-Raphael, & huit de cette peuplade à Saint-Michel. Il y a quarante-deux lieues de Saint-Michel à Saint-François-Xavier,

& de celle-ci à la Conception vingt-quatre.

On se disposoit en la même année 1726 à pénétrer vers le sud, dans les terres des *Zamucos*, où l'on avoit des espérances bien fondées, d'établir une nouvelle peuplade des peuples de cette Nation, & de celles des *Vgaranos* leurs voisins, qui comptent l'une & l'autre plus de deux mille quatre cens Indiens. Cette peuplade doit être sous la protection de saint Ignace.

Vous jugez assez, Monsieur, à quels travaux doit se livrer un ouvrier évangélique, pour aller à la recherche de ces barbares dans leurs montagnes & dans leurs forêts. « Lorsque j'étois en » Europe, écrivoit un de ces Mission» naires, je m'imaginois qu'il suffisoit » de porter dans ces Missions un grand » zèle du salut des ames; mais depuis » que j'ai le bonheur d'y être, j'ai » compris qu'il falloit encore s'être » exercé de longue main à l'abnéga» tion intérieure, à un entier détache» ment de toutes les choses d'ici bas, » à la mortification des sens, au mé» pris de la vie, & à un total abandon » de soi-même entre les mains de la » Providence ».

Il y a d'ordinaire dans chaque peuplade, lorfqu'elle eft nombreufe, deux Miffionnaires occupés à civilifer & à inftruire les Néophytes des vérités chrétiennes. L'un d'eux fait chaque année des excurfions à trente ou quarante lieues au loin, chez les Nations infidelles, pour les gagner à Jefus-Chrift & les attirer dans la peuplade. Il part n'ayant que fon Breviaire fous le bras gauche, & une grande croix à la main droite, fans autre provifion que fa confiance en Dieu, & ce qu'il pourra trouver fur fa route. Il eft accompagné de vingt ou trente nouveaux Chrétiens qui lui fervent de guides & d'interpretes, & qui font quelquefois les fonctions de Prédicateurs. C'eft avec leur fecours que la hache à la main, il s'ouvre un paffage dans l'épaiffeur des forêts ; s'il fe trouve, ce qui arrive fouvent, des lacs & des terres marécageufes à traverfer, c'eft toujours lui, qui, l'eau jufqu'à la ceinture, marche à leur tête, pour les encourager par fon exemple à le fuivre ; c'eft lui qui grimpe le premier fur les rochers efcarpés & bordés de précipices : c'eft lui qui furete dans les antres, au rifque d'y trouver des bêtes féroces, au lieu des Indiens qu'il y cherche.

Au milieu de ces fatigues il n'a ſouvent pour tout régal que quelques poignées de maïs, des racines champêtres, ou quelques fruits ſauvages, qu'on nomme *Motaqui*. Quelquefois pour étancher ſa ſoif, il ne trouve que la roſée répandue ſur les feuilles des arbres. Le repos de la nuit, il le prend ſur une eſpece de hamac ſuſpendu aux arbres. Je ne parle pas du danger continuel où il eſt de perdre la vie par les mains des Indiens, qui ſont quelquefois en embuſcade armés de leurs fleches & de leur maſſue, pour aſſommer les inconnus qui viennent ſur leurs terres, & qu'ils regardent comme leurs ennemis.

Il faut avouer cependant, qu'il y a une protection particuliére de Dieu, qui veille à la ſûreté & aux beſoins des Miſſionnaires. Il eſt arrivé plus d'une fois que ſe trouvant dans une extrême néceſſité, le gibier & le poiſſon venoient comme d'eux-mêmes ſe préſenter aux Indiens de leur ſuite. D'autre fois, lorſque ces barbares étoient le plus animés contre le Miſſionnaire qui ſe livroit à eux, ils changeoient tout-à-coup leurs cruelles réſolutions; ou bien les forces leur manquoient à l'inſtant, & leurs

bras affoiblis ne pouvoient décocher leurs fleches.

Quelque pénibles & quelque dangéreuses que soient ces excursions, un ouvrier Evangélique se trouve bien récompensé de ses peines & de ses souffrances, lorsqu'il retourne en triomphe dans sa peuplade accompagné de trois ou quatre cens Indiens, avec l'espérance d'en gagner l'année suivante plusieurs autres, qui, plus défians, & dans la crainte qu'on ne veuille les surprendre pour les faire esclaves, ne se rendent qu'après avoir envoyé de leurs gens pour observer ce qui se passe dans la peuplade & venir leur en rendre compte. Quelle consolation pour lui de se revoir au milieu de ses chers Néophytes, dont le nombre est augmenté par ses soins, & de se retrouver dans un lieu où, par les pieuses libéralités des personnes qui s'intéressent pour la conversion de tant de Nations Infidelles, il trouve de quoi rétablir ses forces, pour s'appliquer avec une nouvelle ardeur à leur instruction.

Il est certain que ces travaux surpassent les forces humaines, & qu'il ne seroit pas possible d'y résister si l'on n'étoit pas soutenu d'une force toute

divine. Il n'eſt pas moins étonnant que parmi un ſi grand nombre de Miſſionnaires qui travaillent depuis tant d'années dans ces laborieuſes Miſſions, on n'en compte que trois ou quatre qui aient ſuccombé aux fatigues, & que la plupart, après y avoir travaillé 25 & 30 ans, conſervent autant de force & de vigueur, que ceux qui jouiſſent en Europe de toutes les commodités de la vie. Tel étoit le Pere Jean-Baptiſte de *Zea*, qui a paſſé la plus grande partie de ſa vie à cultiver ces Nations infidelles, & qui, à l'âge de 65 ans, ne paroiſſoit pas en avoir 40.

La férocité de ces peuples, & les peines extraordinaires qu'il faut ſe donner pour les réduire ſous le joug de la foi, ne ſont pas capables de rebuter un homme vraiment apoſtolique. Il trouve en ce pays-ci d'autres obſtacles à vaincre qui le contriſtent davantage & qui affligent ſenſiblement ſon cœur.

Le premier obſtacle vient du côté des Eſpagnols, qui ont leurs habitations peu éloignées des Nations Indiennes, dont on entreprend la converſion. Quoiqu'en général la Nation Eſpagnole ſe diſtingue parmi les autres Nations par ſa piété, & par ſon attachement ſin-

cere à la Religion, on ne peut diſſimuler que dans la multitude des membres qui la compoſent, il ne s'en trouve, comme ailleurs, dont les mœurs ſont peu réglées, & qui démentent la ſainteté de leur foi par des actions criminelles. Le voiſinage des villes Eſpagnoles y attire les Indiens pour leur petit commerce; & comme ces eſprits groſſiers ſont plus ſuſceptibles des mauvaiſes impreſſions que des bonnes, ils ne ſont attentifs qu'aux déréglemens dont ils ſont témoins, & dont à leur retour ils font part à leurs compatriotes; de ſorte que quand le Miſſionnaire leur expliquoit les points de la Loi chrétienne, ou qu'il leur faiſoit des réprimandes ſur l'inobſervation de quelques articles de cette Loi: *Vous nous traitez avec bien de la dureté*, lui répondoient-ils; *pourquoi nous défendez-vous, à nous autres qui ſommes nouvellement Chrétiens, ce qui ſe permet à ceux de votre nation, qui ſont nés & qui ont vieilli dans le ſein du Chriſtianiſme?*

Quelques fortes raiſons qu'on employât pour réfuter ce faux raiſonnement, un pareil préjugé, ſecondé par leur penchant naturel au vice, avoit pris un tel empire ſur les eſprits, qu'on avoit toutes les peines du monde à le détruire

détruire. C'est pour cela qu'on a transporté quelques peuplades de ces Néophytes le plus loin des villes Espagnoles qu'il a été possible : c'est pour la même raison que depuis plus d'un siécle les Rois d'Espagne ont porté les Ordonnances les plus séveres, par lesquelles ils défendent à tout Espagnol de mettre le pied dans les anciennes peuplades des Indiens Guaranis, à la réserve des Gouverneurs & des Prélats Ecclésiastiques qui, par le devoir de leurs charges, sont obligés d'en faire la visite.

L'esprit d'intérêt & l'envie démesurée de s'enrichir qui régnoit parmi quelques Négocians, étoit un autre obstacle très-nuisible au progrès de la foi. Ces hommes insatiables de richesse, entroient à main armée dans les terres des Indiens, ils tuoient impitoyablement ceux qui se mettoient en devoir de leur résister, ils enlevoient les autres, ils alloient même jusqu'à arracher les enfans du sein de leur mere, & ils conduisoient au Pérou cette foule de malheureux liés & garottés, où il les employoient comme des bêtes de charge aux mines & aux travaux les plus pénibles, ou bien ils les vendoient dans des Foires publiques.

C'étoit pour s'autoriser dans un si indigne trafic, qu'ils publioient que ces Indiens n'avoient de l'homme que la figure ; que c'étoient de véritables bêtes dépourvues de raison & incapables d'être admis au baptême & aux autres Sacremens. Ces bruits calomnieux se répandoient avec tant d'affectation & de scandale pour les gens de bien, que de saints Evêques, & entr'autres Dom Juan de Garcez, Evêque de Hazcala, en informerent le Pape Paul III, qui déclara par une Bulle spéciale, que les Indiens étoient des hommes raisonnables qu'on devoit instruire des vérités chrétiennes, ainsi que les autres peuples de l'Univers, & leur conférer les Sacremens ! *Indos ipsos, utpote veros homines, non solum Christianæ fidei capaces existere decernimus & declaramus, &c.*

Les Rois Chatholiques ne purent apprendre sans indignation des excès si crians & si contraires à l'humanité. Ils défendirent par de fréquens Edits, sous les peines les plus grieves, ce commerce inique; ils ordonnerent, sous les mêmes peines, qu'on unît & qu'on incorporât les Indiens à la Couronne, & qu'ils fussent regardés & traités de même que le reste de leurs sujets, avec injonc-

tion expresse aux Vicerois & aux Gouverneurs de tenir la main à l'exécution de ces Edits, & d'en rendre compte à la Cour.

Nonobstant ces Ordonnances réitérées qui étoient encore assez récentes lorsqu'on commençoit à établir les premieres peuplades chez les Chiquites, il se forma au Pérou une compagnie de Marchands d'Europe, qui faisoient cet abominable commerce. Le Pere de Arce, qu'on peut regarder comme le Fondateur de ces nouvelles Missions, étoit un homme que ni la crainte ni aucune considération humaine ne pouvoient retenir quand il s'agissoit des intérêts de Dieu. Ne pouvant souffrir que son ministere fût ainsi troublé, & qu'on violât impunément les Loix les plus sacrées de l'humanité & de la Religion, il se plaignit amérement à l'audience de Chuquisaca de l'infraction des Ordonnances Royales.

Ces Marchands étoient soutenus & protégés par une personne très-riche & très-accréditée ; & ce Tribunal, par une fausse crainte de troubler la paix, fermoit les yeux sur un si grand désordre. Il n'eut pas même la force de rien statuer, & il se contenta de renvoyer l'affaire au

Viceroi du Pérou, qui eſt en même-temps Capitaine Général de tous ces Royaumes; c'étoit alors le Prince de Santo-Bueno.

Ce Seigneur, plein de Religion & de piété, prit à l'inſtant les meſures les plus efficaces & les plus promptes pour remédier au mal. Il envoya ſes ordres, qui portoient confiſcation de tous les biens, & banniſſement de la province, pour quiconque oſeroit faire déſormais quelque entrepriſe ſur la liberté des Indiens; & pour ce qui eſt des Gouverneurs qui toléreroient un abus ſi criminel, il les condamnoit à être deſtitués de leurs Charges & à une amende de douze mille piaſtres. Des ordres ſi précis mirent fin à cet infame trafic, & les Indiens plus tranquilles furent délivrés de toute vexation.

Un autre obſtacle encore plus préjudiciable à la converſion de ces Nations infidelles, & qui traverſoit continuellement le zele des Miſſionnaires, venoit de la part des Mamelus du Bréſil. Peut-être n'avez-vous jamais entendu parler de ces peuples, & il eſt à propos, Monſieur, de vous les faire connoître.

Dans le temps que les Portugais firent la conquête du Bréſil, ils y établirent

pluſieurs Colonies, une entr'autres qui ſe nommoit *Piratiningua*, ou comme d'autres l'appellent, la ville de ſaint Paul. Ses habitans qui n'avoient point de femmes d'Europe, en prirent chez les Indiens. Du mélange d'un ſang ſi vil avec le noble ſang Portugais, naquirent des enfans qui dégénérerent dans la ſuite, & dont les inclinations & les ſentimens furent bien oppoſés à la candeur, à la généroſité, & aux autres vertus de la Nation Portugaiſe. Ils tomberent peu à peu dans un tel décri par le débordement de leurs mœurs, que les villes voiſines auroient cru ſe perdre de réputation, ſi elles euſſent continué d'avoir quelque communication avec la ville de ſaint Paul, & quoique ſes habitans fuſſent originairement Portugais, elles les jugerent indignes de porter un nom qu'ils deshonoroient par des actions infâmes, & les appellent *Mamelus.*

Il fut un temps qu'ils demeurerent fideles à Dieu & à leur Prince par les ſoins du Pere Anchieta & de ſes Compagnons, qui avoient un College fondé dans cette ville ; mais trouvant dans ces Peres une forte digue qui s'oppoſoit à leurs déréglemens, ils prirent le parti de la rompre ; & pour ſe délivrer de

ces importuns censeurs de leurs vices; ils les chasserent de leur ville. A leur place ils y admirent la lie de toutes les Nations; leur ville devint bientôt l'asyle & le repaire de quantité de brigands, soit Italiens, soit Hollandois, Espagnols, &c. qui, en Europe, s'étoient dérobés aux supplices que méritoient leurs crimes, ou qui cherchoient à mener impunément une vie licencieuse. La douceur du climat, la fertilité de la terre qui fournit toutes les commodités de la vie, servoit encore à augmenter leurs penchans pour toute sorte de vices.

Du reste il n'est point aisé de les réduire : leur ville est située à treize lieues de la mer, sur un rocher escarpé, environnée de précipices : on n'y peut grimper que par un sentier fort étroit, où une poignée de gens arrêteroient une armée nombreuse; au bas de la montagne, sont quelques villages remplis de Marchands, par le moyen desquels ils font leur commerce. Cette heureuse situation les entretient dans l'amour de l'indépendance; aussi n'obéissent-ils aux Loix & aux Ordonnances émanées du trône de Portugal, qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs intérêts, & ce n'est que dans une nécessité pressante

qu'ils ont recours à la protection du Roi. Hors de-là ils n'en font pas grand compte.

Ces brigands, la plupart ſans foi ni loi, & que nulle autorité ne pouvoit retenir, ſe répandoient comme un torrent débordé ſur toutes les terres des Indiens, qui n'ayant que des fleches à oppoſer à leurs mouſquets, ne pouvoient faire qu'une foible réſiſtance. Ils enlevoient une infinité de ces malheureux pour les réduire à la plus dure ſervitude. On prétend (ce qui eſt preſque incroyable) que dans l'eſpace de cent trente ans ils ont détruit ou fait eſclaves deux millions d'Indiens, & qu'ils ont dépeuplé plus de mille lieues de pays juſqu'au fleuve des Amazones. La terreur qu'ils ont répandu parmi ces peuples, les a rendu encore plus ſauvages qu'ils n'étoient, & les a forcé, ou à ſe cacher dans les antres & le creux des montagnes, ou à ſe diſperſer de côté & d'autre dans les endroits les plus ſombres des forêts.

Les Mamelus voyant que par cette diſperſion leur proie leur échappoit des mains, eurent recours à une ruſe diabolique, dont les Miſſionnaires reſſentent encore aujourd'hui le contre-coup

par la défiance qu'elle a jetté dans l'esprit de ces peuples. Ils imiterent la conduite que tenoient ces hommes apostoliques pour gagner les infideles à Jesus-Christ. Trois ou quatre de ces Mamelus se travestirent en Jésuites; l'un d'eux prenoit le titre de Supérieur, & les autres le nommoient *Payguasu*, qui signifie *grand Pere*, en la langue des Guaranis ; ils plantoient une grande croix, & montroient aux Indiens des images de Notre Seigneur & de la sainte Vierge; ils leur faisoient présent de plusieurs de ces bagatelles que ces peuples estiment; ils leur persuadoient de quitter leur misérable retraite, pour se joindre à d'autres peuples, & former avec eux une nombreuse peuplade, où ils seroient plus en sûreté. Après les avoir rassemblés en grand nombre, ils les amusoient jusqu'à l'arrivée de leurs troupes; alors ils se jettoient sur ces misérables, ils les chargeoient de fers, & les conduisoient dans leur colonie.

Le premier essai de leurs brigandages se fit sur les peuplades chrétiennes, qu'on avoit établies d'abord vers la source du fleuve Paraguay, dans la Province de Guayra, mais ils ne retirerent pas de grands avantages de la quantité d'Esclaves qu'ils y firent. On a vu un

regiſtre authentique, où il eſt marqué, que de trois cens mille Indiens qu'ils avoient enlevés dans l'eſpace de cinq ans, il ne leur en reſtoit pas vingt mille. Ces infortunés périrent preſque tous, ou de miſeres dans le voyage, ou des mauvais traitemens qu'ils recevoient de ces maîtres impitoyables, qui les ſurchargeoient de travaux, ſoit aux mines, ſoit à la culture des terres; qui leur épargnoient les alimens, & qui les faiſoient ſouvent expirer ſous leurs coups.

La fureur avec laquelle les Mamelus déſoloient les peuplades chrétiennes, obligea les Miſſionnaires de ſauver ce qui reſtoit de Néophytes, & de les tranſplanter ſur les bords des rivieres Parana & Uruguay, où ils ſont établis maintenant dans trente-une peuplades. Quoiqu'éloignés d'ennemis ſi cruels, ils ne ſe trouverent pas à couvert de leurs fréquentes irruptions. Mais ces hoſtilités ont enfin ceſſé depuis que les Rois d'Eſpagne ont permis aux Néophytes l'uſage des armes à feu, & que dans chaque peuplade on en dreſſe un certain nombre à tous les exercices militaires. Ces Indiens ſe ſont rendus redoutables à leur tour, & ils ont remporté pluſieurs victoires ſur les Mamelus.

La ſeule précaution que l'on prend, c'eſt de conſerver ces armes dans des magaſins, & de ne les mettre entre les mains des Indiens, que quand il eſt queſtion de défendre leur pays, ou de combattre pour les intérêts de l'Etat, car ces troupes ſont toujours prêtes à marcher au premier ordre du Gouverneur de la Province, & en différens temps ils ont rendu les plus ſignalés ſervices à la Couronne d'Eſpagne. C'eſt ce qui leur a attiré de grands éloges que le Roi dans diverſes Patentes a fait de leur fidélité & de leur zele pour ſon ſervice, avec des graces ſingulieres & des privileges qu'il leur a accordés, & qui ont même excité la jalouſie des Eſpagnols.

La diverſité des langues qui ſe parlent parmi ces différentes Nations, eſt un dernier obſtacle très-difficile à ſurmonter, & qui fournit bien de quoi exercer la patience & la vertu des ouvriers évangéliques. On aura peine à croire qu'à chaque pas on trouve de petits villages de cent familles tout au plus, dont le langage n'a aucun rapport à celui des peuples qui les environnent. Lorſque par ordre du Roi Philippe IV, le Pere d'Acugna & le Pere de Artieda parcoururent toutes les Nations qui ſont ſur

les bords du fleuve des Amazones, ils trouverent au moins cent cinquante langues plus différentes entr'elles que la langue espagnole n'est différente de la langue françoise ; dans les peuplades établies chez les *Moxes*, où il n'y a encore que trente mille Indiens convertis à la foi, on parle quinze sortes de langues qui ne se ressemblent nullement. Dans les nouvelles peuplades des Chiquites, il y a des Néophytes de trois ou quatre langues différentes. C'est pourquoi, afin que l'instruction soit commune, on a soin de leur faire apprendre la langue des Chiquites.

Lorsqu'on avancera davantage chez les autres Nations, il faudra bien s'accommoder à leur langage. Ainsi les nouveaux Missionnaires, outre la langue des Chiquites, seront obligés d'apprendre encore la langue des *Morotocos*, qui est en usage parmi les Indiens *Zamucos*, & celle des *Guarayens*, qui est la même qu'on parle dans les anciennes Missions des Indiens *Guaranis*.

Vous ne disconviendrez pas, Monsieur, qu'il ne faille s'armer d'un grand courage, pour se roidir contre tant de difficultés, & être animé d'un grand zèle, pour se livrer à tant de peines &

de dangers. Mais un Miſſionnaire en eſt bien dédommagé, & il a bientôt oublié ſes fatigues, lorſqu'il a la conſolation de voir toutes les vertus chrétiennes pratiquées avec ferveur par des hommes qui, peu auparavant, n'avoient preſque rien d'humain, & qui n'étoient occupés qu'à contenter leurs appétits brutaux. Il ne faut qu'entendre parler ces hommes apoſtoliques.

» Il n'eſt rien, diſoit l'un d'eux, » qu'on ne ſouffre volontiers pour le » ſalut de ces Indiens, quand nous » ſommes témoins de la docilité de nos » Néophytes, de l'ardeur & de l'affec- » tion qu'ils ont pour tout ce qui con- » cerne le ſervice de Dieu, & de leur » fidélle obéiſſance à tout ce qu'or- » donne la loi chrétienne. Ils ne ſçavent » plus ce que c'eſt que fraude, larcin, » ivrognerie, vengeance, impureté, & » tant d'autres vices ſi fort enracinés » dans le cœur de ces Nations infidelles. » Nul eſprit d'intérêt parmi eux, & » avec ce vice, combien d'autres ne ſont- » ils pas bannis? J'oſe aſſurer, ſans que » je craigne qu'on m'accuſe d'exagéra- » tion, que ces hommes adonnés autre- » fois aux vices les plus groſſiers, re- » tracent à nos yeux, après leur con-

» version, l'innocence & la sainteté
» des premiers fideles.

» Il me seroit difficile de vous expri-
» mer, dit un autre Missionnaire, avec
» quelle assiduité & quelle ardeur ils
» assistent à tous les exercices de piété.
» Ils ont un goût singulier à entendre
» expliquer lés vérités de la Religion,
» & ces vérités produisent dans leurs
» cœurs les plus grands sentimens de
» componction ».

C'est l'usage dans ces Missions, lorsque la prédication est finie, de prononcer à haute voix un acte de contrition qui renferme les motifs les plus capables d'exciter la douleur d'avoir offensé Dieu; pendant ce temps-là l'Eglise retentit de leurs soupirs & de leurs sanglots. Ce vif repentir de leurs fautes, est suivi assez souvent d'austérités & de macérations qu'ils porteroient à l'excès, si l'on ne prenoit pas soin de les modérer.

C'est sur-tout au Tribunal de la Pénitence, qu'on connoît jusqu'où va la délicatesse de leur conscience; ils fondent en larmes en s'accusant de fautes si légeres, qu'on doute quelquefois si elles sont matiere d'absolution; s'il leur échappe quelque faute, quoique peu considérable, ils quittent sur le champ

leurs occupations les plus pressantes pour se rendre à l'Eglise, & s'y purifier par le Sacrement de Pénitence.

On fait choix dans chaque peuplade de quelques Néophytes les plus anciens & les plus respectés, pour y maintenir le bon ordre. Il y en a parmi eux qui sont chargés de veiller à la conduite & aux mœurs des Néophytes; car il ne faut pas croire que dans la multitude, il ne s'en trouve quelquefois qui se démentent. S'ils découvrent, ce qui est assez rare, que quelqu'un ait commis quelque faute scandaleuse, on le revêt d'un habit de pénitent, on le conduit à l'Eglise pour demander publiquement pardon à Dieu de sa faute, & on lui impose une pénitence sévere. Non-seulement le coupable se soumet à cette réparation avec docilité, mais quelquefois on en voit d'autres, & même des Catéchumenes, qui ayant commis secretement la même faute qui n'est connue que d'eux seuls, viennent s'en accuser publiquement avec larmes, & prient avec instance qu'on leur impose la même pénitence.

Lorsqu'on les admet à la table Eucharistique, ils ne s'en approchent qu'après une longue & fervente préparation,

& ils s'étudient à conserver le fruit de la grace qu'ils ont reçue. Quand quelque temps après on leur demande s'ils ne se sont point rendus coupables des mêmes fautes dont ils s'étoient accusés avant la Communion ; ils sont surpris qu'on leur fasse une pareille question : » Se peut-il faire, répondent-ils, qu'a» près avoir été nourri de la chair de » Jesus-Christ, on retombe dans les » mêmes fautes ? »

Trois fois le jour, le matin, à midi, & sur le soir, toute la jeunesse s'assemble pour chanter à deux chœurs des prieres très-dévotes, & pour répéter les instructions qu'on leur a fait de la doctrine chrétienne. Rien n'est plus édifiant que le silence & la modestie avec laquelle ils assistent aux Offices des Dimanches & des Fêtes ; lorsqu'ils vont dès le matin au travail, & qu'ils reviennent le soir à la peuplade, ils ne manquent jamais d'adorer le saint Sacrement, & de saluer la sainte Vierge qu'ils regardent comme leur mere, & pour laquelle ils ont la plus tendre dévotion. Ils célebrent ses fêtes avec pompe, & au son de leurs instrumens ; ils se feroient scrupule de commencer aucune action, sans se munir auparavant du signe de la Croix.

A la nuit fermante, & lorſque le travail ceſſe, toutes les rues de la peuplade retentiſſent de pieux cantiques que chantent les jeunes garçons & les jeunes filles, tandis que les hommes & les femmes ſéparément récitent le chapelet à deux chœurs.

C'eſt ſur-tout aux grandes ſolemnités qu'ils font éclater davantage leur piété. Dans les temps deſtinés par l'Egliſe à rappeller le ſouvenir des ſouffrances du Sauveur dans ſa Paſſion, ils tâchent d'en repréſenter toute l'hiſtoire, & d'exprimer au dehors les ſentimens de pénitence & de componction dont ils ſont pénétrés. Le Jeudi-ſaint au ſoir, après avoir entendu le ſermon de la Paſſion, ils vont proceſſionnellement à une eſpece de calvaire; les uns portent ſur leurs épaules de peſantes croix, les autres ont le front ceint de couronnes d'épines; il y en a qui marchent les bras étendus en forme de croix; pluſieurs pratiquent d'autres œuvres de pénitence; la marche eſt fermée par une longue ſuite d'enfans qui vont deux à deux, & qui portent dans leurs mains les divers inſtrumens des ſouffrances du Sauveur. quand ils ſont arrivés au Calvaire, ils ſe proſternent au pied de la croix, &

après avoir renouvellé les divers actes de contrition, d'amour, d'espérance, &c. ils font une protestation publique d'une fidélité inviolable au service de Dieu.

Lorsque la Fête-Dieu approche, ils se préparent quelques jours auparavant à la célébrer avec toute la magnificence dont leur pauvreté les rend capables. Ils vont à la chasse, & tuent le plus qu'ils peuvent d'oiseaux & de bêtes féroces. Ils ornent la face de leurs habitations de branches de palmiers entrelassées avec art les unes dans les autres, avec des bordures des plus belles fleurs de leurs jardins, & des plumages de différentes couleurs : ils dressent des arcs de triomphe à une certaine distance les uns des autres, qui, quoique champêtres, ne laissent pas d'avoir leur agrément. Ils jonchent de feuilles & de fleurs toutes les rues où doit passer le saint Sacrement, & ils placent d'espace en espace les bêtes qu'ils ont tuées, tels que sont des cerfs, des tigres, des lions, &c. voulant que toutes les créatures rendent hommage au souverain Maître de l'univers qui les a créés. Ils exposent vis-à-vis de leur maison le maïs & les autres grains dont ils doi-

vent ensemencer leurs terres, afin que le Seigneur les bénisse à son passage. Enfin, par la modestie & la piété avec laquelle ils suivent la procession, ils donnent un témoignage authentique de leur foi envers ce grand mystere de l'amour de Dieu pour les hommes. Plusieurs des Infideles du voisinage, qu'ils invitent d'ordinaire à assister à cette cérémonie, touchés d'un si religieux spectacle, renoncent à leur infidélité, demandent à se fixer dans la peuplade, & à être admis au rang des Catéchumenes.

Ce qui remplit ces bons Néophytes d'une tendre reconnoissance envers le Seigneur, c'est la comparaison qu'ils font souvent de la douce liberté des enfans de Dieu dont ils jouissent, avec la vie féroce & brutale qu'ils menoient sous l'empire tyrannique du Démon. C'est aussi ce qui leur inspire un zèle ardent pour procurer le même bonheur aux autres Nations infidelles, même à celles pour lesquelles, dans le temps de leur infidélité, ils avoient hérité de leurs peres, & sucé avec le lait une haine implacable.

Outre ceux qui accompagnent les Missionnaires, lorsqu'ils font des courses

dans les forêts habitées par tant de Barbares, on en voit plusieurs chaque année, quand la saison des pluies est passée, qui se répandent dans toutes les terres voisines, pour annoncer Jesus-Christ aux Infideles. Les fatigues & les dangers inséparables de ces sortes d'excursions, ne sont pas capables d'affoiblir leur zèle; il n'en est que plus vif. La mort même, soufferte pour une pareille cause, devient l'objet de leurs desirs. On compte plus de cent Néophytes qui ont perdu la vie dans ces exercices de charité.

Il regne parmi eux une sainte émulation, à qui convertira le plus d'Infideles : le jour qu'ils retournent à la peuplade, accompagnés d'un bon nombre d'Indiens qu'ils ont gagné à Jesus-Christ, est un jour de fête & de réjouissance publique : il n'y a point de caresses & d'amitiés qu'on ne fasse à ces nouveaux hôtes : chacun s'empresse de fournir à leurs besoins; une charité si bienfaisante les a bientôt dépris de l'amour naturel qu'ils ont pour leur terre natale, & c'est ainsi que les peuplades anciennes s'accroissent, & que les nouvelles s'établissent.

Il y a long-temps qu'on cherche à

s'ouvrir un chemin dans cette étendue de terres qui se trouvent entre la ville de Tarija & le fleuve Paraguay. Rien ne paroît plus important pour le bien de toutes ces Missions : car ce chemin une fois découvert, elles peuvent communiquer ensemble beaucoup plus aisément, & se prêter mutuellement du secours : maintenant, pour se rendre des Missions du Paraguay ou Guaranis à celles des Chiquites, il faut descendre la riviere jusques vers Buenos-Ayres, traverser toute la province de Tucuman, & entrer bien avant dans le Perou; ensorte que le Pere Provincial, lorsqu'il fait la visite de toutes les Réductions ou Peuplades qui composent sa Province, doit essuyer les fatigues d'un voyage de deux mille cinq cens lieues : au lieu que le voyage s'abrégeroit de moitié, si l'on se faisoit une route au travers des terres qui sont entre les Missions des Chiquites & celles du Paraguay. C'est une entreprise qu'on a tentée plusieurs fois, & toujours inutilement.

Une fois qu'on étoit entré assez avant dans les terres, on fut arrêté par les Infideles, qui, se doutant du dessein qu'on avoit de découvrir le fleuve Pa-

raguay, s'y opposerent de toutes leurs forces, & obligerent les Missionnaires de se retirer. Il arriva dans la suite qu'un Catéchumene de la même Nation s'employa avec tant de force & de zèle auprès de ses compatriotes, qu'il les détermina à embrasser la Foi. On profita d'une conjoncture si favorable.

Ce fut en l'année 1702, que le Pere François Hervas & le Pere Michel de Yegros, partirent avec le Catéchumene & quarante Indiens, sans autre provision que leur confiance en la divine Providence : elle ne leur manqua pas, & pendant le voyage, la chasse & la pêche fournirent abondamment à leur subsistance. Ils furent très-bien reçus en trois villages de la Nation du Catéchumene; sçavoir, des *Curuminas*, des *Batasis* & des *Xarayes*, qui auparavant s'étoient opposés à leur entreprise. Ainsi ils poursuivirent librement leur route, laissant le Catéchumene blessé par une épine qui lui étoit entrée au pied. On ne crut pas que le mal fût dangereux, cependant cette blessure lui causa la mort en peu de jours.

Après bien des incommodités que souffrirent les deux Missionnaires, en se faisant un chemin au travers des bois,

en grimpant de hautes montagnes, & traverſant des lacs & des marais pleins de fange, ſans compter l'inquiétude & la crainte continuelle où ils étoient de tomber entre les mains des Barbares; ils arriverent enfin ſur les bords d'une riviere qu'ils prirent pour le fleuve Paraguay, ou du moins pour un bras de ce fleuve, & ils y planterent une grande croix. On reconnut dans la ſuite qu'ils s'étoient trompés, & que ce qu'ils prenoient pour une riviere, n'étoit qu'un grand lac qui ſe terminoit à une épaiſſe forêt de palmiers.

Dans la perſuaſion où l'on fut qu'on avoit enfin découvert ce chemin ſi fort ſouhaité, le Pere Nugnez, qui étoit alors Provincial, fit choix de cinq anciens Miſſionnaires des Guaranis, pour parcourir le fleuve Paraguay, & découvrir du côté de ce fleuve, l'endroit où l'on avoit planté la croix du côté des Chiquites. Ces Miſſionnaires étoient le Pere Barthelemy Ximenès, qui mourut chargé d'années & de mérites le 2 Juillet 1717, le Pere Jean-Baptiſte de Zea, le Pere Joſeph de Arce, le Pere Jean-Baptiſte Neuman, le Pere François Hervas & le Frere Sylveſtre Gonzales. Comme le voyage qu'ils firent ſur ce grand fleuve

peut répandre quelque lumiere sur la Géographie des diverses contrées qu'il arrose, je vais vous rapporter le journal qui en a été fait par un de ces Missionnaires.

Nous partîmes, dit-il, le 10 Mai de l'année 1703, du port de notre peuplade de la Purification, d'où, après avoir passé par *Antigui*, nous prîmes terre le 27 du même mois à *Itati*. Le Pere Gervais, Franciscain, qui étoit curé de cette bourgade, nous fit l'accueil le plus obligeant. Delà nous continuâmes notre route vers la riviere *Paramini*, dans le lieu où le Parana se jette dans le fleuve Paraguay : les vents furieux qui régnoient alors, & qui nous étoient contraires, nous retarderent, & nous causerent bien des fatigues ; ensorte que nous ne pûmes aborder au port de l'Assomption que le 27 Juin, où nous prîmes quatre jours de repos au college que nous avons dans cette ville. On nous avoit préparé une grande barque, quatre balses, deux pirogues & un canot.

Nous nous embarquâmes, & après avoir avancé quelques lieues, nous découvrîmes un peu au loin des canots d'Indiens *Payaguas*, qui sans

doute venoient à la découverte. La penſée nous vint de les joindre, & de les gagner, ſi cela ſe pouvoit, par quelques témoignages d'amitié, qui pût les guérir de leur défiance. Le Pere Neuman ſe mit à cet effet dans le canot avec le Frere Gonzales; mais quand ils furent preſque à portée de ces Indiens, ils prirent la fuite, en criant de toutes leurs forces, *Peè pèmonda, ore Camaranda buenos aires, viarupi.* Ce qui ſignifie : nous ne nous fions point à des gens d'une Nation qui a fait périr tant d'Indiens, leſquels demeuroient aux environs de Buenos-Aires.

Le Pere Neuman voyant le peu de ſuccès de ſes démarches, ſe contenta d'avancer vers le bord du fleuve, & d'attacher aux branches d'un arbre pluſieurs bagatelles de peu de valeur, mais qui ſont eſtimées de ces Barbares. Ces petits préſens les raſſurerent, ils s'en ſaiſirent auſſi-tôt, & quatre d'entr'eux s'approcherent d'une de nos balſes, & y laiſſerent à leur tour des nattes de jonc fort jolies, & d'un travail très-délicat.

Un de nos Néophytes qui nous ſervoit d'interprete, nommé Anicet, plein de zèle

zèle pour la conversion des infideles, jugea par la sensibilité des *Payaguas*, que ses manieres douces & affables pourroient faire quelqu'impression sur leurs cœurs ; mais il ne connoissoit pas assez combien cette nation est perfide. Le 12 de Juillet il s'approcha de quelques-uns de ces Indiens qu'il apperçut, & dans le temps que, par de petits présens, il tâchoit de gagner leur amitié, une troupe de *Payaguas*, partagée en deux canots, sortirent d'une embuscade où ils étoient cachés, & vinrent fondre sur Anicet & ses compagnons, qu'ils assommerent à grands coups de massues, & s'enfuirent ensuite avec une célérité extraordinaire.

Nous n'apprîmes que fort tard ce triste événement; quelques-uns de nos Indiens allerent au lieu où s'étoit fait le massacre, & ils y trouverent les cadavres de leurs chers compagnons. Nous célébrâmes le lendemain leurs obséques, avec la douce espérance que Dieu leur aura fait miséricorde, & aura récompensé la charité avec laquelle ils avoient exposé leur vie pour retirer ces barbares des ténebres de l'infidélité.

Les *Payaguas* voyant qu'on ne cherchoit point à tirer vengeance d'une action si cruelle, en devinrent plus audacieux.

Ils parurent le lendemain en plus grand nombre, dans une quantité prodigieuse de canots, qui formoient deux especes d'escadres. L'une gagna le rivage, & tous ceux qui y étoient mirent pied à terre ; l'autre rôdoit de tous côtés sur le fleuve, sans que les uns ni les autres osassent nous attaquer : il n'y eut que dans l'obscurité de la nuit qu'ils jetterent des pierres & tirerent des fleches sur nous : mais nos Néophytes les mirent bientôt en fuite, & ce ne fut que de fort loin qu'ils continuerent de nous observer. C'est un bonheur qu'ils ne se soient pas joints aux *Guaicurus*, autre Nation infidelle, mais beaucoup plus brave, plus hardie, & naturellement ennemie du nom Chrétien. Il nous eût été difficile d'échapper aux piéges qu'ils nous auroient dressés sur un fleuve qui, dans cet endroit, est tout couvert d'isles, où ils se feroient aisément cachés pour nous surprendre.

Le 6 d'Août nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Xexui* ; c'est par où les Mamelus vinrent faire irruption sur quelques-unes de nos anciennes peuplades, qu'ils détruisirent. Le 19, nous apperçûmes une terre de *Payaguas*, dont les habitans s'étoient retirés peu aupara-

vant, pour aller dans une grande isle qui étoit vis-à-vis. Cette terre appartient à un Cacique des *Payaguas*, nommé *Jacayra*, qui y entretient quelques-uns de ses vassaux occupés à la fabrique des canots.

Le 21, nous trouvâmes un petit fort entouré de palissades, avec trois grandes croix qu'on y avoit élevées. Nous crûmes d'abord que c'étoit un ouvrage des Mamelus, mais nous apprîmes dans la suite que c'étoit les *Payaguas* qui, ayant quelque connoissance de la vertu de la croix, avoient planté celles que nous voyions, pour se délivrer de la multitude de tigres qui infestoient leur pays. Peu après, nous vîmes sur le rivage douze de ces barbares, qui ne songerent point à nous inquiéter; mais ce qui nous surprit, c'est que jusqu'au 30 Août que nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Tapotü*, nous n'apperçûmes que deux canots d'Indiens nommés *Guachicos*. La bouche de cette riviere est éloignée de trente lieues de celle de *Piray*; mais avant que d'y arriver, il faut passer par des courans très-rapides, qui se trouvent entre une longue suite de rochers. Nous en vîmes douze fort hauts & taillés naturellement d'une maniere si agréable à

la vue, que l'art ne pourroit gueres y atteindre. En ce lieu-là les *Guaicurus* allumerent des feux, pour avertir les nations d'alentour qu'on voyoit paroître l'ennemi.

A ſix lieues de-là, eſt le lac *Nengetures*, où ſe jette une riviere qui deſcend des terres habitées par les *Guamas*. Ces peuples ſont en quelque ſorte les eſclaves des *Guaicurus* : ils y entretiennent leurs Haras de mules & de cavalles, ils cultivent la terre & y ſement le tabac, qui y croît en abondance. Il y a dans cette contrée beaucoup d'autres Nations, & une entre autres nommée *Lenguas*, qui parle la même langue que les Chiquites.

Deux lieues au-delà de ce lac eſt l'embouchure du *Mboimboi*. Il y avoit anciennement auprès de cette riviere une peuplade chrétienne, qui étoit ſous la conduite du Pere Chriſtophle de Arenas, & du Pere Alphonſe Arias : ce dernier étant appellé par les Indiens *Guatos*, pour y adminiſtrer le baptême, tomba dans un parti de Mamelus, qui le tuerent à coups de mouſquets. Le Pere Arenas eut quelques-temps après le même ſort ; il fut rencontré par les Mamelus, qui le maltraiterent ſi fort, qu'il ne ſurvécut que peu de jours à ſes bleſſures.

De-là jusqu'aux *Xarayes*, on voit de vastes campagnes, où des grains croissent naturellement & sans culture ; aussi les *Payaguas*, les *Caracuras*, & beaucoup d'autres peuples d'alentour, viennent-ils y faire leurs provisions. Le 22 de Septembre nous passâmes entre les montagnes de *Cunayequa* & de *Ito*, où sont les *Sinamacas*. La Foi fut prêchée à ces peuples par les Peres Juste Mansilla & Pierre Romero. Celui-ci & le Frere Mathieu Fernandez furent massacrés dans la suite par les Chiriguanes, en haîne de ce que la Loi Chrétienne leur défendoit d'avoir plus d'une femme.

Cinq lieues plus avant se trouve une isle, où s'étoient retirés deux Caciques nommés *Jarachacu* & *Orapichigua*, avec leurs vassaux Payaguas. Dès qu'ils nous apperçurent, ils dépêcherent six canots à la grande isle des *Orcjones*, & aussitôt nous vîmes de près & au loin s'élever une grande fumée, signal ordinaire dont ils se servent pour avertir les Nations voisines de se tenir sur leurs gardes. Ces Nations font grand cas des *Payaguas*, parce que ceux-ci leur fournissent du tabac, des cuirs, des toiles & d'autres choses nécessaires à la vie, qu'ils ont chez eux en abondance.

Nous paſſâmes enſuite auprès des montagnes de *Taraguipita.* Cette contrée eſt habitée par pluſieurs Nations Indiennes. Quatre de nos Miſſionnaires leur ont annoncé l'Evangile ; ſçavoir, le Pere Ignace Martinez, Eſpagnol ; le Pere Nicolas Henard, François ; les Peres Diego Ferrer & Juſte Manſilla, Flamands. Le premier partit dans la ſuite pour la Miſſion des Chiriguanes, & les deux autres ſuccomberent aux fatigues & aux travaux qu'ils ſupporterent, & moururent parmi ces barbares, dénué de toute conſolation humaine, ainſi que le grand Apôtre des Indes, ſaint François Xavier, dans l'iſle de Sancian. Le dernier ne réſiſta pas long-temps aux mêmes fatigues, & finit ſa vie dans l'exercice de ſes fonctions apoſtoliques.

Huit lieues après avoir quitté le *Tobati*, nous nous trouvâmes à l'embouchure du *Mbotetei :* c'eſt par cette riviere que les Mamelus avoient coutume d'entrer dans le fleuve Paraguay. De-là on découvre de vaſtes campagnes, qui s'étendent juſqu'aux *Xarayes :* elles étoient anciennement habitées par les *Guaicurus* & les *Itatines ;* mais ces Indiens ſe voyant continuellement expoſés aux irruptions & à la cruauté des Mamelus, abandon-

nerent leur pays, & chercherent un asyle dans d'épaisses forêts, qui depuis le lac *Jaragui*, s'étendent jusqu'à cinquante lieues du côté du Pérou.

Enfin, le 29 Septembre, nous arrivâmes à l'endroit où le fleuve Paraguay, se partageant en deux bras, forme une grande isle. Comme nous nous trouvions alors sur les terres des Chiquites, nous cherchâmes à découvrir la croix que nos deux Missionnaires avoient plantée l'année précédente.

Le 12 d'Octobre, ayant jetté l'ancre, nous apperçûmes quelques *Payaguas* : quoiqu'ils fussent intimidés à la vue de nos Indiens, ils ne laisserent pas de nous approcher, & ils nous offrirent des fruits de leurs terres : nous répondîmes à cette honnêteté par quelques petits présens que nous leur fîmes.

Le 17, nous jettâmes l'ancre à la vue du lac *Jaragui*, qui est caché en partie entre les bois & les montagnes, jusques vers les *Orejones*. Les campagnes de l'un & de l'autre côté du fleuve sont pleines d'habitations Indiennes. Il y en a davantage dans celles qui sont à la gauche, parce que les marais & les lacs, dont elles sont environnées les rendent en quelque sorte inaccessibles, & mettent

ces Nations à couvert des incursions des Mamelus.

Il seroit ennuyeux, Monsieur, de vous rapporter les noms de ces différentes Nations. Il suffit d'en faire une note à la marge, en cas que vous ayez la curiosité de les connoître. (1) Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la plûpart de ces Nations se réduisent à deux ou trois villages, & que chacune ne compte gueres plus de trois à quatre cens Indiens. Quoique ces Nations confinent les unes aux autres, elles parlent chacune une langue différente, & ne s'en-

(1) A main droite sont les Guaras, Lenguas, Chibapucus, Ecanaquis, Napiyachus, Guarayos, Tapyminis, Ayguas, Cunicanis, Arienes, Curubinas, Coes, Guaresis, Jarayes, Caraberes, Urutues, Guahenes, Mboryares, Paresis, Tapaquis.

On trouve à main gauche les Payaguas, Guacicos, Itatines, Aginis, Sinemacas, Abiais, Abaties, Guitihis, Cubieches, Chicaocas, Coroyas, Trequis, Gucamas, Guatus, Mbiritis, Eleves, Cuchiais, Tarayus, Jasintes, Guatoguazus, Zuruquas, Ayuceres, Quichiquichis, Xaimes, Guananis, Curuaras, Cuchycones, Aripones, Arapores, Cutuares, Itapares, Cutaguas, Arabiras, Cabies, Guannaguazus, Imbues, Mambiquas. Note de l'ancienne édition.

tendent point entr'elles ; elles n'ont nul commerce ensemble ; elles se font souvent la guerre, & cherchent à s'entredétruire.

Le 18, ayant laissé à main droite le lac *Tuquis*, nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Paraiguazu*, qui décharge ses eaux dans le fleuve avec une impétuosité extraordinaire. Un peu au-delà nous rencontrâmes un canot, où étoit un jeune Indien bien fait & robuste. Il ne craignit point de se rendre à notre barque. Nous lui fîmes bien des amitiés, & quoiqu'il n'entendît point notre langue, ni nous la sienne, il ne laissa pas de nous faire connoître par signes qu'il étoit de la Nation *Mbiritii*, & qu'il y avoit trois journées de chemin jusqu'à son village. Nous connûmes l'affection qu'il nous portoit par la peine qu'il avoit de nous quitter. C'est pourquoi nous lui offrîmes de monter dans notre barque. Il accepta cette offre avec joie, & y entra avec ses armes & sa natte, qui étoit délicatement travaillée. Il régala nos Indiens d'un grand *Capivara* qu'il avoit tué. C'est un cochon de riviere assez semblable au cochon de terre. Voyant, au bout de trois jours, que nous navigions le long du rivage, pour ne pas

nous embarraſſer entre les iſles qui couvroient le fleuve, il prit congé de nous, avec promeſſe de venir bientôt nous rejoindre. Il reçut avec reconnoiſſance quelques petits préſens que nous lui fîmes, pour les préſenter au Cacique & aux principaux de ſa Nation. Cet Indien tint ſa parole, & il ne fut pas long-temps ſans revenir ; mais voulant traverſer un bras de riviere dans un temps orageux, il fit naufrage en notre préſence. Il ne ſe ſauva du danger qu'il courut, que pour tomber entre les mains des *Payaguas*, qui le firent conduire dans ſon village.

Enfin, le 31 Octobre nous entrâmes dans le fameux lac de *Xarayes*, dans lequel pluſieurs rivieres navigables viennent ſe décharger. On croit communément que c'eſt dans ce lac que le fleuve Paraguay prend ſa ſource. A l'entrée du lac eſt ſituée la fameuſe Iſle des *Orejones*, où il y avoit autrefois une Nation très-nombreuſe, qui a été entiérement détruite par les Mamelus. Le climat de cette Iſle eſt tempéré & très-ſain, quoiqu'elle ſoit à la hauteur de dix-ſept degrés & de quelques minutes. Selon l'opinion commune, elle a quarante lieues de longueur & dix de largeur : d'autres la

ſont encore plus grande. Son terroir eſt fertile, bien qu'elle ſoit pleine de montagnes, toutes couvertes de beaux arbres propres à être employés à toutes ſortes d'ouvrages.

Pendant un mois & demi que nous employâmes ſur la terre & ſur l'eau à chercher cette croix qu'on avoit plantée, laquelle devoit indiquer le chemin qui conduit aux Miſſions des Chiquites, toutes nos diligences furent inutiles, & nous n'en découvrîmes point le moindre veſtige. Cependant la ſaiſon avançoit, & il étoit à craindre que le fleuve baiſſant chaque jour, notre barque ne ſe fracaſſât ſur les rochers cachés ſous l'eau : il fallut donc ſonger au retour, avec le chagrin de s'être donné tant de peines ſans aucun fruit. Quelques-uns de nos Miſſionnaires prierent le P. Supérieur de les laiſſer dans l'Iſle, où pendant l'hyver ils feroient de nouveaux efforts pour réuſſir dans cette découverte, mais le ſuccès étoit trop incertain, & le riſque trop grand; ainſi, après avoir loué la ferveur de leur zèle, il leur déclara qu'il ne pouvoit pas condeſcendre à leurs deſirs.

Nous ſortîmes donc de ce lac, que quelques-uns ont appellé la mer Douce.

Mais comme, ainsi que je viens de le dire, nous entrions dans la saison où les eaux du fleuve diminuent considérablement, nous étions dans la crainte continuelle de donner dans de bas fonds, ou de toucher aux rochers, qui, en quelques endroits, sont presque à fleur d'eau : heureusement nous fîmes cent lieues sans aucun accident. Nous découvrîmes trois canots qui venoient nous joindre à force de rames : il y avoit quatre Indiens ; sçavoir, un Payagua, & trois Guaranis, qui avoient anciennement reçu le baptême.

Aussitôt qu'ils se furent approchés de notre barque, ils y sauterent avec beaucoup de légereté, & nous dirent qu'ils étoient déterminés à passer le reste de leurs jours avec nous, quelque peine que leur désertion dût faire à leurs Caciques. Ils se trompoient pour ce dernier article : car les deux Caciques dont ils étoient vassaux, frappés de la générosité avec laquelle ils avoient abandonnés leurs biens & leurs parens, pour vivre dans une plus exacte observation de la loi Chrétienne, en conçurent une plus haute estime, & pour eux, & pour les Missionnaires.

Ces deux Caciques joignirent notre

barque, & y étant entrés avec confiance, comme si la connoissance eût été ancienne, ils s'assirent sans façon auprès du P. Supérieur. Le Pere profitant de ces favorables dispositions, les entretint de l'importance du salut, & de la nécessité d'embrasser la Loi Chrétienne pour y parvenir. Il leur fit sentir qu'outre le bonheur qu'ils auroient de vivre en hommes raisonnables, de devenir enfans de Dieu, & de mériter une récompense éternelle, ils couleroient bien plus tranquillement leurs jours, puisque trouvant dans les peuplades des *Guaranis*, autant de défenseurs qu'il y a de Chrétiens, ils n'auroient plus rien à craindre des Mamelus, & des *Guaicurus*, qui les jettoient dans de continuelles inquiétudes.

Les Caciques qui étoient très attentifs au discours du Pere, parurent en être touchés: ils promirent qu'ils se feroient instruire avec leurs vassaux pour être admis au baptême, & qu'ils se faisoient fort d'engager les Indiens *Guatos & Guacharapos* à s'unir avec eux, pour former tous ensemble une nombreuse peuplade. Pour nous assurer de la sincérité de leurs promesses, nous les priâmes de nous faire présent de quelques

jeunes Indiens, qu'ils avoient fait leurs esclaves, afin de les instruire des vérités de la Foi, & de nous en servir en qualité d'interpretes. Nous leur offrîmes en échange des plats d'étain, des couteaux, des hameçons, de petits ouvrages de Jayet, & d'autres choses de cette nature. Ils y consentirent de bonne grace, & nous remirent six Indiens de différentes Nations, que nous envoyâmes dans une de nos peuplades, pour y être instruits dans la Religion.

Enfin, après bien des protestations d'amitié de part & d'autre, ils nous quitterent très-contens de l'espérance que nous leur donnions d'envoyer chez eux des Missionnaires. En partant ils ordonnerent à quelques-uns de leurs vassaux habiles pêcheurs de nous suivre dans leurs canots, de faire chaque jour la pêche, & de nous fournir abondamment de poisson. C'est ce qu'ils exécuterent ponctuellement : ils nous suivirent cent cinquante lieues, & ne nous en laisserent jamais manquer. Ce secours vint fort à propos, car il y avoit déja du temps que nos provisions de biscuit & de maïs étant gâtées, il falloit nous contenter d'une écuellée de féves par jour.

Etant arrivés à l'endroit du fleuve, où le zélé Néophyte Anicet & ses compagnons furent tués par les *Payaguas*, nous députâmes vers ces barbares quelques *Payaguas* de nos amis, pour leur dire, que nous n'avions pour eux que des pensées de paix & d'amour; que notre plus ardent desir étoit de procurer leur bonheur en cette vie, & après leur mort; qu'ils en feroient l'expérience, s'ils vouloient se joindre à nous : que nous étions persuadés, que s'ils avoient tué nos Indiens, c'étoit moins par haine pour eux, que par la crainte où ils étoient qu'on ne leur tendît des piéges; que du reste nous leur pardonnions ce qui s'étoit passé, & que pour toute satisfaction nous leur demandions les Espagnols qu'ils tenoient en esclavage.

Nos députés s'acquitterent si bien de leur commission auprès de ces barbares, que quelques-uns d'eux vinrent nous demander pardon du meurtre qu'ils avoient commis, & nous remirent un Espagnol qu'ils avoient fait esclave : ils nous assurerent même du desir qu'ils avoient de se réunir dans une peuplade, & d'embrasser la loi Chrétienne : mais dans le temps qu'ils nous donnoient ces

aſſurances, ils ne cherchoient qu'à nous tromper : car ils nous proteſterent qu'ils n'avoient d'eſclave que ce ſeul Eſpagnol, & nous apprîmes dans la ſuite qu'ils en avoient encore trois autres. Notre amitié s'étant renouvellée, nous vîmes paroître vingt de leurs canots qui ſe ſuivoient file à file. Ils monterent les uns après les autres dans notre barque, pour recevoir les petits préſens que nous leur fîmes. Peu après leurs caciques vinrent nous apporter des fruits, & nous donnerent un canot fort propre.

Nous ne crûmes pas néanmoins devoir nous fier à des peuples, dont nous avions éprouvé ſi ſouvent la perfidie & l'inconſtance, & qui ne tiennent leur parole, qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que cette Nation, qui ne compte gueres que quatre cens hommes capables de porter les armes, s'étende ſur-tout le fleuve Paraguay. Une partie ſe répand environ deux cens lieues ſur le fleuve ou ſur la terre depuis le lac des *Xarayes ;* l'autre partie rôde ſans ceſſe vers la ville de l'Aſſomption, pillant tout ce qui tombe ſous leurs mains, faiſant des eſclaves de ceux qu'ils rencontrent, s'ils ne ſont bien en garde contre leurs embuſ-

cades, ou bien ſe liguant avec les *Guaycurus*, pour attaquer les Eſpagnols à force ouverte.

La vie errante & vagabonde qu'ils menent, n'eſt pas un moindre obſtacle à leur converſion, que leur caractere perfide & volage. Ils ne peuvent être long-temps ſous le même Ciel, aujourd'hui ſur la terre ferme, demain dans quelque Iſle, ou ſe diſperſant ſur le fleuve; ils ne peuvent gueres vivre d'une autre maniere, ne ſubſiſtant que de la chaſſe ou de la pêche, qui ne ſe trouve pas toujours dans le même lieu.

Nous pourſuivîmes aſſez tranquillement notre route; mais le 2 Décembre nous fûmes à deux doigts de la mort. Il s'éleva un vent furieux, qui pouſſant notre barque avec violence, la fit ſauter de rochers en rochers. Elle devoit ſe briſer en mille pieces, & nous devions mille fois périr; cependant elle ne reçut aucun dommage. Nous nous crûmes redevables de notre conſervation, à une protection ſpéciale de la très-ſainte Vierge, que nous invoquions pluſieurs fois chaque jour.

Après avoir échappé à ce danger, & en avoir rendu graces à Dieu & à la ſainte Vierge notre protectrice, le P. Supé-

rieur fit prendre les devants à une de nos barques, ordonnant qu'elle allât à toutes voiles & à force de rames, & fît toute la diligence qui seroit possible pour transporter au plus vîte à la ville de l'Assomption le P. de Neuman, que la dyssenterie dont il fut attaqué, avoit réduit à l'extrémité.

Pour nous, ce ne fut que le 17 que nous y arrivâmes. Le Gouverneur de la ville, toute la noblesse & le peuple en foule vinrent nous recevoir au sortir de nos barques, & voulurent absolument nous conduire jusqu'au Collége. Il n'y avoit qu'une heure que nous y étions arrivés, lorsque le P. de Neuman finit sa carriere, & alla recevoir la récompense de ses travaux. Les Chanoines de la Cathédrale, les Ecclésiastiques, les Religieux, & tous les Corps de la Ville honorerent ses obséques de leur présence, le regardant comme un Martyr de la charité & du zèle, dont il avoit toujours brûlé pour la conversion des infidèles.

Le 9, nous partîmes de la ville de l'Assomption, pour nous rendre à nos cheres Missions des *Guaranis*, où nous arrivâmes le 4 de Février. Ainsi se termina notre voyage qui dura neuf mois,

& où nous perdîmes ſeize des Néophytes qui nous accompagnoient, & qui nous furent enlevés par le défaut de vivres, & par la dyſſenterie.

On a fait quelques tentatives pour découvrir ce chemin, qui n'ont eu d'autres ſuccès, que de procurer au P. de Arce & au P. Blende une mort glorieuſe. On en trouve le détail dans une des Lettres précédentes. Je ſuis avec reſpect, &c.

SECONDE LETTRE

Sur les nouvelles Miſſions du Paraguay, au même.

MONSIEUR,

La paix de Notre Seigneur.

C'eſt pour me conformer à vos deſirs, que je continue à vous entretenir des Miſſions nouvellement établies dans la grande Province du Paraguay, & des moyens que prennent les Miſſionnaires pour gagner tant de Nations barbares répandues dans d'immenſes forêts, &

les réunir dans des peuplades, où l'on puiſſe les policer, & les inſtruire des vérités de la foi. J'ai déja eu l'honneur de vous dire, que chaque peuplade Chrétienne eſt ſous la conduite de deux Miſſionnaires, & qu'en certain temps de l'année, l'un deux parcourt les montagnes & les forêts, pour chercher ces pauvres Indiens, & les retirer des ténébres de l'infidélité.

Le Pere Cavallero s'eſt rendu illuſtre en ces derniers temps par le ſuccès de ces ſortes d'excurſions apoſtoliques, & par la mort glorieuſe dont ſon zèle a été couronné. Il fut tiré par ſes ſupérieurs de la Miſſion des Chiriguanes, pour conſacrer ſes ſoins à celles des Chiquites. Il gouvernoit alors la peuplade de Saint-François Xavier, d'où il avoit coutume chaque année de ſe répandre chez les Indiens infideles; il avoit déja diſpoſé la Nation des Indiens *Purakis*, à écouter ſes inſtructions, & il partit de ſa peuplade en l'année 1704, pour ſe rendre chez eux, & achever l'ouvrage de leur converſion.

Comme il approchoit des habitations Indiennes, il apperçut une troupe d'Européens, qui, au mépris des loix, qu'ils croyoient pouvoir enfreindre impuné-

ment, dans un lieu si éloigné des villes Espagnoles, cherchoient à enlever le plus qu'ils pourroient de ces Indiens, pour en faire un cruel trafic, & les vendre comme autant d'esclaves. Le chef de la troupe aborda le Missionnaire, & prenant un ton d'empire & d'autorité, il lui dit que c'étoit bien là le temps de faire des Missions: qu'il eût à retourner dans sa peuplade, & que s'il balançoit tant soit peu à se retirer, il sçauroit bien l'y contraindre. Le Pere nullement intimidé par ses menaces, lui fit une réponse honnête, & suivit son chemin.

Quand il arriva aux habitations, il les trouva toutes désertes; à la vue des Européens la peur avoit saisi ces Indiens, ils avoient pris la fuite, & étoient allés se cacher dans les bois les plus épais & les moins accessibles. Il n'apperçut que deux ou trois jeunes Indiens montés à la cime des arbres, pour observer la marche & la contenance des Européens. Quelque impénétrables que fussent ces bois, ils ne furent point un obstacle au zèle du Pere Cavallero, il en perça l'épaisseur, & se rendit, quoiqu'avec beaucoup de peine, au lieu où étoient ses chers Indiens.

Après leur avoir renouvellé ses ins-

tructions, il baptiſa un bon nombre d'enfans qu'ils lui préſenterent. Lorſqu'il eut fini, ce pauvre peuple conſterné de la longue ſéchereſſe qui ruinoit leurs moiſſons, & qui leur annonçoit une famine générale, ſe jetta à ſes pieds, & le conjura avec larmes d'employer le pouvoir qu'il avoit auprès du vrai Dieu qu'il leur annonçoit pour en obtenir de la pluie.

Le Pere, que ce ſpectacle avoit attendri, ne put ſe refuſer à de ſi fortes inſtances, qui étoient une preuve de leur foi & de confiance en Dieu; il planta à terre la croix qu'il portoit toujours à la main, il ordonna à tous les Indiens de ſe mettre à genoux devant ce ſigne de notre ſalut, d'élever leurs mains au Ciel, & de répéter avec lui la priere qu'il alloit faire au ſouverain Maître de l'univers & au diſpenſateur de tous les biens. Dieu daigna exaucer leur priere; à peine fut-elle achevée, qu'une pluie abondante reſſuſcita leurs moiſſons & ranima les campagnes.

Le Pere n'eut pas le temps d'être témoin de leur reconnoiſſance; il partit auſſitôt pour aller viſiter les Indiens *Tapacuras*, avec promeſſe que ce voyage ne ſeroit que de peu de jours. Pendant ſon abſence les Européens dont je viens

de parler eurent recours à un ſtratagême, au moyen duquel ils ſe promettoient un double avantage; le premier, de rendre le Miſſionnaire odieux & ſuſpect aux Indiens, & le ſecond, de ſe mettre en état de ſuivre leur proie ſans obſtacle. A cet effet, ils firent répandre parmi ces peuples, naturellement ombrageux, que le prétendu Miſſionnaire, auquel ils donnoient leur confiance, étoit un Mamelus déguiſé en Jéſuite, & qu'il étoit allé querir ſes compagnons pour venir fondre ſur eux & les enlever; qu'ils le cherchoient pour lui mettre les fers aux pieds & aux mains, & le conduire aux priſons de Sainte-Croix de la Sierra.

Quoique ce bruit ne les trouvât pas aſſez crédules pour y ajouter une foi entiere, cependant une ruſe pareille, employée plus d'une fois par les Mamelus, leur inſpiroit je ne ſçais quelle défiance que le Pere eut bientôt diſſipée à ſon retour, en leur découvrant le piége qu'on avoit tendu à leur ſimplicité.

Cette fourberie ayant ſi mal réuſſi à ces Européens, ils réſolurent d'employer la violence. Le chef, ſuivi de ſa troupe, & informé par ſes eſpions de la marche du Miſſionnaire, alla le trouver, & donnant à entendre qu'il étoit autoriſé des

Magiſtrats, & envoyé à la découverte des Mamelus, il l'accabla d'injures, & leva même la main pour le frapper; puis avec un viſage allumé de fureur: « C'eſt » de la part du Roi, lui dit-il, que je » vous ordonne de ſortir au plutôt du » pays, & d'aller rendre compte de vo- » tre conduite au Gouverneur de Sainte- » Croix; obéiſſez ».

Ces nouvelles inſultes ne cauſerent pas la moindre émotion au Pere Cavallero. « Ne vous imaginez pas, lui » répondit-il d'un air tranquille, que » vos prétentions & vos vues crimi- » nelles me ſoient inconnues. Vous » croyez que ces lieux déſerts & écartés » déroberont vos injuſtices à la connoiſ- » ſance de ceux qui ont l'autorité & » l'obligation de les punir: vous vous » trompez, ſçachez que le châtiment » n'eſt pas ſi loin que vous le penſez. » Du reſte, vos menaces & vos arti- » fices ſont inutiles; jamais vous ne » m'arracherez d'un lieu où Dieu de- » mande ma préſence, & je ne ſouffrirai » point que vous attentiez à la liberté » d'un peuple qui en jouit ſous la pro- » tection du Roi & de ſes Edits ».

Ces dernieres paroles, dites d'un ton ferme, étonnerent le chef de ces brigands,

& voyant que ses impostures étoient découvertes, il prit parti lui-même d'aller chercher fortune ailleurs ; on ne le vit plus reparoître. Peu après un Indien de la Nation des *Mannacicas*, qu'il avoit fait son esclave, ayant eu l'adresse de s'échapper de ses mains, vint se jetter entre les bras du Missionnaire. Il entendoit un peu la langue des Chiquites, & il paroissoit avoir naturellement du goût pour les exercices de la Religion. Il étudioit toutes les actions du Pere, & il tâchoit de les imiter. On le voyoit se prosterner comme lui au pied de la croix, lever comme lui les mains vers le Ciel, & réciter comme lui à haute voix les prieres. De si heureuses dispositions du jeune Indien donnerent au Pere une idée favorable du caractere de cette Nation, & dès-lors ses pensées se tournerent à la conversion des *Mannacicas*.

Ce fut un grand sujet de joie pour ces pauvres Indiens de se voir délivrés de l'inquiétude que leur avoit causé cette troupe d'Européens. Leur Cacique venant lui en marquer sa reconnoissance, le pria de se transporter chez les Indiens *Arupores*. « Nous vous accompagnerons, » lui dit-il, nous les entretiendrons des

» vérités de la Religion, notre exemple
» les touchera, & nous les engagerons de
» se joindre à nous & aux *Tubacis* nos
» amis, pour former tous ensemble une
» peuplade, où vous puissiez nous en-
» seigner la doctrine chrétienne, & nous
» mettre, par le baptême, au rang des
» enfans de Dieu ».

Cette priere du Cacique étoit trop conforme aux vues du Missionnaire pour ne pas se rendre à ses desirs. Il se mit aussi-tôt en chemin avec sa suite, & il arriva en peu de jours chez ces Indiens. Il les trouva en effet si bien disposés à embrasser la foi, qu'à cette premiere visite il baptisa plus de quatre-vingt enfans; car pour le baptême des adultes, il n'en est point question : on ne le leur confere que quand ils sont fixés dans une peuplade, où l'on ait tout le loisir de les instruire.

De-là il passa dans un autre village de la même Nation; mais ces fatigues avec les mauvais alimens qu'il prenoit le jetterent dans un état de langueur, que son courage s'efforçoit en vain de surmonter. Enfin, il se sentit défaillir les forces, & il tomba en foiblesse. Une fiévre ardente qui le saisit au même temps l'eut bientôt reduit à l'extrêmité. Assis

au pied d'un arbre, il n'attendoit plus que sa derniere heure, à laquelle il se disposoit. Ces pauvres Indiens étoient désolés, de ce que la ruine de leurs campagnes les mettoient hors d'état de lui procurer quelque secours. Enfin, après bien des mouvemens, le hasard leur fit trouver une poule qu'ils lui apporterent, mais il la refusa constamment, & la fit donner à un de ses Néophytes, qui étoit presque aussi mal que lui.

Dans le triste état où il se trouvoit, il lui vint une forte pensée de promettre à Dieu que s'il lui rendoit la santé il la sacrifieroit à la conversion des Indiens *Mannacicas*, & qu'il verseroit volontiers jusqu'à la derniere goutte de son sang pour les mettre dans la voie du salut. A peine eut-il fait cette promesse, que la fiévre cessa, qu'il trouva du goût aux mets les plus insipides dont usent ces Indiens, & qu'en très-peu de temps il recouvra ses forces.

Le Cacique du lieu nommé *Pou*, suivi de quelques-uns de ses vassaux, vint le féliciter du rétablissement de sa santé. Le Pere qui connoissoit la sincérité de l'affection qu'il lui portoit, l'entretint du projet qu'il avoit formé, & qu'il étoit sur le point d'exécuter, en le priant de

vouloir bien l'accompagner avec les ſiens dans une expédition, où il s'agiſſoit de gagner tant d'ames à Jeſus-Chriſt.

Le Cacique qui auguroit mal du ſuccès de cette entrepriſe, lui en expoſa les dangers ; il lui repréſenta que cette Nation étoit très-nombreuſe, & encore plus redoutable par ſa valeur ; qu'elle étoit irritée au-delà de ce qu'on peut dire contre les Eſpagnols, à cauſe du meurtre tout récent qu'ils avoient fait de quelques-uns des ſiens ; qu'elle avoit juré de faire périr tout autant d'Eſpagnols qui tomberoient ſous ſa main ; que ſe livrer témérairement à un peuple fier, vindicatif & outragé, c'étoit courir à une mort certaine ; que tout le chemin qui conduit à leurs villages étoit ſemé de pointes d'un bois très-dur, où il n'étoit pas poſſible de marcher ſans s'eſtropier ; que ces villages étoient fortifiés de paliſſades, qu'il n'étoit pas aiſé de franchir ; enfin, lui témoignant qu'il l'aimoit comme ſon pere : « Si ces » furieux vous attaquent, lui dit-il, étant » ſeul comme vous êtes, quelle ſera vo» tre défenſe » ?

Le Pere qui l'avoit écouté ſans l'interrompre, prit ſon crucifix à la main, & le lui montrant : « Voilà, lui ré-

» pondit-il, le bouclier qui me défen-
» dra de leur fureur. Je ne crains rien
» quand Jesus - Christ m'ordonne de
» prêcher sa sainte Loi : ils ne peu-
» vent, sans sa permission, m'arracher
» un cheveu de la tête; & quand je
» devrois expirer sous leurs traits,
» puis-je aspirer à un plus grand bon-
» heur? Si vous craignez vous autres,
» vous n'avez qu'à demeurer un peu au
» loin derriere moi, tandis que j'entrerai
» tout seul dans le village. Si l'on m'y
» fait un bon accueil, je viendrai vous
» appeller : si au contraire je suis mal
» reçu, vous n'aurez qu'à prendre la
» fuite ».

Une réponse si ferme & si hardie, porta le même courage dans le cœur du Cacique. « Non certes, nous ne fui-
» rons pas, dit-il, & s'ils venoient à
» vous tuer, nous vous aimons trop
» pour ne pas venger votre mort, duf-
» sent-ils nous hacher en pieces, à l'inf-
» tant il frappa sur ses armes ». A ce signal une nombreuse troupe de braves Indiens parurent, & promirent que si les *Mannacicas* osoient attenter à la personne du Pere, ils mourroient tous à ses côtés. Mais, avant que de partir, ils le prierent de leur accorder un peu de

temps pour les mieux inſtruire des vérités Chrétiennes, & pour conférer le baptême à leurs enfans.

Ce ne fut donc qu'après quelques jours qu'ils ſe mirent en marche. Lorſqu'ils eurent paſſé la riviere *Arubaitu*, ou comme d'autres l'appellent *Zuquibuiqui*, à la vue des pointes aigues dont le chemin étoit ſemé, & des paliſſades qui environnoient le village, la frayeur s'empara des Indiens; ils parloient tous de retourner ſur leurs pas, & de renoncer à une entrepriſe qu'il n'étoit pas poſſible d'exécuter.

« J'avoue, dit le Pere, dans une » lettre qu'il écrivit en ce temps-là à ſon » Supérieur, que quelque brave que ſoit » la Nation des *Purakis*, & quelque » amour qu'elle me porte, il n'y a que » Dieu qui ait pu donner aſſez d'efficacité » à mes paroles, pour relever leur cou- » rage abattu. A peine eus-je prononcé » deux mots, que le Cacique, ſuivi de » ſes Vaſſaux, s'avance, & marchant » pas à pas dans un profond ſilence, » il arriva juſqu'à la paliſſade, où il » ne ſe trouva perſonne pour la défendre. » Je ne vous diſſimulerai point qu'après » avoir paſſé cette paliſſade, & que » me voyant prêt d'être expoſé à la » fureur de ces barbares, & ſelon les

» apparences à teindre de mon sang
» leurs fleches empoisonnées, la crainte
» me saisit à mon tour. J'étois pourtant
» ranimé par la présence d'un jeune Néo-
» phyte qui étoit à mes côtés, & qui
» levant ses mains innocentes vers le
» ciel, offroit sans cesse à Dieu ses
» sueurs & ses peines, pour planter la
» foi chez ces Infideles, & son sang
» pour le verser à son service.

Ils entrerent dans le village qu'ils trouverent entiérement abandonné : on n'y voyoit que des ruines de cabanes que le feu avoit consumées, & des cadavres dont la terre étoit jonchée. A la vue de ce spectacle qui faisoit horreur, les *Purakis* exhorterent le Missionnaire à se retirer, mais un Indien Mannacica, nommé *Izu*, qui leur servoit d'interprete, les assura qu'assez près delà il y avoit d'autres terres & d'autres villages. A ce récit le Pere réveilla le courage de ses Indiens, & se mettant à leur tête, il eut bientôt gagné ce nouveau village. Il y entra seul avec *Izu* son interprete, laissant les Indiens derriere lui à une certaine distance.

Aussi-tôt que ces barbares l'apperçurent, ils pousserent des cris affreux; ils firent sortir du village leurs femmes

& leurs enfans ; ils s'armerent de leurs fleches avec un air menaçant, & jettant sur lui des yeux étincelans de fureur. Le Néophyte *Izu* élevant la voix, les conjura de ne point faire de mal à un homme, qui n'étoit rien moins que leur ennemi. « Je suis un Missionnaire, s'é-» cria le Pere, qui viens vous prêcher » la sainte Loi de Jesus-Christ. » Tout cela ne fit nulle impression sur ces barbares : on leur vit faire un mouvement qui n'annonçoit rien que de funeste. Alors le Cacique *Pou* s'approchant du Pere ; « n'appercevez-vous pas, lui » dit-il, qu'ils forment un cercle pour » nous environner de toutes parts, » afin qu'aucun de nous n'échappe de » leurs mains. » Il est étonnant que le Missionnaire, qui peu de jours auparavant frémissoit de peur à la seule pensée de ces barbares, parut alors imperturbable. » Je vous avouerai in-» génuement, dit-il, dans une de ses » Lettres, qu'au milieu du plus grand » péril où j'étois de perdre la vie, » je n'avois pas la moindre crainte : une » voix intérieure me disoit que cette » fois-ci elle ne me seroit pas ravie, » & quoique je me visse couvert d'une » nuée de fleches, j'étois dans la place

» le crucifix à la main, aussi tranquille
» que si j'eusse été dans mon Eglise au
» milieu de mes Néophytes.

Izu, à la vue du péril que couroit le Missionnaire, s'avança jusqu'au milieu de ses compatriotes, & tout nouveau Chrétien qu'il étoit, il leur parla avec tant de force & d'énergie des grandeurs de Dieu, de la sainteté de sa Loi, & de la nécessité de l'embrasser pour être heureux, que ces cœurs barbares, touchés en même temps par la grace, furent tout-à-coup changés; leur fureur s'appaisa, & toute leur haine se dissipa de telle sorte, que les mains encore pleines de fleches, ils vinrent à la file les uns des autres se mettre à genoux aux pieds du Missionnaire, & baiser avec une profonde vénération le crucifix qu'il tenoit entre les mains : A quoi ne contribua pas peu le Cacique des *Purakis*, qui leur crioit de toutes ses forces : « Venez, mes amis, venez
» rendre hommage à Jesus-Christ notre
» Créateur, adorez-le, & rangez-vous
» au nombre de ses Vassaux.

Quel spectacle plus consolant & plus propre à inspirer de la confiance en la divine miséricorde, que de voir d'un côté des Infideles, qui n'étoient ins-

truits que depuis peu de jours des vérités de la Foi, & qui n'avoient pas encore reçu le baptême, devenir des Prédicateurs de l'Evangile ! & d'un autre côté, une Nation fiere & orgueilleuse, qui ne respiroit que la haine & la vengeance, s'adoucir tout à coup, & s'humilier aux pieds de Jesus-Christ !

Au même moment la place fut remplie des Indiens de l'une & l'autre Nation, qui déposant toute leur haine, se traiterent avec amitié, & jurerent une paix durable, tandis que le Néophyte *Izu*, aidé de ses parens, fabriquoit une grande croix. Le Pere la fit planter dans le lieu le plus apparent de la place, comme un monument de la victoire que le ciel remportoit sur l'enfer, & de la possession que Jesus-Christ venoit prendre de cette terre consacrée auparavant au démon.

Tout ce grand peuple rendit hommage à ce signe de notre Rédemption, & écouta attentivement les instructions que leur fit le Missionnaire par le moyen de son interprete. Les principaux de la Nation en furent si satisfaits, qu'ils le prierent avec instance de demeurer avec eux, pour continuer à leur enseigner le chemin du ciel. Le Pere

l'auroit fort souhaité ; mais on entroit dans l'hiver, qui lui auroit entiérement fermé le retour dans sa peuplade, où les besoins de ses Néophytes demandoient sa présence. Obligé de les quitter, il leur promit de revenir au printemps suivant. On lui fournit un cheval, & comme il se préparoit à y monter, ces bons Indiens, à l'envi l'un de l'autre, s'empressoient à lui rendre service, & ils l'accompagnerent pendant un long espace de chemin. Le Pere avoue qu'il n'avoit jamais reçu d'aucun autre peuple, tant d'honnêtetés, & tant de témoignages d'une affection sincere.

Son départ fut un coup de la providence; car s'il fût demeuré plus longtemps avec les Indiens, dont il s'étoit séparé, il y auroit eu peut-être bien du sang répandu à son occasion. Le *Mapono*; (c'est ainsi que se nomment les Prêtres de leurs Idoles) le *Mapono* des *Sibacas*, village de la même Nation, ayant appris ce qui s'étoit passé dans le village voisin, entra en fureur, & s'adressant à son Cacique : « nos Dieux « vous ordonnent, lui dit-il, d'aller à » la tête de vos vassaux tuer cet étran» ger, qui est venu dans notre voisi» nage, & qui est leur ennemi capital ;

» partez au plutôt, & attendez-le ſur » le chemin, il ne pourra vous échap- » per. » Le Cacique lui répondit : qu'il falloit s'informer ce que c'étoit que cet étranger, quel étoit ſon deſſein, quel ſujet de plainte il avoit donné, n'étant pas raiſonnable d'ôter la vie à un homme, qu'on ne connoiſſoit pas même de vue.

Cette réponſe augmenta la rage du *Mapono* : il ſe rendit avec un nombre des plus dévots à ſes Dieux au village où étoit venu le Miſſionnaire, & s'adreſſant au Cacique, qui ſe nomme *Chabi* : « Je viens ſçavoir, dit-il, quel eſt cet » étranger que vous avez reçu chez » vous. Il eſt l'ennemi déclaré de nos » Dieux, c'eſt de leur part que je vous » parle, & ils m'ordonnent de le tuer. » S'il avoit mérité la mort, répondit » le Cacique, je n'aurois pas beſoin de » votre ſecours, & j'ai en main de » quoi punir ceux qui le méritent. Mais » ſçachez que celui, que vous appellez » l'ennemi de vos Dieux, eſt mon » ami : il s'eſt livré avec confiance entre » mes mains, il m'a comblé d'amitiés, » & il doit compter ſur la mienne ; & » ſur ma reconnoiſſance des biens qu'il » m'a faits. De plus, nous ſommes ſin-

» cérement reconciliés avec les *Purakis*, » nos anciens ennemis. Ainsi retournez » chez vous, & soyez-y tranquille ». En même-temps il ordonna à ses gens de prendre leurs armes. Le *Mapono* confus ne repliqua point, il se retira la rage dans le cœur, & jurant qu'au retour du Missionnaire l'année suivante, il sçauroit bien venger ses Dieux outragés : mais ses Dieux ne furent guere sensibles à son zele ; car ils ne le préserverent point, ni lui ni ses complices, d'une mort cruelle que leur causa peu après la maladie contagieuse qui désola leur village.

Je ne dois pas vous laisser ignorer, Monsieur, qu'elle est la nature du pays habité par tant de peuples, qui forment cette nombreuse Nation, quel est leur caractere, leur génie, leur religion, leurs cérémonies, & leurs coutumes ; c'est ce que je vais vous exposer le plus succinctement qu'il me sera possible.

La Nation des *Manacicas* est partagée en une grande multitude de villages, qui sont situés vers le nord, à deux bonnes journées de la peuplade de Saint Xavier, entre de grandes forêts, si épaisses, qu'à peine y voit-on le soleil. Ces bois vont de l'orient à l'occident, &

fe terminent à de vaftes folitudes, qui font inondées la plus grande partie de l'année.

La terre y eft abondante en fruits fauvages : on y trouve quantité d'animaux farouches, entre lefquels il y en a un d'une efpece finguliere ; on le nomme *famacofio*. Cet animal reffemble au tigre par la tête, & au chien par le corps, à la réferve qu'il eft fans queue. C'eft de tous les animaux le plus féroce & le plus léger à la courfe, de forte qu'on ne peut guere s'échapper de fes griffes : fi l'on en rencontre quelqu'un en chemin, & que, pour fe dérober à fa fureur, on monte à un arbre, l'animal pouffe un certain cri, & à l'inftant on en voit plufieurs autres, qui tous enfemble creufent la terre autour de l'arbre, le déracinent & le font tomber.

Les Indiens ont trouvé le fecret de fe défaire de ces animaux ; ils s'affemblent en certain nombre, & forment une forte paliffade, dans laquelle ils fe renferment ; puis ils font de grands cris, ce qui fait accourir ces animaux de toutes parts ; & tandis qu'ils travaillent à fouir la terre pour abattre les pieux de la paliffade, les Indiens les

tuent, ſans aucun riſque, à coup de fleches.

Tout ce pays eſt arroſé de pluſieurs rivieres fort poiſſonneuſes, qui fertiliſent les terres, & rendent les moiſſons abondantes. Ces Indiens ont le teint olivâtre, & ſont du reſte bien pris dans leur taille. Il regne quelquefois parmi eux une maladie aſſez extraordinaire: c'eſt une eſpece de lépre qui leur couvre tout le corps, & y forme une croûte ſemblable à l'écaille de poiſſon. Mais cette incommodité ne leur cauſe ni douleur ni dégoût. Ils ſont auſſi vaillans que les Chiquites, & même anciennement ils ne formoient tous enſemble qu'une ſeule Nation. Mais les troubles & les diſſentions qui s'éleverent parmi eux, les obligerent de ſe ſéparer. Depuis ce temps-là, par le commerce qu'eurent ces peuples avec d'autres Nations, leur langage ſe corrompit entiérement; l'Idolatrie, inconnue aux Chiquites, s'introduiſit parmi eux, de même que l'uſage barbare de manger la chair humaine.

Il y a de l'art dans la diſpoſition de leurs villages; on y voit de grandes rues, des places publiques, trois ou quatre grandes maiſons partagées en ſalles

& en plusieurs chambres de suite : c'est où logent le principal Cacique & les Capitaines. Ces maisons sont destinées aussi aux assemblées publiques & aux festins, & servent de Temples à leurs Dieux. Les maisons des particuliers sont construites dans un certain ordre d'architecture qui leur est propre. Ce qui surprend, c'est qu'ils n'ont point d'autre outil que des haches de pierre pour couper le bois & le mettre en œuvre.

Les femmes s'occupent avec grand soin à fabriquer des toiles & à faire tous les ustensiles du ménage, auxquels elles employent une terre préparée de longue main. Les vases qu'elles travaillent avec cette terre, sont si beaux & si délicats, qu'à en juger par le son, on croiroit qu'ils sont de métal.

Leurs villages sont peu éloignés les uns des autres, c'est ce qui facilite les fréquentes visites qu'ils se rendent, & les festins qu'ils se donnent très-souvent, & où ils ne manquent guere de s'enivrer. Dans ces assemblées publiques, le cérémonial Indien donne la place d'honneur au Cacique ; les *Mapono*, ou Prêtres des Idoles, occupent la seconde place ; les Médecins sont au troisieme rang ; après eux les Capitaines, & ensuite le reste de la noblesse.

Les habitans de chaque village rendent à leur Cacique une obéissance entiere. Ils bâtissent ses maisons ; ils cultivent ses terres ; ils fournissent sa table de ce qu'il y a de meilleur dans le pays. C'est lui qui commande dans tout le village, & qui fait punir les coupables. Les femmes sont tenues à la même obéissance à l'égard de la principale femme du Cacique (car il peut en avoir tant qu'il lui plaît) ; tous lui payent la dixieme partie de leur pêche, ou de leur chasse, & ils ne peuvent y aller sans avoir obtenu sa permission.

Le Gouvernement y est héréditaire. On y prépare de bonne heure le fils aîné du Cacique, par l'autorité qu'on lui donne sur toute la jeunesse, & c'est comme un apprentissage qu'il fait de la maniere de bien gouverner. Quand il est parvenu à un âge mûr & capable du maniement des affaires, son pere se démet du gouvernement, & il lui en donne l'investiture avec beaucoup de cérémonies. Tout dépossédé qu'il est, on n'en a pas moins d'affection & de respect pour lui. Quand il vient à mourir, ses obséques se font avec grand appareil, où l'on mêle une infinité de superstitions. Son sépulcre se place dans

une voûte ſouterraine bien murée, afin que l'humidité n'altere pas ſitôt ſes oſſemens.

La Nation des *Mannanicas* eſt, comme je l'ai déja dit, fort nombreuſe, & ſe diviſe en une multitude de villages & de peuples, dont je renvoye les noms à la marge. Leur pays forme une eſpece de pyramide qui s'étend du midi au nord, & dont les extrémités ſont habitées par ces Indiens. Au milieu ſont d'autres peuples auſſi différens pour la langue qu'ils parlent, qu'ils ſont ſemblables pour la vie barbare qu'ils menent.

A la baſe de la pyramide, ſont à l'orient les *Quimonocas*, & à l'occident les *Tapacuras.* Le côté du nord, en laiſſant au-delà les *Puizocas* & les *Paunacas*, eſt environné de deux rivieres nommées *Potaquiſſimo* & *Zununaca*, dans leſquelles ſe jettent pluſieurs ruiſſeaux qui portent la fécondité dans toutes ces terres. Les premiers villages, vers l'orient, ſont ceux des *Eirinucas*, &c. (1)

(1) Mupoſicos, Zibacas, Jurocarecas, Quiviquicas, Cozocas, Subarecas, Ibocicas, Ozonimaaca, Tunumaaca, Zouca, Quiteſuca, Oſaaca, Matezupinica, Totaica, Quinomeca. Note de l'ancienne édition.

Vers l'occident se trouvent ceux de *Zounaaca*, &c. (1) En tirant delà vers la pointe de la pyramide au nord, on rencontre les *Quimiticas*, &c. (2) Les *Zibacas*, qui n'en sont pas fort éloignés, ont été jusqu'ici préservés des irruptions des Mamelus, lesquels ont désolé tout le reste du pays qui s'étend jusqu'au fleuve Paraguay. Entre l'orient & le septentrion, derriere les *Zibacas*, & à plusieurs lieues plus loin, on trouve les *Parabacas*, les *Quiziacas*, les *Naquicas* & les *Mapasinas*, Nation fort brave, mais qui a été détruite en partie par une sorte d'oiseaux nommés *Peresiucas*, qui vivent sous terre ; & qui n'étant pas plus gros qu'un moineau, ont tant de force & sont si hardis, que voyant un Indien, ils se jettent sur lui & le tuent. Vis-à-vis de ces peuples

(1) Quitemuca, Ovizibica, Beruca, Obariquica, Obobococa, Monocaraca, Quizemaaca, Simomuca, Piquica, Otuquimaaca, Oiutuuca, Bararoca, Quimamaca, Cuzica, Pichazica, & d'autres encore qu'on ne connoît point. Note de l'ancienne édition.

(2) Bovituzaica, Sepeseca, Otaroso, Tobaizica, Munaizica, Zaruraca, Obisisioca, Baquica, Obobizooca, Sosiaca, Otenemema, Otigoca, Barayzipnnoca, Zizooca, Tobazica. Note de l'ancienne édition.

font les *Mochozuus* & les *Picozas*, qui vont brutalement tout nuds; les femmes même n'ont qu'une bandelete qui leur pend du col pour y attacher leurs enfans. Les *Tapacuras*, qui s'étendent entre l'occident & le feptentrion, font également nuds, & fe nourriffent de chair humaine. Fort près delà font les *Boures*, &c. (1).

Pour ce qui eft de la Religion de ces peuples & des cérémonies qu'ils y obfervent, il n'y a point, dans toutes les Indes Occidentales, de Nation plus fuperftitieufe. Cependant, au travers de fables groffieres & ridicules, & des dogmes monftrueux qui les afferviffent au démon, on ne laiffe pas de découvrir quelques traces de la vraie foi, qui, felon la commune opinion, leur fut prêchée par faint Thomas ou par fes difciples : il paroît même qu'ils ont quelque idée confufe de l'avénement de

(1) Oyures, Sepes, Carababas, Payzinones, Toros, Omunaizis, Canamafi, Comano, Penoquis, Jovatabes, Zutimus, Oyurica, Sibu, Otezoo, Baraifi, Mochofi, Tefu, Pochaquiunape, Mayeo, Jobarafica, Zafuquichoco, Tepopechofifos, Sofoaca, Zumonocococa, & plufieurs autres dont on n'a pu encore avoir connoiffance. Note de l'ancienne édition.

Jesus-Christ incarné pour la rédemption des hommes.

C'est une tradition parmi eux, que, dans les siecles passés, une Dame d'une grande beauté conçut un fort bel enfant, sans l'opération d'aucun homme; que cet enfant étant parvenu à un certain âge, opéra les plus grands prodiges qui remplirent toute la terre d'admiration; qu'il guérit les malades, ressuscita les morts, fit marcher les boiteux, rendit la vue aux aveugles, & fit une infinité d'autres merveilles qui étoient fort au-dessus des forces humaines; qu'un jour ayant rassemblé un grand peuple, il s'éleva dans les airs, & se transforma dans ce soleil que nous voyons. Son corps est tout lumineux, disent les *Mapono* ou Prêtres des Idoles; & s'il n'y avoit pas une si grande distance de lui à nous, nous pourrions distinguer les traits de son visage.

Il paroît très-naturel qu'un si grand personnage fût l'objet de leur culte : cependant ils n'adorent que des démons & ils disent qu'ils s'apparoissent quelquefois à eux sous des formes horribles. Ils reconnoissent une Trinité de Dieux principaux, qu'ils distinguent des autres Dieux qui ont beaucoup moins d'autorité; sçavoir,

le Pere, le Fils & l'Eſprit. Ils nomment le Pere *Omequeturiqui*, ou bien *Uragozoriſo*; le nom du Fils eſt *Uruſana*, & l'Eſprit ſe nomme *Urupo*. Cette Vierge qu'ils appellent *Quipoci*, eſt la mere du Dieu *Uruſana*, & la femme d'*Uragozoriſo*. Le Pere parle d'une voix haute & diſtincte; le Fils parle du nez, & la voix de l'Eſprit eſt ſemblable au tonnerre. Le Pere eſt le Dieu de la juſtice, & châtie les méchans; le Fils & l'Eſprit, de même que la Déeſſe, font la fonction de médiateurs, & intercedent pour les coupables.

C'eſt une vaſte ſalle de la maiſon du Cacique, qui ſert de Temple aux Dieux. Une partie de la ſalle ſe ferme d'un grand rideau, & c'eſt-là le ſanctuaire où ces trois Divinités, qu'ils appellent d'un nom commun à toutes trois *Tinimaacas*, viennent recevoir les hommages des peuples & publier leurs oracles. Ce ſanctuaire n'eſt acceſſible qu'au principal *Mapono*; car il y en a deux ou trois autres ſubalternes en chaque village, mais il leur eſt défendu d'en approcher, ſous peine de mort.

C'eſt d'ordinaire dans le temps des aſſemblées publiques, que ces Dieux ſe rendent dans leur ſanctuaire. Un grand

bruit, dont toute la maiſon retentit, annonce leur arrivée. Ces peuples, qui paſſent le temps à boire & à danſer, interrompent leurs plaiſirs, & pouſſent de grands cris de joye pour honorer la préſence de leurs Dieux. « *Tata equice*, » diſent-ils, c'eſt-à-dire, Pere, êtes- » vous déja venu? » Ils entendent une voix qui leur répond : « *Panitoques*, qui » veut dire : Enfans, courage, conti- » nuez à bien boire, à bien manger, & » à vous bien divertir; vous ne ſçau- » riez me faire plus de plaiſir : j'ai grand » ſoin de vous tous : c'eſt moi qui vous » procure les avantages que vous re- » tirez de la chaſſe & de la pêche, » c'eſt de moi que vous tenez tous les » biens que vous poſſédez ».

Après cette réponſe, que ces peuples écoutent en grand ſilence & avec reſ-reſpect, ils retournent à leur danſe & à la *chicha*, qui eſt leur boiſſon, & bientôt leurs têtes étant échauffées par l'excès qu'ils font de cette liqueur, la fête ſe termine par des querelles, par des bleſſures, & par la mort de plu-ſieurs d'entr'eux.

Les Dieux ont ſoif à leur tour, & demandent à boire : auſſi-tôt on pré-pare des vaſes ornés de fleurs, & on

choisit l'Indien & l'Indienne qui sont le plus en vénération dans le village, pour présenter la boisson. Le *Mapono* entr'ouvre un coin du rideau, & la reçoit pour la porter aux Dieux, car il n'y a que lui qui soit leur confident, & qui ait le droit de les entretenir. Les offrandes de ce qu'on a pris à la chasse & à la pêche ne sont pas oubliées.

Quand ces peuples sont au fort de leur ivresse & de leurs querelles, le *Mapono* sort du Sanctuaire, & leur imposant silence, il leur annonce qu'il a exposé aux Dieux leurs besoins; qu'il en a reçu des réponses les plus favorables, qu'ils leur promettent toute sorte de prospérités, de la pluie selon les besoins, une bonne récolte, une chasse & une pêche abondante, & tout ce qu'ils peuvent désirer. Un jour qu'un de ces Indiens, moins duppe que ses compatriotes, s'avisa de dire, en riant, que les Dieux avoient bien bu, & que la *chicha* les avoit rendus de bonne humeur, le *Mapono*, qui entendit ce trait de raillerie, changea aussi-tôt ses magnifiques promesses en autant d'imprécations, & les menaça de tempêtes, de tonnerres, de la famine & de la mort.

Il arrive ſouvent que ce *Mapono* rapporte, de la part des Dieux, des réponſes bien cruelles : il ordonne à tout le village de prendre les armes, d'aller fondre ſur quelqu'un des villages voiſins, de piller tout ce qui s'y trouvera, & d'y mettre tout à feu & à ſang. Il eſt toujours obéi. C'eſt ce qui entretient parmi ces peuples des inimitiés & des guerres continuelles, & ce qui les porte à s'entre-détruire les uns les autres. C'eſt auſſi la récompenſe des hommages qu'ils rendent à l'eſprit infernal, qui ne ſe plaît que dans le trouble & la diviſion, & qui n'a d'autre but que la perte éternelle de ſes adorateurs.

Outre ces Dieux principaux, ils en adorent d'autres d'un ordre inférieur, qu'ils nomment *Iſituus ;* ce qui ſignifie, Seigneurs de l'eau. L'emploi de ces Dieux eſt de parcourir les rivieres & les lacs, & de les remplir de poiſſons en faveur de leurs dévots. Ceux-ci les invoquent dans le temps de leur pêche, & les encenſent avec de la fumée de tabac. Si la chaſſe ou la pêche a été abondante, ils vont au temple leur en offrir une partie en ſigne de reconnoiſſance.

Ces Idolâtres croient que les ames

ſont immortelles, ils les nomment *Oqui-pau*, & qu'au ſortir de leur corps, elles ſont portées par leurs prêtres dans le Ciel, où elles doivent ſe réjouir éternellement. Quand quelqu'un vient à mourir, on célebre ſes obſeques avec plus ou moins de ſolemnité, ſelon le rang qu'il tenoit dans le village. Le *Mapono*, auquel ils croient que cette ame eſt confiée, reçoit les offrandes que la mere & la femme du défunt lui apportent; il répand de l'eau pour purifier l'ame de ſes ſouillures; il conſole cette mere & cette femme affligées, & leur fait eſpérer que bientôt il aura d'agréables nouvelles à leur dire ſur l'heureux ſort de l'ame du défunt, & qu'il va la conduire au Ciel.

Après quelque temps, le *Mapono*, de retour de ſon voyage, fait venir la mere & la femme; &, prenant un air gai, il ordonne à celle-ci d'eſſuyer ſes larmes, & de quitter ſes habits de deuil, parce que ſon mari eſt heureuſement dans le Ciel, où il l'attend, pour partager ſon bonheur avec elle.

Ce voyage du *Mapono* avec l'ame eſt pénible: il lui faut traverſer d'épaiſſes forêts, des montagnes eſcarpées, deſcendre dans des vallées remplies de

rivieres, de lacs & de marais bourbeux, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des fatigues, il arrive à une grande riviere, sur laquelle est un pont de bois, gardé nuit & jour par un Dieu nommé *Tatusiso*, qui préside au passage des ames, & qui met le *Mapono* dans le chemin du Ciel.

Ce Dieu a le visage pâle, la tête chauve, une physionomie qui fait horreur, le corps plein d'ulcères & couvert de misérables haillons. Il ne va point au temple pour y recevoir les hommages de ses dévots, son emploi ne lui en donne pas le loisir, parce qu'il est continuellement occupé à passer les ames. Il arrive quelquefois que ce Dieu arrête l'ame au passage, sur-tout si c'est celle d'un jeune homme, afin de la purifier. Si cette ame est peu docile, & résiste à ses volontés, il s'irrite, il prend l'ame, & la précipite dans la riviere, afin qu'elle se noye. C'est là, disent-ils, la source de tant de funestes événemens qui arrivent dans le monde.

Des pluies abondantes & continuelles avoient ruiné les moissons dans la terre des Indiens *Jurucares*. Le peuple qui étoit inconsolable, s'adressa au *Mapono*,

pour demander aux Dieux quelle étoit la cauſe d'un ſi grand malheur. Le *Mapono*, après avoir pris le temps de conſulter les Dieux, rapporta leur réponſe, qui étoit qu'en portant au Ciel l'ame d'un jeune homme, dont le pere vivoit encore dans le village, cette ame manqua de reſpect au *Tatuſiſo*, & ne voulut point ſe laiſſer purifier, ce qui avoit obligé ce Dieu cruellement irrité, de la jetter dans la riviere.

A ce récit, le pere du jeune homme qui aimoit tendrement ſon fils, & qui le croyoit déja au Ciel, ne pouvoit ſe conſoler; mais le *Mapono* ne manqua pas de reſſource dans ce malheur extrême. Il dit au pere affligé que, s'il vouloit lui préparer un canot bien propre, il iroit chercher l'ame de ſon fils au fond de la riviere. Le canot fut bientôt prêt, & le *Mapono* le chargea ſur ſes épaules. Peu après les pluies étant ceſſées, & le ciel devenu ſerein, il revint avec d'agréables nouvelles, mais le canot ne reparut jamais.

Du reſte, c'eſt un pauvre Paradis que le leur, & les plaiſirs qu'on y goûte ne ſont guere capables de contenter un eſprit tant ſoit peu raiſonnable. Ils diſent qu'il y a de fort gros arbres qui

diſtillent une ſorte de gomme, dont ces ames ſubſiſtent ; que l'on y trouve des ſinges que l'on prendroit pour des Ethiopiens ; qu'il y a du miel & un peu de poiſſon ; qu'on y voit voler de toutes parts un grand aigle, ſur lequel ils débitent beaucoup de fables ridicules, & ſi dignes de compaſſion, qu'on ne peut s'empêcher de déplorer l'aveuglement de ces pauvres peuples.

Le Pere Cavallero avoit employé tout l'hiver à cultiver dans la peuplade les nouveaux Chrétiens, & à inſtruire les Catéchumenes : le retour de la belle ſaiſon l'avertiſſoit de continuer ſes excurſions apoſtoliques, mais les beſoins de ſes Néophytes le retinrent plus de temps qu'il ne croyoit ; ce ne fut qu'à la mi-Octobre & aux approches de l'hiver, qu'il partit avec quelques fervens Néophytes, qui, avant leur départ, s'étoient fortifiés de la divine Euchariſtie, & s'étoient préparés à répandre leur ſang pour annoncer Jeſus-Chriſt aux Nations Infidelles. Les pluies ne recommencerent pas ſi-tôt qu'ils l'appréhendoient, & ils eurent beaucoup à ſouffrir de la ſoif dans leur voyage, ſur-tout pendant deux jours, où ils furent obligés d'abord de comprimer avec les mains un peu de

terre imbibée d'eau, pour en tirer quelque goutte, & se rafraîchir la bouche. Mais enfin, lorsqu'ils étoient extrêmement pressés de la soif, ils trouverent dans le creux d'un arbre une eau pure & claire, & en assez grande quantité pour se désaltérer.

Les premiers villages où il entra, le comblerent de joie ; car il trouva les peuples constamment attachés aux vérités chrétiennes qu'il leur avoit prêchées. Après avoir demeuré avec eux quelques jours, il avança plus avant. Il lui fallut mettre un jour entier à grimper une haute montagne toute hérissée de rochers. Quand il fut arrivé au sommet, il se sentit fort abattu, sans trouver de quoi réparer ses forces. Un Indien de sa suite, après avoir cherché de tous côtés, lui apporta certaines herbes, lesquelles, à ce que disent les Gentils, font les délices de leurs Dieux. On eut bien de la peine à les cuire. La faim devint alors le meilleur assaisonnement : le Pere en mangea, mais il ne put s'empêcher de sourire, en disant qu'il falloit que ces Dieux eussent terriblement faim, & l'estomac bien chaud, pour prendre goût à un mets semblable.

Après être descendu de la montagne, ses guides se tromperent, & ne prirent pas le droit chemin : errant à l'avanture dans des bois épais, il fut si maltraité des branches d'arbres souvent entrelassées ensemble, des arbres épineux, des herbes piquantes, des taons & des mosquites, qu'il ne pouvoit se soutenir sur ses pieds, & que ses Néophytes étoient obligés de le mettre sur son cheval, & de l'en descendre.

Enfin, après bien des incommodités souffertes dans ce voyage, il approcha du village des *Sibacas*. C'est le lieu dont le *Mapono* avoit juré sa perte l'année précédente, ainsi que je l'ai rapporté, & qui peu après fut enlevé avec ses complices par la maladie contagieuse dont le village fut affligé.

Le Pere envoya au-devant un fervent Chrétien nommé *Numani*, afin de pressentir la disposition de ces peuples. Il les trouva persuadés que la mort du *Mapono*, causée par la contagion assez récente, étoit une punition de leurs Dieux, d'où ils concluoient que le Missionnaire étoit leur grand ami, & qu'il falloit bien le recevoir. Ainsi ce n'étoit point le desir de profiter de ses instructions, mais la crainte d'un nou-

veau déſaſtre, qui les portoit à lui faire un bon accueil. Le Pere étant entré dans le village, tira à part le Cacique, & commença par détruire le préjugé ridicule qu'il s'étoit formé : il lui découvrit enſuite le motif qui lui avoit fait ſupporter tant de fatigues pour le venir voir; qu'il étoit touché de leur aveuglement, & de la vie malheureuſe qu'ils menoient ſous la tyrannie du Démon; qu'il venoit diſſiper leurs ténèbres, & les éclairer des lumieres de la Foi, en leur faiſant connoître le vrai Dieu pour l'adorer, & ſa ſainte loi pour l'obſerver, & ſe procurer par-là un véritable bonheur dans cette vie & dans l'autre.

Tandis que ces paroles frappoient les oreilles de ce Barbare, Dieu lui faiſoit entendre ſa voix au fond du cœur : il fut touché & converti. L'exemple de ſon *Mapono* contribua à fortifier ſes bons deſirs. Ce *Mapono* étoit un jeune homme, fils de celui qui, l'année précédente, s'étoit engagé par ſerment de boire le ſang du Miſſionnaire. Un jeune Chrétien fut l'inſtrument dont Dieu ſe ſervit pour le retirer de l'infidélité : & d'ailleurs l'éloignement où il étoit de la vérité, étoit plus l'effet de

ſon ignorance, que de la dépravation de ſon cœur. Il ouvrit les yeux à la lumiere, & il devint auſſi-tôt Apôtre que Diſciple ; car ce jour-là même il gagna à Jeſus-Chriſt deux des principaux du village.

Le peuple ne tarda pas à les imiter. Il s'aſſembla le jour ſuivant dans la grande place, où le Pere les entretint fort long-temps des myſteres de la Foi qu'ils devoient croire, des commandemens de la loi qu'ils devoient pratiquer, afin de vivre chrétiennement, & de mériter, par une vie chrétienne, un ſolide contentement en cette vie, & un bonheur éternel en l'autre. On planta enſuite par ſes ordres une grande croix, & au pied de cette croix on dreſſa une eſpece d'autel, ſur lequel furent expoſées les images de Notre Seigneur, de la ſainte Vierge & de l'Archange ſaint Michel. Tout ce peuple ſe mit à genoux, & après une inclination profonde, il cria à haute voix : Jeſus-Chriſt Notre Seigneur, ſoyez notre Pere : ſainte Marie Notre-Dame, ſoyez notre Mere. C'eſt ce que ces bons Indiens répétoient ſans ceſſe ; & ce qui répandoit dans le cœur du Miſſionnaire une joie & une conſolation qu'il ne pouvoit

exprimer. « O mon Seigneur & mon » Dieu ! s'écrioit-il de ſon côté, que » je ſuis bien payé de mes ſueurs & » de mes fatigues, en voyant ce grand » peuple vous reconnoître pour ſon » Créateur & ſon Seigneur. Qu'il vous » aime, qu'il vous adore, c'eſt toute » la récompenſe que je vous demande » en ce monde ».

La Foi prit de ſi fortes racines dans le cœur de ces Indiens, que quelques-uns d'eux, & entr'autres le jeune *Mapono* dont je viens de parler, ſouffrirent pour ſa défenſe des vexations cruelles. Le Démon, outré de ſe voir chaſſé d'un lieu où, depuis tant de ſiécles, il étoit le maître, ſuſcita un de ſes ſuppôts, qui ameuta quelqu'autres Indiens, & tous enſemble, ils environnerent le jeune homme, & lui firent les reproches les plus amers. « Vous, lui dirent-» ils, qui étiez le Miniſtre de nos Dieux, » & qu'un ſi bel emploi obligeoit à » maintenir leur culte, vous les aban-» donnez lâchement, au lieu de les dé-» fendre : vous écoutez les diſcours » ſéduiſans d'un impoſteur qui vous » trompe, & vous devenez le vil inſ-» trument de ſes pernicieux deſſeins. » Reconnoiſſez votre faute, demandez

» pardon à nos Dieux, réparez-la au
» plutôt, représentez au Cacique ses
» promesses & ses engagemens, & tous
» deux travaillez de concert à rétablir
» la religion de vos peres, qui est sur
» le penchant de sa ruine : sans quoi
» nos Dieux vont tirer une vengeance
» si éclatante, qu'elle répandra la terreur
» dans tous les villages d'alentour ».

Le jeune Catéchumene, loin d'être effrayé de ces menaces, ne fit qu'en rire; & à l'instant ces Barbares se jetterent sur lui, le foulerent aux pieds, l'accablerent de coups, & le maltraiterent de telle sorte, que le sang lui sortoit de la bouche en abondance. Un de ses amis, touché de l'état où l'on venoit de le mettre, s'approcha de lui, & l'exhorta à marquer du moins à l'extérieur quelque respect pour les Dieux, & à dire un mot pour la forme au Cacique. Le jeune homme lui répondit qu'il sacrifieroit volontiers le reste de vie qu'on lui laissoit, pour la défense de la sainte loi qu'il avoit embrassée, & pour témoigner son amour à Jesus-Christ, le seul Dieu que nous devons adorer. Sa constance confondit ses persécuteurs, & Dieu, pour le récompenser, le rétablit dans sa premiere santé.

Le Pere Cavallero, après avoir baptisé tous les enfans que ces nouveaux Catéchumenes lui présenterent, forma le dessein d'aller chez les Indiens *Quiriquicas*. Il en fit part au Cacique du lieu, nommé *Patozi*, & le pria de l'accompagner avec un nombre de ses vassaux, pour lui ouvrir un passage au travers des forêts qui se trouvent sur la route. Le Cacique ne goûta pas d'abord cette proposition, à cause de la haine implacable que les Indiens qu'il alloit chercher, portoient à ceux de son village. Cependant l'amour qu'il avoit pour le Missionnaire, surmonta ses craintes & ses répugnances. Il espéroit même de conclure avec eux une paix qui pût mettre fin pour toujours à leurs divisions. Le Pere avoit outre cela quelques Néophytes, à la tête desquels étoit un nommé Jean *Quiara*, que la bonté de son naturel, & l'innocence de ses mœurs rendoient aimable même aux Infideles.

Il se mit donc en chemin, & il eut à essuyer sur la route les mêmes fatigues & les mêmes incommodités qu'il avoit souffertes dans ses autres voyages, & qu'il est inutile de répéter. Lorsqu'il fut près du village, il fit prendre les devants à deux de ses Néophytes, pour

obſerver ce qui s'y paſſoit. Ils trouverent que tout y étoit en mouvement. Un ſuppôt du Démon, informé de l'arrivée du Pere, répandoit l'alarme de tous côtés, criant de toutes ſes forces, que les Dieux ordonnoient de prendre les armes pour les défendre de leur ennemi capital qui s'approchoit, une grande croix à la main, pour les chaſſer de ce lieu, & détruire le culte qu'on leur rend : qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & que s'ils ne s'armoient promptement de force & de courage, pour confondre & terraſſer cet ennemi, les Dieux qu'ils avoient toujours adorés, tomboient dans le mépris, & la religion étoit anéantie.

Ce diſcours émut tout le peuple & le remplit de fureur ; mais il fit une impreſſion toute contraire ſur l'eſprit du *Mapono* : « Il faut, ſe diſoit-il à lui-» même, que nos Dieux ſoient bien » foibles, puiſqu'un ſeul homme les fait » trembler. Si cet étranger, s'écria-t-il, » eſt l'ennemi de nos Dieux, que n'u-» ſent-ils de leur puiſſance pour l'écra-» ſer, ou du moins pour le chaſſer » bien loin de nos terres, & lui ôter » toute envie d'y revenir ? Pourquoi » empruntent-ils notre ſecours pour leur

» défenſe? Ne peuvent-ils pas ſe dé» fendre eux-mêmes? Ou ils ne ſont » pas ce qu'ils veulent paroître, ou ils » veulent paroître ce qu'ils ne ſont » pas ».

Une réflexion ſi raiſonnable devoit ouvrir les yeux au Cacique & aux principaux du village, mais ils n'y firent pas même attention, & ils ne ſongerent qu'à ſe tenir bien armés, & attendre de pied ferme cet ennemi irréconciliable des Dieux. Le Pere parut enfin accompagné de peu de Néophytes; car toute ſa ſuite étoit demeurée derriere. Il s'éleva tout à coup un bruit confus de voix tumultueuſes, & les Indiens s'avancerent bien armés : à meſure qu'ils s'approchoient du Pere, ils formoient deux ailes pour l'envelopper. Alors la penſée vint à un des Néophytes d'élever bien haut l'image de la ſainte Vierge, afin que tous l'apperçuſſent : il étoit prévenu d'une ſecrette confiance, qu'elle les protégeroit dans un danger ſi preſſant. En effet, ces Barbares ſe mettant en devoir de décocher leurs fleches contre le Miſſionnaire, leurs bras devinrent ſi foibles, qu'ils ne purent pas même les mouvoir, ce qui les effraya tellement, qu'ils s'enfuirent avec précipitation dans

la forêt, ſans qu'aucun d'eux osât en ſortir. Il ne reſta dans le village qu'un ſeul de ſes Indiens nommé *Sonema*, qui fut d'un grand ſecours dans la ſuite pour leur converſion.

Le jour ſuivant, le Miſſionnaire ſe trouvant comme le maître dans le village, dont tous les habitans avoient diſparu, ne put voir d'un œil tranquille les deux temples conſacrés au démon : il en renverſa les tabernacles, & mit en pieces les ſtatues ; il en retira les ornemens, & tout ce qui ſervoit à un culte ſi abominable, & après avoir allumé un grand feu, il y jetta tous ces ſymboles de l'idolatrie. Le Cacique *Patozi*, qui ne voyoit nul jour à entamer des propoſitions de paix avec ces Indiens fugitifs, prit le parti de ſe retirer avec ſes vaſſaux, & conjura le Miſſionnaire de venir avec lui, & de mettre ſes jours en sûreté. « Partez : à la bonne heure, lui » répondit le Pere ; mais je ne ſortirai » pas d'ici que je n'aie annoncé Jeſus-» Chriſt à ce pauvre peuple, duſſai-je y » perdre la vie ». Ses Néophytes tinrent le même langage.

Après le départ de *Patozi*, le Pere prit ſon Breviaire, &, tandis qu'il récitoit ſon office, il apperçut tout-à-coup

à ſes côtés un Indien de haute taille, & d'un air ſérieux. Ce barbare voyant le livre que le Pere tenoit entre les mains, s'imagina qu'il contenoit le charme qui avoit rendu leurs bras immobiles. Il fit des efforts pour le lui arracher des mains. Le Pere qui reconnut que c'étoit le Cacique du lieu, tâcha de le déſabuſer de ſon erreur. Il l'entretint d'abord des artifices du démon, qui abuſoit de leur crédulité pour les perdre; il lui parla enſuite du vrai Dieu, à qui nous ſommes redevables de notre être, & qui mérite ſeul nos adorations, & de ſa Loi toute ſainte, à l'obſervation de laquelle eſt attaché notre bonheur. Le Cacique l'écouta ſans dire un ſeul mot, puis levant les épaules, il ſe retira à ſa maiſon, où il prit une groſſe poignée de fleches qu'il porta dans la forêt.

Il tint la nuit ſuivante un grand Conſeil de tous les principaux du Village, où ſe trouva l'Indien *Sonema*. Ils furent long-temps dans l'irréſolution ſur le parti qu'ils devoient prendre. Ce qui leur étoit déja arrivé, leur faiſoit craindre que de nouveaux efforts pour perdre le Miſſionnaire ne fuſſent inutiles. *Sonema* parla alors; & après avoir fait les plus grands éloges de la bonté & de la dou-

ceur de l'homme Apoſtolique, il leur parla avec tant d'admiration des inſtructions qu'il lui avoit faites de la Loi du vrai Dieu, que tous unanimement ſe déterminerent à retourner au village, & à ſe mettre entre ſes mains. Ils ſortirent donc de leurs bois; & entrant dans le village, ils allerent droit à la cabane où étoit le Miſſionnaire, qui les reçut avec toutes ſortes de careſſes & d'amitiés : il ſemble que Notre Seigneur eût mis dans ſon air & dans ſes manieres, je ne ſçais quoi de plus qu'humain, qui attiroit la confiance & le reſpect de ces peuples. Ils ſe jetterent à ſes pieds; ils lui demanderent pardon, & aucun d'eux n'osoit le quitter ſans ſa permiſſion. Le *Mapono* vint le dernier, ſe tenant en ſa préſence dans une poſture modeſte. Le Pere le reçut à bras ouverts, & le fit aſſeoir auprès de lui : il lui expoſa les vérités de la Religion; il lui fit ſentir que ſans la connoiſſance du vrai Dieu, & ſans la foi en Jeſus-Chriſt, il étoit impoſſible de ſe ſauver. Enfin, il lui témoigna qu'il étoit pénétré d'une vive douleur, mêlée d'indignation, de les voir tyranniſés par les *Tinimaacas*, cette Trinité diabolique qui ne cherchoit que leur perte.

Tout le peuple étoit attentif, & ne sçavoit quel seroit le fruit de cet entretien. Les uns croyoient que le *Mapono* ne manqueroit pas de s'irriter & d'user de violence, pour défendre, avec éclat, la divinité des démons; d'autres s'attendoient à un succès plus favorable, & ils ne se tromperent point. Ce *Mapono* avoit de l'esprit & un beau naturel, & Dieu agissoit dans son cœur par la force de sa grace. Il se jetta aux pieds du Pere, & le pria de l'admettre au rang des Chrétiens; & pour preuve de la sincérité de ses desirs, il se leva aussitôt; & adressant la parole à tous ces Indiens qui l'environnoient, il confessa hautement qu'il avoit été trompé, & qu'il avoit trompé les autres; qu'il rétractoit tout ce qu'il avoit appris, & ce qu'il leur avoit enseigné; qu'il n'y a de vrai Dieu que Jesus-Christ; que sa Loi est la seule qui conduit au salut éternel; que pour réparer son infidélité passée, non seulement il les exhortoit à embrasser cette Loi sainte, mais qu'il alloit la faire connoître aux Indiens *Jurucares*, *Cozicas*, & *Quimiticas*, afin qu'ils la suivissent à son exemple. Ce fut là un sujet de joie bien sensible pour le Missionnaire & ses zélés Néophytes, qui ne cessoient d'em-

braſſer le nouveau Catéchumene, & de montrer leur affection au grand peuple qui s'empreſſoit d'entrer dans le bercail de Jeſus-Chriſt.

Le Pere ayant fait faire une grande croix, on la porta en proceſſion juſqu'au milieu de la place, où elle devoit être plantée, tandis que les Néophytes chantoient les litanies à deux chœurs de muſique. Ces barbares, qui n'avoient jamais entendu une pareille harmonie, ſe croyoient tranſportés dans le Ciel, & ne pouvoient ſe laſſer de l'entendre. Il ſe mit enſuite à baptiſer les enfans. » On » m'en préſenta une ſi prodigieuſe mul- » titude, dit-il dans une de ſes lettres, » que toute la journée ſe paſſa à leur » adminiſtrer le baptême, & que les bras » me tomboient de laſſitude : pourrois- » je exprimer l'abondance des conſo- » lations intérieures que je goûtois, » voyant tant de jeunes Indiens régé- » nérés dans les eaux du baptême, & » leurs parens qui étoient peu aupara- » vant ſi entêtés de l'idolâtrie, deve- » nus de fervens Catéchumenes ! La » ſaiſon des pluies qui étoit déja com- » mencée, ne me permit pas de de- » meurer plus long-temps parmi eux : » il fallut partir pour retourner dans ma

» peuplade. Ces bons Indiens ne pou-
» voient se consoler de mon départ.
» Ils m'environnoient en sanglottant :
» mon Pere, me disoient-ils, faut-il
» que vous nous abandonniez si-tôt?
» Ne nous oublierez-vous pas? Quand
» viendrez-vous nous revoir? Que ce
» soit au plutôt, nous vous en conju-
» rons. Puis s'adressant à mes Néophy-
» tes, ils les prioient avec larmes de
» m'amener incessamment dans leur
» village. Ils tinrent toujours le même
» discours pendant un long espace de che-
» min qu'ils m'accompagnerent. Enfin,
» quand il fallut se séparer, ils m'offri-
» rent plusieurs enfans pour me servir
» à l'Eglise : j'en choisis trois qui me
» suivirent, & que je gardai dans la
» peuplade ».

Le dessein du P. Cavallero étoit de parcourir toutes les terres de la Nation des *Manacicas*, afin d'en déraciner l'idolâtrie, d'y planter la foi, & de disposer ces peuples nombreux à se réunir dans des peuplades, pour y être instruits & y être admis au baptême. Aussi-tôt que la saison le permit, il fit choix d'un nombre de fervens Néophytes, prêts comme lui à répandre leur sang, pour la conversion de ces infideles, &

il partit avec eux le quatrieme d'Août de l'année 1707. Il arriva le jour qu'on célèbre la fête de l'Aſſomption de la ſainte Vierge, ſur les bords de la riviere *Zununaça.* Le Cacique des Indiens *Zibacas*, nommé *Petumani*, vint au-devant de lui à la tête d'un nombre de ſes vaſſaux, avec une proviſion abondante de poiſſons pour le régaler. Etant preſſé de ſe rendre au village, il laiſſa pluſieurs de ſes gens pour accompagner le Pere, pour lui applanir le chemin & lui fournir tout ce qui ſeroit néceſſaire pour ſa ſubſiſtance.

Quand le Miſſionnaire arriva au village, le Caçique vint le complimenter & le conduire à la grande place, où tous les Indiens, hommes, femmes & enfans s'étoient aſſemblés pour le recevoir. Dès qu'il parut, ce ne furent qu'acclamations & que cris de joie : tous l'environnerent, & chacun s'empreſſa de lui baiſer la main, & de lui demander ſa bénédiction. Il ſongea d'abord à pacifier les troubles qui s'étoient élevés depuis ſon départ, entr'eux & les Indiens *Ziritucas*, & qui auroient été la ſource d'une guerre cruelle. Il fit appeller ces Indiens, qui ne firent nulle difficulté ſur ſa parole de ſe rendre dans

un village, qu'ils regardoient comme ennemi. Après avoir écouté leurs plaintes réciproques, & réglé leurs différends à l'amiable, il leur fit jurer une amitié constante, & la paix fut parfaitement rétablie.

Le jour suivant, tous les Indiens des deux villages s'assemblerent dans la place publique, & le Missionnaire leur renouvella les instructions qu'il leur avoit faites l'année précédente, où il leur inspiroit de l'horreur pour leurs fausses Divinités, & leur expliquoit la Doctrine Chrétienne : & afin qu'elle se gravât bien avant dans leur mémoire, il en avoit réduit tous les articles en des especes de cantiques, qu'il avoit composés en leur langue. Il les faisoit chanter par ses Néophytes; mais ces Indiens ne leur donnoient aucun repos, en les leur faisant répéter sans cesse, afin de les apprendre par cœur, & de les chanter tous les jours, pour en conserver le souvenir.

Une faveur singuliere accordée par la sainte Vierge à un de ces Catéchumenes, contribua beaucoup à les maintenir dans leur attachement à la foi. Le Cacique avoit un neveu nommé *Zumacaze*. Une fiévre maligne le dévoroit

depuis plus d'un mois, & l'avoit réduit à l'extrémité. Il se sentoit mourir, & sa douleur étoit de n'avoir pas reçu le baptême. Il avoit entendu parler du pouvoir de la sainte Vierge auprès de Dieu, & de sa bonté pour les hommes. La pensée lui vint de l'invoquer, & de mettre en elle toute sa confiance. » Vierge sainte, s'écria-t-il en présence » d'un grand nombre d'Indiens, je crois » que vous êtes la Mere de Dieu, je » crois en Jesus-Christ votre cher Fils; » voudriez-vous m'abandonner dans le » triste état où je me trouve, & seroit-» ce inutilement que j'aurois espéré en » vous? Ne permettez pas que je meure » infidele, délivrez-moi de cette fiévre, » jusqu'à ce que je puisse recevoir le » saint baptême, & aller vous voir & » vous aimer dans le Ciel ».

A peine eut-il achevé sa priere, qu'il se sentit exaucé, ses forces revinrent tout-à-coup, & sa santé fut entiérement rétablie. Une guérison si prompte accordée à la priere du Catéchumene, enflamma de plus en plus dans les cœurs de ces peuples, le desir qu'ils avoient d'être Chrétiens. Dieu touché de la confiance qu'ils avoient en ses miséricordes, continua de répandre sur eux ses

bénédictions : ils amenerent au Missionnaire tous leurs malades, en le suppliant d'intercéder pour eux auprès d'un Dieu si puissant, dont il étoit le Ministre. Le Pere se sentit inspiré de condescendre à leurs desirs : il demandoit à chaque malade, s'il croyoit en Jesus-Christ, & s'il vouloit recevoir le baptême. Le malade ayant répondu qu'oui, il lisoit sur lui l'Evangile de la Messe, que l'Eglise a prescrite pour les infirmes ; & il finissoit par ces paroles : *Qu'il soit fait selon que vous avez cru.* Et aussi-tôt le malade étoit guéri, Dieu voulant sans doute récompenser leurs saints desirs, & les confirmer dans la foi qu'ils étoient résolus d'embrasser.

Il finit sa mission par baptiser les enfans qui étoient nés pendant son absence : le Cacique & les principaux du village le prierent de se transporter chez les Indiens *Jurucares*, qui désoloient tous les villages d'alentour, en pillant les biens de leurs habitans, & les tuant sans miséricorde. Plus ce Peuple étoit féroce & barbare, plus le Missionnaire eut d'empressement à lui annoncer les vérités de la foi. Après avoir marché quatre jours, il se trouva à l'entrée de leur village, dont il croyoit être encore bien

bien éloigné. Voyant le péril de si près, il avertit ses Néophytes de faire un acte de contrition, & il leur donna une absolution générale. Un Gentil qui les considéroit fut touché ; & se jettant aux pieds du Pere, il lui protesta qu'il vouloit vivre & mourir Chrétien.

L'arrivée du Pere avoit été connue dès la veille du *Mapono* ; & craignant, selon les apparences, qu'il ne dévoilât ses supercheries, il avoit déja commandé, de la part des Dieux, à tous ces Indiens, d'aller se cacher dans les bois. Quand le Pere entra dans le village, il en restoit encore quelques-uns qui prirent aussi-tôt la fuite, à la réserve d'un jeune homme d'une figure & d'une physionomie assez aimable. Le Pere s'approcha de lui avec toute sorte de témoignages d'amitié : il lui fit des présens de quelques bagatelles d'Europe, dont ces barbares sont très-curieux, & il le renvoya fort content vers ses compatriotes qui avoient pris la fuite.

Dieu inspira à ce jeune homme tant d'affection pour le Missionnaire, & donna tant de force à ses paroles, qu'il changea en un instant le cœur de ses compatriotes. Peu-à-peu il les ramena au village, & les conduisit au Missionnaire.

Ces barbares, en l'envisageant, ne pouvoient revenir de leur surprise. Ils s'imaginoient que c'étoit un homme monstrueux, & qui devoit être bien terrible, puisqu'il avoit jetté l'épouvante parmi leurs Dieux, & qu'il les avoit mis en fuite. Mais étant témoins de sa douceur & de son affabilité, ils conclurent que leurs Divinités étoient bien foibles, puisqu'elles appréhendoient un homme de ce caractere. Ces réflexions bannirent de leurs cœurs toute crainte, & y firent naître un respect & une véritable affection pour l'homme Apostolique.

Le lendemain tout le peuple s'assembla dans la place, au pied d'une croix que le Pere y avoit déja plantée. Il commença ses instructions sur la Religion. Il leur fit d'abord l'histoire de la création du monde, de la chûte des Anges prévaricateurs, & punis de supplices éternels pour leur révolte ; il leur demanda si ces esprits rebelles & condamnés à l'enfer méritoient leurs hommages ; il leur exposa les ruses & les artifices de leurs Prêtres, pour les entretenir dans le culte de ces infâmes Divinités. Il leur expliqua ensuite les mysteres de la foi & les articles de la

loi Chrétienne, dont l'observation est suivie d'une éternelle récompense. On l'écoutoit avec la plus grande attention. Le *Mapono* qui avoit vieilli dans l'infidélité, ne pouvant s'empêcher d'ouvrir les yeux à la lumiere, avoua publiquement que jusqu'ici il les avoit trompés, pour se procurer de la considération & une subsistance honnête.

Le Pere, ayant continué pendant quelques jours l'explication de la doctrine chrétienne, & voyant l'impression qu'elle faisoit sur l'esprit de ces barbares, songea à couper jusqu'à la racine de l'idolâtrie, en leur ôtant tout ce qui pouvoit être une occasion de rechûte. Il se fit apporter dans la place les tabernacles de leurs idoles, & tout ce qui servoit à leur culte, & après les avoir foulés aux pieds, il les brûla en leur présence. Après quoi il les exhorta fortement à mettre bas les armes & à finir toute hostilité avec les peuples voisins: le Cacique & les principaux du village lui promirent d'aller eux-mêmes leur offrir la paix, & terminer toutes leurs querelles. Mais ce Cacique lui représenta qu'étant fort vieux, & n'ayant que peu de temps à vivre, il avoit un extrême desir de recevoir le baptême. Comme

on s'eſt fait une loi de ne baptiſer les adultes que quand ils vivent dans les peuplades, le Pere ne put lui accorder cette grace; mais il le conſola par la promeſſe qu'il lui fit, que bientôt, ou lui-même, ou quelqu'un de ſes compagnons, viendroient le mettre dans la voie du ſalut. Du reſte, il n'eut garde de lui refuſer une petite croix qu'il lui demanda pour gage de ſa parole, afin de la porter pendue au col, & qu'elle fût ſa défenſe contre les attaques du démon, en lui ajoutant qu'elle ſerviroit de modele à celles qu'il feroit faire à ſes vaſſaux, pour ſe garantir pareillement des pieges de l'eſprit infernal.

Après avoir baptiſé les enfans qu'on lui préſenta en grand nombre, il tourna ſes pas vers le village des Indiens *Quiriquicas*, qui après avoir tenté inutilement l'année précédente de le faire mourir, avoient fait paroître enſuite tant d'ardeur pour embraſſer la foi. Ces Indiens vinrent en grand nombre au-devant de lui, & lui firent un bon accueil, mais qui n'étoit pas accompagné de certains témoignages d'affection propres de ces peuples, & auxquels il s'attendoit. Le Miſſionnaire eut bientôt découvert la cauſe de leur froideur.

Une maladie contagieuſe ravageoit leur village, & ils s'étoient perſuadés que lui ſeul en étoit l'auteur, & que pour les punir de l'attentat qu'ils avoient formé contre ſa vie, il faiſoit venir d'ailleurs la peſte, & la répandoit dans l'air qu'ils reſpiroient.

Le Miſſionnaire ſongea d'abord à leur ôter de l'eſprit une idée ſi ridicule. « Je » ne ſuis, leur dit-il, qu'une foible » créature, ſans force & ſans pouvoir. » Ce fléau qui vous afflige, vous eſt » envoyé de Dieu, Créateur & Sau» veur, maître de toutes choſes, c'eſt » ſa juſtice que vous devez fléchir, & » ſes miſéricordes qu'il vous faut implo» rer ». Il parloit encore lorſqu'on vint l'avertir que ce Cacique, nommé *Sanucare*, étoit ſur le point d'expirer : il courut auſſi-tôt à ſon ſecours, & il le trouva tombé dans un délire frénétique, ſans qu'aucun remede pût le ſoulager. A cette vue il ſe proſterna à terre, & fondant en pleurs, il demanda à Dieu, par les mérites de Jeſus-Chriſt, que cette ame rachetée de ſon ſang, pût recevoir le ſaint baptême. Au moment le délire ceſſa, & la raiſon revint au malade. Le Pere en profita pour l'inſtruire de nos divins myſteres, lui ſuggera des

actes de contrition, d'amour de Dieu, & de confiance en sa miséricorde, & lui conférer le baptême, après quoi le malade rendit son ame à son Créateur.

Le lendemain le Pere ordonna une procession générale, où il fit porter l'image de la sainte Vierge, dont il imploroit l'assistance en faveur de ce peuple encore tendre dans la foi; il visita les cabanes de ceux qui étoient attaqués de la peste; en faisant mettre les assistans à genoux, il récitoit tout haut la Salutation Angélique, puis il demandoit au malade s'il croyoit en Jesus-Christ, & s'il mettoit sa confiance en la protection de sa sainte Mere: aussitôt qu'il avoit répondu conformément à sa demande, il lui appliquoit l'image de la sainte Vierge. Elle ne fut pas invoquée en vain, car la peste cessa en peu de jours, & tous les malades recouvrerent la santé.

L'hiver qui approchoit, pressoit le Pere de parcourir d'autres villages. A peine s'étoit-il mis en chemin, pour se rendre chez les Indiens *Cozocas*, qu'un Cacique d'un village voisin, suivi d'un grand nombre de ses vassaux, l'aborda en lui faisant des plaintes ameres, de ce qu'il ne venoit pas chez

lui; & pour l'y engager, il n'y a point d'artifices, de prieres, & de motifs auxquels il n'eût recours. Le Pere ayant tâché de le contenter par les raisons qu'il lui apporta, l'invita à le suivre.

Lorsqu'il fut entré dans le village des *Cozocas*, & qu'il se montra dans la grande place où ces barbares étoient assemblés, il fut accueilli d'eux par une quantité prodigieuse de fleches, qu'ils lui décocherent de toutes parts: c'est une merveille qu'il n'ait pas perdu la vie. Mais les fleches, quoique décochées avec le plus grand effort, venoient tomber à ses pieds, comme si elles eussent été repoussées par une main invisible; il n'y eut que deux de ses Néophytes qui en furent percés, l'un au bras, l'autre dans le bas ventre. L'intrépidité du Missionnaire, qui, loin de reculer avançoit toujours, les frappa, & suspendit leur fureur. Pendant cet intervalle il s'approcha du *Mapono*, & l'abordant avec un air affable. « Ne » voyez-vous pas, lui dit-il, que tous » vos efforts pour me nuire, sont inu» tiles, à moins que Dieu ne le per» mette? Osez-vous dire que les dé» mons, que vous avez fait l'objet de » votre culte, sont les seigneurs du

» ciel & les maîtres de la terre, eux
» qui ne ſont que de viles & mépriſa-
» bles créatures, condamnées au feu
» éternel par la Divine Juſtice ? Recon-
» noiſſez votre aveuglement, adorez
» le Dieu qui les punit, qui ſeul mérite
» vos adorations, & qui vous punira
» comme eux, ſi vous fermez les yeux
» à la lumiere qui vient vous éclairer ».

Le *Mapono*, qui dans ſa fureur avoit dépêché un exprès au Cacique des *Subarecas* nommé *Abetzaico*, pour venir avec ſes ſoldats l'aider à exterminer l'ennemi capital des Dieux, ſe trouva tout-à-coup changé, & n'étoit plus le même homme. Il combla le Pere d'amitiés, il le logea chez lui, & le régala de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le pays. *Abetzaico* arriva en même temps ſans armes, & ſuivi ſimplement de deux vaſſaux ; & comme il étoit prévenu d'eſtime & d'amitié pour l'homme apoſtolique, il reprocha d'abord au *Mapono* ſes excès, & le confirma dans les ſentimens bien différens où il le trouva.

Cependant on vint avertir le Pere, que ſes deux Néophytes bleſſés étoient ſur le point de rendre le dernier ſoupir. Il alla auſſi-tôt les joindre. « Pourrois-je
» exprimer, dit-il, dans une de ſes let-

» tres, combien mon cœur fut touché
» & attendri, quand je vis ces deux
» Néophytes étendus ſur la terre toute
» rouge de leur ſang, en proie aux
» moſquites, & n'ayant que quelques
» feuilles d'arbres pour couvrir leur
» plaie. Mais quelle fut mon admira-
» tion, quand je fus témoin de leur
» patience, des tendres entretiens qu'ils
» avoient avec Jeſus-Chriſt & la ſainte
» Vierge, & de la joie qu'ils faiſoient
» paroître de verſer leur ſang pour pro-
» curer le ſalut à ces barbares. L'un
» d'eux n'avoit reçu le baptême que
» depuis quelques mois, la flèche lui
» avoit percé le bras de part en part,
» & ſes nerfs bleſſés lui cauſoient de
» fréquentes pamoiſons. Pour l'autre,
» les inteſtins lui ſortoient du bas ven-
» tre, & on eut bien de la peine à les
» remettre dans leur état naturel. Ils
» éprouverent bientôt l'un & l'autre
» l'effet de leur confiance en la Mere
» de Dieu : celui-ci, après un léger
» ſommeil, ſe trouva guéri ; & celui-là,
» en peu de jours, ne reſſentit plus de
» douleur, & eut le libre uſage de ſon
» bras ».

Le Pere demeura quelques jours avec ces Indiens, juſqu'à ce qu'il les eût en-

tiérement gagnés à Jesus-Christ. Cependant, *Abetzaico* le sollicitoit continuellement de venir dans son village, & il n'y eut pas moyen de se refuser plus long-temps à ses fortes instances. Aussitôt que le Pere parut parmi les *Subarecas*, ce ne furent que fêtes & que réjouissances, ces bons Indiens ne sçachant comment exprimer leur joie, & le desir qu'ils avoient d'embrasser la loi chrétienne. Dieu récompensa leur ferveur par la santé qu'il rendit à tous les malades, sur lesquels le Missionnaire lut le saint Evangile. Mais leur joie se changea bientôt en une morne tristesse, lorsqu'ils le virent obligé de se séparer d'eux : comme son départ ne pouvoit se différer, ils voulurent que la fleur de leur jeunesse l'accompagnât, pour lui applanir le chemin, & le pourvoir de vivres, lui, & ceux qui étoient à sa suite.

Après avoir marché pendant quelques jours dans une épaisse forêt, par un sentier étroit & difficile, ses guides perdirent leur route & s'égarerent. Il lui fallut errer plusieurs jours à l'aventure dans les bois, sans sçavoir où il alloit, & ne trouvant pour vivre que les feuilles d'un certain arbre & des racines sauva-

ges. Dans cet extrême embarras il eut recours à l'Archange ſaint Raphaël & aux ſaints Anges Gardiens, & peu après, lorſqu'il y penſoit le moins, il ſe vit à la porte du village des Indiens *Arupo-recas*, où il avoit fait Miſſion les années precédentes.

Il fut bien conſolé de trouver dans ces peuples le même éloignement de l'idolâtrie, & le même deſir de pro-feſſer la loi chrétienne, où il les avoit laiſſés. Il paſſa quelques jours à les inſ-truire de nouveau, & à les confirmer dans leurs bons ſentimens, puis il reprit ſa route.

Après avoir traverſé des lacs, des marais & des bois, il s'égara de nou-veau ſans pouvoir s'orienter, ni dé-couvrir le chemin qu'il devoit pren-dre. Il avoit oui dire que le village des Indiens *Bohocas* ſe trouvoit dans ces cantons-là, auprès d'une haute montagne. Il fit monter un Indien au ſommet d'un grand arbre, pour obſer-ver tout l'horiſon. Cet Indien apperçut heureuſement la montagne, & c'eſt vers ce côté-là qu'ils dirigerent leur route. Ils arriverent bien fatigués au village, où ces bons Indiens n'oublie-rent rien pour rétablir leurs forces.

On avoit logé le Pere dans une cabane fort propre. Il y trouva des disciplines armées d'épines très-piquantes, & ayant appris qu'il y en avoit un grand nombre de semblables dans le village, il craignit que cette apparence d'austérité ne cachât quelque reste de superstition. Il fit venir le Cacique qui se nommoit *Sorioco*, & lui montrant une de ces disciplines, il lui demanda ce que signifioit cette nouveauté, qu'il n'avoit vu nulle part. « Je vais vous l'expli-
» quer, répondit le Cacique : les In-
» diens *Barillos* s'aviserent de vouloir
» s'établir parmi nous, & nous y
» consentîmes. C'est un peuple hautain
» & superbe, qui prit bientôt des
» airs dédaigneux & méprisans, tour-
» nant en ridicule toutes nos actions.
» Nous en fûmes piqués au vif, &
» nous conjurâmes leur perte. Dans le
» silence de la nuit nous fîmes périr
» tous les hommes, ne réservant que
» les femmes qui pouvoient être de
» quelque utilité. Le châtiment suivit
» de près notre crime, la peste se ré-
» pandit dans le village, & nous la
» regardâmes comme une punition de
» Dieu. Dès-lors nous songeâmes à
» appaiser sa colere. Nous sçavions que

» dans les peuplades chrétiennes, cet
» inſtrument de pénitence eſt en uſage
» pour expier ſes fautes; nous y eûmes
» recours, & deux fois le jour nous
» allions nous proſterner au pied de
» la Croix, & criant à Dieu miſéri-
» corde, nous nous frappions avec
» ces diſciplines juſqu'à répandre du
» ſang en abondance. Il paroît que
» notre pénitence fut agréée de Dieu;
» car en peu de jours la peſte ceſſa, &
» nul de ceux qui en furent atteints ne
» mourut. Depuis ce temps, la croix
» eſt encore beaucoup plus en vénéra-
» tion parmi nous ». Le Pere conçut par ce diſcours, quelle ſeroit la ferveur des Indiens, lorſque raſſemblés dans des peuplades, comme ils le ſouhaitoient, ils ſeroient parfaitement inſtruits des vérités de la Religion. Il les laiſſa dans cette douce eſpérance, & continua ſon voyage juſqu'à la réduction ou peuplade de Saint-Xavier, où, après cinq mois de fatigues & de ſouffrances, il arriva au mois de Janvier de l'année 1708.

Dès que la ſaiſon des pluies fut paſſée, le Pere Cavallero ſongea à recueillir le fruit de ſes travaux auprès de tant de barbares qu'il avoit diſpoſés au Chriſtianiſme, & à établir dans une vallée

commode une réduction ou peuplade ; où il pût les raſſembler. Il n'y avoit point à choiſir, car le pays eſt tout couvert de bois. Il ne ſe préſenta qu'une aſſez vaſte campagne, mais fort marécageuſe & infeſtée de moſquites. Elle eſt ſituée dans le voiſinage des Indiens *Tapacuras* & *Paunaucas*. C'eſt dans cette campagne & aux bords d'un grand lac, qu'il fut forcé d'établir la nouvelle peuplade ſous le titre de l'Immaculée Conception. Il y avoit aux environs de ce lac pluſieurs habitations d'Indiens *Paunapas*, *Unapes*, & *Carababas*. Ces peuples ſont extraordinairement ſauvages, mais lâches & timides : hommes & femmes, ils n'ont pas le moindre vêtement qui les couvre : ils n'ont proprement d'autre Dieu que leur appétit brutal, & s'ils rendent quelque culte au démon, ce n'eſt qu'autant qu'ils ſe perſuadent qu'il y va de leur intérêt : ils ne vont point à la chaſſe dans les bois, & ils ſe contentent de ce que leurs campagnes leur fourniſſent. Ils parurent fort dociles aux inſtructions que leur fit le Miſſionnaire, & ils conſentirent tous à vivre dans la peuplade, pourvu qu'on leur permît la *Chicha*, qui eſt leur boiſſon ordinaire, & dont ils ne

pouvoient pas se priver, disoient-ils, parce que l'eau crue leur causoit de violentes coliques d'estomac. Le pere n'eut pas de peine à leur en permettre l'usage, parce qu'ils la prenoient avec modération, & qu'ils n'étoient pas sujets à s'enivrer comme les autres barbares. Pour composer cette liqueur qui leur est si agréable, ils font rôtir le maïs jusqu'à ce qu'il devienne du charbon, & après l'avoir bien pilé, ils le jettent dans de grandes chaudieres d'eau, où ils le font bouillir. Cette eau noire & dégoûtante, est-ce qu'ils appellent *Chicha*, & ce qui fait leurs délices.

D'autres peuples voisins des Indiens *Manacicas*, vinrent habiter la même peuplade, qui se trouva en peu de temps très-nombreuse. Mais comme l'air y étoit mal sain, & qu'il y avoit lieu de craindre que les maladies ne vinssent ravager son troupeau, le Pere résolut de la transporter ailleurs. Il découvrit pour lors une grande plaine fort agréable, qui avoit à l'orient les *Puyzocas*; au nord, *les Cozocas*; & à l'occident, les *Cosiricas*. C'est dans cette plaine qu'il se fixa, & qu'avec le secours de ses Catéchumenes, il eut bientôt rebâti la peuplade. Il s'appliqua aussi-tôt avec un zèle in-

fatigable à cultiver ce grand peuple, à déraciner le fonds de barbarie avec lequel il étoit né, à l'humaniser peu à peu, & à l'instruire de nos divins mysteres, & des obligations de la vie chrétienne. Toute la journée étoit occupée dans ces fonctions laborieuses, & le temps de la nuit il le réservoit pour la priere, & pour un léger repos de quelques heures, qui le mît en état de reprendre le lendemain ses travaux ordinaires.

Lorsqu'après une année entiere de sueurs & de fatigues, il eut établi dans sa nouvelle peuplade le même ordre qui s'observe dans les autres peuplades Chrétiennes, qu'il vit ses Néophytes bien affermis dans la foi, & se portant avec ferveur à tous les exercices de la piété, il laissa pendant quelque temps à son compagnon le soin de les entretenir dans ces saintes pratiques, & il tourna ses vues vers d'autres nations barbares, pour les soumettre au joug de l'Evangile. La conversion des Indiens *Puyzocas* étoit la plus difficile ; ces Infideles devinrent le principal objet de son zéle.

Il partit accompagné de trente-six Indiens *Manacicas*, auxquels il avoit donné tout récemment le baptême. Il

souffrit plus que jamais dans ce voyage, parce qu'une humeur maligne s'étant jettée sur ses jambes, il ne pouvoit marcher qu'avec le secours de ses Néophytes. Enfin, il arriva bien fatigué chez les *Puyzocas*, on l'y reçut avec des démonstrations de joie extraordinaires, chacun s'empressant à lui marquer son affection, & à lui offrir des fruits du pays, & d'autres soulagemens semblables. Le Cacique ne cédoit à pas un de ses vassaux dans les témoignages de son amitié, tandis que lui & les siens, sous de trompeuses caresses, ils couvroient la plus noire perfidie. Il ordonna que ces nouveaux venus fussent partagés dans différentes cabanes, ensorte qu'ils ne fussent que deux où trois ensemble.

Aussi-tôt qu'ils se furent mis à table pour prendre un léger repas, une troupe de femmes parurent toutes nues dans la place, se tirant des lignes noires sur le visage. C'est une cérémonie en usage parmi eux, lorsqu'ils trament quelque funeste complot. Au même temps ces barbares vinrent fondre sur les Néophytes, & les assommerent. Quelques-uns échappés à leur fureur, coururent en hâte à la cabane où étoit le Pere, qui disoit tranquillement son office:

l'un d'eux le chargea ſur ſes épaules pour lui ſauver la vie par la fuite. Ce fut inutilement : il fut bientôt atteint par ces furieux, qui le percerent d'un javelot. Le Pere ſe ſentant frappé à mort, ſe débarraſſa du Néophyte qui le portoit, & ſe mettant à genoux devant ſon crucifix, il offrit à Dieu ſon ſang pour ceux qui le répandoient ſi cruellement : prononçant enſuite les ſaints noms de JESUS & de Marie, il reçut ſur la tête un coup de maſſue qui lui arracha la vie. Ce fut le 18 de Septembre de l'année 1711 qu'il termina ſa carriere par une mort ſi glorieuſe. Vingt-ſix Néophytes qui l'accompagnoient furent pareillement les victimes de leur zele. Les autres retournerent à la peuplade de la Conception, & cinq y moururent de leurs bleſſures. Ces nouveaux fideles furent conſternés, lorſqu'ils apprirent la perte qu'ils venoient de faire. Ils allerent en grand nombre bien armés chercher le corps de leur cher pere, ils l'apporterent à la peuplade avec la plus grande vénération, & ils continuent de le révérer comme un de ces hommes Apoſtoliques, qui (1) ſe ſont livrés eux-mêmes, &

(1) *Qui tradiderunt animas ſuas, pro nomine Domini noſtri Jeſu Chriſti.*

ont exposé leur vie, pour annoncer aux Nations le nom de Notre Seigneur JESUS-CHRIST.

Cependant le P. de Zea, qui demeuroit à la peuplade de Saint Joseph, pensoit de son côté à établir une réduction ou peuplade. Un nombre de zélés Néophytes partirent par ses ordres pour aller à la recherche des barbares. Ils marcherent pendant plusieurs jours, & enfin ils découvrirent des traces de pieds d'hommes, qui marquoient qu'un bon nombre d'Indiens avoit passé un peu plus loin, ils apperçurent un vieillard avec sa famille, qui ensemençoit ses terres. Ce pauvre Indien pâlit à la vûe des Néophytes, & tout tremblant de peur, il les supplia de ne pas lui ôter la vie. Les Néophytes ne purent s'empêcher de rire de sa frayeur, & pour le délivrer de toute inquiétude, ils accompagnerent de quelques présens, & entre autres d'un petit couteau, les marques d'amitié qu'ils lui donnerent. Le vieillard sautant de joie, conduisit ses bienfaiteurs à son village, où on les accueillit avec toute sorte de témoignages d'amitié, auxquels ils répondirent par de petits présens, qui gagnerent entiérement ces Infideles. Mais comme leur lan-

gue étoit différente, & qu'ils ne s'entendoient ni les uns ni les autres, on leur accorda deux jeunes gensqu'ils emmenerent avec eux, pour apprendre la langue des Chiquites, & leur ſervir d'interpretes.

Ces Indiens ſont de la Nation des *Morotocos*. Ils ſont de haute taille, & d'une complexion robuſte. Ils font leurs fléches & leurs lances d'un bois très-dur, qu'ils ſçavent manier avec beaucoup d'adreſſe. Les femmes y ont toute l'autorité ; & non-ſeulement les maris leur obéiſſent, mais ils ſont encore chargés des plus vils miniſteres du ménage, & des détails domeſtiques. Elles ne conſervent pas plus de deux enfans ; quand elles en ont davantage, elles les font mourir, pour ſe débarraſſer des ſoins qu'exige leur enfance. Quoiqu'ils ayent des Caciques & des Capitaines, il n'y a parmi eux nul veſtige de gouvernement & de religion. Leur pays eſt ſec & ſtérile, & tout environné de montagnes & de rochers : ils n'ont pour tout aliment que des racines qu'ils trouvent en abondance dans les bois. Ils ont des forêts de palmiers ; le tronc de ces arbres leur fournit une moële ſpongieuſe, dont ils expriment le ſuc qui leur ſert de boiſſon. Quoique durant l'hiver, l'air

ſoit fort froid dans leur climat, & que ſouvent il y géle, ils ſont totalement nuds, & n'en reſſentent nulle incommodité. Un calus général leur épaiſſit la peau, l'endurcit, & les rend inſenſibles aux injures de l'air.

Les deux jeunes Indiens *Morotocos*, ne pouvoient contenir la joie qu'ils reſſentoient d'avoir quitté leur miſérable pays, & de ſe trouver parmi les Chrétiens dans un lieu, où ils avoient abondamment de quoi ſatisfaire aux beſoins de la vie. Quand ils eurent appris la langue des Chiquites, le P. Philippe Suarez les prit pour interpretes, & alla viſiter les cinq villages d'Indiens qui forment cette Nation, pour leur faire connoître le vrai Dieu. Les entretiens que le Miſſionnaire eut avec eux ſur les vérités de la religion, appuyés du rapport que leurs jeunes compatriotes leur firent de la vie qu'on menoit dans la peuplade, les déterminerent tous à le ſuivre, & à aller s'y établir.

D'autres Néophytes de la même peuplade, avoient fait une ſemblable excurſion chez d'autres Indiens d'une Nation nommée *Quies*, & avoient pareillement amené avec eux deux de ces Indiens pour apprendre la langue Chi-

quise, & servir d'interpretes. A quelque temps de-là leurs parens ayant pris quelque inquiétude sur la destinée de leurs enfans, se rendirent à la peuplade pour s'en informer par eux-mêmes. On leur témoigna tant d'amitié, & ils furent si charmés des exercices qui s'y pratiquoient, qu'ils engagerent tous les Indiens de leur Nation, à venir fixer leur demeure parmi ces nouveaux fideles, & à s'assujettir aux loix de l'Evangile. Il n'y eut que quelques familles qui ne purent se résoudre à quitter leur terre natale ; mais enfin en l'année 1715, que le P. Suarez passa par leurs habitations, elles surmonterent leurs répugnances, & vinrent se joindre à leurs compatriotes.

Ces nouveaux venus donnerent des connoissances bien particularisées d'une infinité d'autres Nations répandues dans toutes ces terres, jusqu'à la grande province de *Chaco*, & entr'autres des Indiens *Zamucos*, qui habitent six grands villages, dont chacun est plus peuplé que la réduction de Saint Joseph ; & six autres moins grands, mais qui se touchent presque les uns les autres, tant ils sont voisins, & où l'on parle la même langue. On prit dès-lors le dessein de

travailler à la conversion de ce grand peuple : mais auparavant on ne pouvoit se dispenser de former au plutôt une nouvelle peuplade, en partageant celle de Saint Joseph, laquelle étoit devenue si nombreuse par le concours de tant de familles Indiennes, qui étoient venues s'y établir, que les terres des environs ne pouvoient plus suffire à leur subsistance.

A neuf lieues de Saint-Joseph, se voit une belle plaine, nommée Naranjal, qui n'est stérile que par le défaut de culture ; c'est cette plaine que l'on choisit, de l'agrément des Néophytes, pour y bâtir la peuplade sous l'invocation de Saint Jean-Baptiste ; elle fut composée d'anciens Néophytes, & de quatre Nations différentes d'Indiens, qui se porterent tous avec une égale ardeur à construire l'Eglise & les maisons, & en même-temps à défricher les terres, & à les ensemencer. Le Pere Jean-Baptiste Xandra, que le Pere de Zéa s'étoit associé pour gouverner la nouvelle peuplade, n'omit rien de tout ce qu'un grand zèle peut inspirer pour former ces barbares aux vertus civiles & chrétiennes, & Dieu bénit tellement ses travaux, que le Pere de Zéa, au retour de quelques excursions qu'il

avoit faites dans les terres infidelles, fut fort ſurpris de trouver une nouvelle Chrétienté, devenue en peu de temps ſi raiſonnable & ſi fervente.

Il crut qu'il étoit temps d'exécuter le deſſein qui lui tenoit ſi fort au cœur, de porter le nom de Jeſus-Chriſt à la nombreuſe Nation des infideles *Zamucos*. Cette entrepriſe fut beaucoup plus difficile qu'il ne l'avoit prévu. Il partit au mois de Juillet de l'année 1716, accompagné d'un grand nombre de ſes Néophytes. Les tempêtes qu'il eſſuya d'abord, les continuels tourbillons de vents furieux, & le débordement des rivieres, ne lui permirent de faire que quatorze lieues en dix-neuf jours. Il paſſa par quelques villages des Indiens *Tapiquies*, abſolument ruinés, où il trouva une trentaine de ces Indiens, qu'il gagna à Jeſus-Chriſt, & qu'il fit conduire par quelques-uns de ſes Néophytes à la réduction de Saint-Joſeph. Lorſqu'il eut marché encore quelques lieues, il ſe préſenta une forêt longue de dix lieues, la plus épaiſſe & la moins acceſſible qu'il eût encore trouvé dans ſes différentes courſes; il fallut s'y faire un paſſage. Les Indiens y travaillerent, mais quand ils eurent défriché environ

la

la moitié, ils perdirent entiérement courage. Le Pere les ranima par ses paroles, & encore plus par son exemple, se mettant à leur tête la hache à la main, & enfin, en dix-neuf jours, ils percerent tout le bois; mais il est inconcevable ce qu'ils eurent à souffrir d'une infinité de mosquites & de différentes sortes de taons, qui ne leur donnoient de repos ni jour ni nuit, & qui par leurs continuelles piquûres, les défigurerent entiérement, & leur laisserent long-temps les marques de leur persécution.

Au sortir du bois il se vit dans une vaste campagne, tout-à-fait stérile, & qui étoit terminée par une autre forêt, où il falloit se faire jour avec les mêmes fatigues que dans celle qu'il venoit de traverser. Le pays ne fournit ni gibier, ni poisson, ni même de ruches à miel, comme on en trouve par-tout ailleurs, & la terre ne produit que quelques racines, dont l'amertume n'étoit pas supportable au goût, quelque affamé qu'on fût. Le Pere alla visiter deux villages qui n'étoient pas éloignés, où il croyoit trouver quelque ressource; mais toutes les habitations étoient abandonnées, les Indiens s'étant répandus dans les forêts pour y chercher de quoi subsister. Il

rencontra cependant une ſoixantaine de ces barbares, auxquels il n'eut pas de peine à perſuader les vérités de la foi. Il les mit entre les mains de quelques-uns de ſes Néophytes, qui les menerent à la peuplade de Saint-Joſeph. Comme les forces manquoient à toute ſa ſuite faute d'alimens, il fut contraint de renoncer pour le préſent à ſon entrepriſe, & d'en différer l'exécution à l'année ſuivante.

L'impatience où étoit le Pere de Zéa de porter la foi chez les Indiens *Zamucos*, lui fit devancer le temps où d'ordinaire les pluies finiſſent. Il prit avec lui douze fervens Chrétiens, pleins d'ardeur & de courage, avec leſquels il ſe mit en chemin au mois de Février de l'année 1717, & après avoir ſuivi la même route qu'il avoit tenue l'année précédente, il ſe trouva enfin à cette ſeconde forêt, au travers de laquelle il falloit s'ouvrir un paſſage. Ils y travaillerent ſans relâche; mais les eaux, qui croiſſoient chaque jour, les gagnoient inſenſiblement, & quand ils eurent pénétré juſqu'au milieu de la forêt, ils ſe trouverent dans l'eau juſqu'à la ceinture. Le riſque où ils étoient de ſe noyer, obligea le Miſſionnaire & ſa ſuite à re-

brousser chemin, & à retourner pour la seconde fois à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste.

Le Pere de Zéa, que tant de difficultés n'avoient point rebuté, partit pour la troisieme fois au mois de Mai avec plusieurs Néophytes, & enfin, il vint à bout de finir l'ouvrage commencé quelques mois auparavant, & de traverser la forêt. Il arriva le 12 Juillet au premier village des *Zamucos :* la joie que causa son arrivée, surpassa ses espérances ; ces peuples ne sçavoient quelles caresses lui faire, ils l'environnerent avec les plus grandes démonstrations de respect & d'amitié, ils s'empressoient à lui baiser la main, ils ne cessoient d'embrasser les Néophytes, ils les logerent dans leurs cabanes, & ils les régalerent autant bien que pouvoit le permettre la pauvreté de leur pays.

Le lendemain le Pere les assembla dans la grande place ; il leur déclara le sujet qui lui avoit fait essuyer tant de fatigues pour venir les voir, que son dessein étoit de leur faire connoître le vrai Dieu qu'ils ignoroient, de les engager à pratiquer sa loi, & à se procurer un éternel bonheur ; puis il leur demanda s'ils agréoient que des Missionnaires vinssent

les inſtruire des vérités de la foi, & leur enſeigner le chemin du Ciel. Ils répondirent que c'étoit-là depuis long-temps l'objet de leurs deſirs, & que s'ils n'étoient pas Chrétiens, c'eſt que perſonne ne leur avoit encore expliqué les vérités qu'ils devoient croire, & les commandemens qu'ils devoient obſerver.

Le Pere ne pouvant contenir la joie qu'il reſſentoit au fond du cœur: « Si » cela eſt ainſi, répliqua-t-il, il faut » commencer par élever une Egliſe au » vrai Dieu, & vous réunir tous dans » un même lieu pour l'honorer & le » ſervir ». Alors les deux principaux Caciques ſe leverent, & dirent qu'ils ne ſouhaitoient rien davantage, mais qu'il falloit choiſir un lieu plus favorable que leur village, & qu'il pouvoit s'aſſurer que tous leurs voiſins, qui ſont de leur Nation, ſe joindroient volontiers à eux, pour former tous enſemble une nombreuſe peuplade. Cependant le Pere fit planter une grande croix ſur un tertre. Tous ces Indiens ſe mirent à genoux & l'adorerent. Les Néophytes chanterent enſuite les litanies de la ſainte Vierge, après quoi le Pere mit tout ce peuple, & la peuplade où il alloit s'établir, ſous la protection de ſaint Ignace. Il fallut

ſe ſéparer, & ce ne fut pas ſans douleur de part & d'autre, mais ils ſe conſolerent mutuellement, ſur ce qu'ils ne feroient pas long-temps ſans ſe revoir. Le Pere en s'en retournant eut occaſion d'entretenir des vérités Chrétiennes une centaine d'Indiens qu'il trouva ſur ſa route, & de les gagner à Jéſus-Chriſt. Ces Indiens étoient de trois Nations différentes; ſçavoir, des *Zinotecas*, des *Joporetecas*, & des *Cucarates*. Il les emmena avec lui à la peuplade de ſaint Jean-Baptiſte.

A peine fut-il arrivé, qu'il reçut une lettre du Révérend Pere général, qui le conſtituoit Provincial de la province du Paraguay; ce fut un coup de foudre pour lui; il comptoit conſommer l'ouvrage qu'il avoit commencé de la converſion de ſes chers *Zamucos*, & ſacrifier le reſte de ſes jours à les conduire dans la voie du ſalut; mais conſidérant que l'obéiſſance vaut mieux que le ſacrifice, il regarda les ordres de Dieu dans ceux de ſon Supérieur; il s'y conforma avec une parfaite réſignation, & il confia l'établiſſement & le ſoin de la nouvelle peuplade au zèle du Pere Michel de Yegros.

Ce Pere n'avoit, ce ſemble, qu'à

recueillir le fruit des travaux de ſon prédéceſſeur ; il ne s'agiſſoit plus que de convenir avec les Indiens *Zamucos* de l'endroit qui leur agréeroit davantage, pour y bâtir la peuplade. Il partit donc au mois de Septembre de l'année 1718, avec le frere Albert Romero, & un certain nombre de nouveaux Chrétiens. Quand il fut arrivé dans la forêt la plus proche du village, il fit prendre les devants à quelques-uns de ſes Chrétiens, pour aller avertir le principal Cacique de ſon arrivée, & lui porter de ſa part une canne fort propre, & une veſte de couleur. C'eſt un riche préſent dans l'idée de ces Indiens.

Toutes les amitiés, dont ces peuples ſont capables, ils les témoignerent aux députés du Miſſionnaire : ils furent admis à la table du Cacique, dont tout le repas conſiſtoit en des racines de cardes ſauvages. Le lendemain le Cacique, accompagné des Chrétiens, & d'un nombre de ſes vaſſaux, alla au-devant du Pere, qu'il rencontra preſque au ſortir de la forêt, & ils vinrent de compagnie juſqu'à l'endroit où la croix étoit plantée, & où tout le peuple s'étoit aſſemblé. La joie fut univerſelle parmi ces barbares, & ils ne ſçavoient comment l'exprimer.

Le Cacique parla au nom de tous, & dit que nonobſtant leur pauvreté, & l'extrême diſette qu'ils avoient eu à ſouffrir, il n'avoit jamais voulu permettre que ſes vaſſaux s'éloignaſſent du village, de crainte qu'un Miſſionnaire n'arrivât pendant leur abſence; que dans l'impatience où il étoit de ſon arrivée, il avoit ſouvent envoyé à la découverte, & y étoit allé lui-même, pour voir s'il n'en paroîtroit pas quelqu'un, & qu'il pouvoit juger de-là combien il déſiroit ſa préſence, & le plaiſir qu'elle leur cauſoit.

On traita enſuite de l'endroit le plus convenable pour l'établiſſement de la peuplade. Le Pere leur dit que dans un de ſes voyages il avoit paſſé par des terres qui ſont au-delà de leurs montagnes, & dans le voiſinage des Indiens *Cucarates*, & que ces terres lui paroiſſoient fort propres à être cultivées, & à fournir abondamment à leurs beſoins. Le Cacique répondit au Pere qu'il connoiſſoit parfaitement ces campagnes, & qu'on ne pouvoit faire un meilleur choix; qu'il retournât donc chez lui, afin de préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour la nouvelle peuplade, tandis que lui diſpoſeroit ſes voiſins à le ſuivre, & que,

quand il seroit temps, ils iroient tous ensemble l'attendre sur le lieu même ; mais que pour éviter toute méprise, il lui donnoit deux de ses vassaux qui l'accompagneroient, & qui prendroient les devants, afin de venir l'informer du jour qu'il auroit fixé pour son départ. Les autres Indiens donnerent leur suffrage par acclamations, & en lui témoignant le desir qu'ils avoient de recevoir au plutôt le saint baptême, ils le prierent de presser son retour.

Le Missionnaire partit avec un contentement qui étoit au-dessus de ses expressions. Il arriva comblé de joie à la peuplade de saint Jean-Baptiste, avec les deux Catéchumenes qu'il amenoit, auxquels les Néophytes témoignerent une affection extraordinaire tout le temps qu'ils demeurerent avec eux. Sur la fin de Juillet de l'année 1719, le Pere les dépêcha vers leur Cacique, afin de l'avertir qu'il étoit sur le point de se rendre au lieu dont ils étoient convenus, & qu'il comptoit de l'y trouver, lui, & tous ceux qui devoient le suivre, & former ensemble la nouvelle peuplade. Il partit en effet peu après, avec le Frere Albert Romero, & un bon nombre de Néophytes, qui étoient chargés des or-

nemens néceſſaires pour célébrer le ſaint Sacrifice de la Meſſe, & de tous les outils propres à défricher & à cultiver les terres.

Quand ils arriverent au lieu deſtiné, où ils s'attendoient de voir raſſemblée une multitude de ces Indiens, ils furent fort étonnés de n'y pas trouver une ſeule ame. Le Pere envoya pluſieurs de ſes Néophytes pour parcourir le pays d'alentour : nul de ces Indiens ne parut. Ils pénétrerent jusqu'à leur village, ils en trouverent les habitations brûlées, ce n'étoit plus qu'une vaſte ſolitude. Ils apprirent néanmoins que ces Barbares s'étoient retirés à quelques journées delà, proche un lac fort poiſſonneux, & qu'ils avoient fermé les paſſages par où l'on pouvoit s'y rendre.

Le Frere Romero prit la réſolution de les aller chercher. Il ſe mit en chemin avec quelques Néophytes, & pénétra enfin juſqu'au lieu de leur retraite : il les fit reſſouvenir de la promeſſe qu'ils avoient faite à Dieu & aux Miſſionnaires d'embraſſer le Chriſtianiſme, & de ſe réunir à ce deſſein dans cette vaſte campagne, qu'ils avoient choiſie eux-mêmes pour y bâtir la peuplade. Ces Barbares répondirent ſans ſe déconcerter,

qu'ils n'avoient pas changé de sentiment, & qu'ils étoient prêts de le suivre à l'heure même. En effet, ils partirent avec lui en grand nombre, un Cacique à leur tête, & ils déguiserent avec tant d'artifices l'atrocité du crime qu'ils méditoient, qu'on ne pouvoit gueres soupçonner leur sincérité : les premiers jours du voyage ils ne s'entretenoient d'autre chose avec le Frere, que de l'ardent desir qu'ils avoient de recevoir le baptême, & de pratiquer la loi Chrétienne. Mais le premier jour d'Octobre ils se démasquerent & dévoilerent leur perfidie. Ils se jetterent sur les Néophytes, dont douze furent massacrés : au même temps le Cacique saisit le Frere Romero, & lui fendit la tête d'un coup de hache. Il le dépouilla de ses habits, &, dans la crainte que les Chiquites ne vinssent tirer vengeance d'un si noir attentat, ils prirent tous la fuite, & se réfugierent dans les bois.

Les Néophytes échappés à la cruauté de ces barbares, apporterent une nouvelle si peu attendue ; elle se répandit bientôt dans toutes les peuplades Chrétiennes, où ce saint Frere fut extrêmement regretté de tous les Néophytes, qui la plûpart avoient ressenti les effets de son zèle & de sa charité.

Voilà, Monſieur, tout ce que j'ai pu apprendre ſur l'état préſent des Miſſions de la Province du Paraguay, juſqu'en l'année 1726. L'éloignement des lieux ne permet pas d'en recevoir de fraîches nouvelles; il eſt à croire que depuis ce temps-là on aura fondé la peuplade de S. Ignace. A meſure que Dieu bénit les travaux des ouvriers Evangéliques, & qu'ils réduiſent ſous l'empire de Jeſus-Chriſt tant de Nations barbares; ce ſont autant de ſujets qu'ils acquierent à la Monarchie d'Eſpagne. Je ne manquerai pas de vous faire part des nouvelles connoiſſances qui me viendront dans la ſuite, & de vous donner en cela des preuves du deſir que j'ai de vous ſatisfaire, & du reſpect avec lequel je ſuis, &c.



LETTRE

Du Pere Ignace Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Vanthiennen, de la même Compagnie.

A la réduction de S. Ignace des Indiens Zamucos, dans le Paraguay, le 17 Mai 1738.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Vous avez, sans doute, reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire en l'année 1735, où je vous faisois le détail de la mort du vénérable P. Lizardi, le compagnon inséparable de mes travaux chez les Chiriguanes, qui le massacrerent inhumainement. Je vous ajoûtois qu'on prenoit la résolution d'abandonner une Nation perfide & cruelle, qui a répandu le sang de tant d'ouvriers Evangéliques, lesquels, par leur zèle & par des peines immenses, n'ont jamais pu adoucir tant soit peu sa férocité.

Depuis ce temps-là, jusqu'à cette

année, j'ai été chargé de la Miſſion de preſque toute la Province de *Los-Chichas*, de celle de *Lipez*, & de nos vallées circonvoiſines. Ces Miſſions ſont très-laborieuſes. Pour m'y rendre plus utile, j'avois appris la langue Indienne, qu'on nomme la langue *Quichoa*, que parlent les Indiens de preſque tout le Pérou, & j'avois acquis la facilité de leur prêcher les vérités chrétiennes en leur langue naturelle. Lorſque je m'y attendois le moins, je reçus une lettre du Révérend Pere Provincial, qui me deſtinoit aux Miſſions des Chiquites, & me recommandoit de m'y rendre dans le cours de cette année.

Ces Miſſions ſont ſi pénibles, que les Supérieurs n'y envoyent perſonne, qui ne les ait demandées avec beaucoup d'inſtance. Ainſi je regardai comme un heureux préſage des bénédictions que Dieu daigneroit répandre ſur mes travaux, la grace ſinguliere d'y être nommé ſans qu'il y ait eu de ſollicitation de ma part.

On compte plus de trois cens lieues depuis *Tarija*, où j'étois, juſqu'à la premiere réduction ou peuplade des Chiquites, qui eſt celle de ſaint François Xavier. Il me fallut traverſer d'affreuſes

montagnes, & je n'avois que quatre mois pour faire ce voyage; car, pour peu que je me fusse arrêté sur la route, les pluies continuelles de la Zone torride, m'en auroient fermé l'entrée. Vous serez surpris de tout le pays qu'il m'a fallu parcourir, & de la quantité de lieues que j'ai été obligé de faire depuis huit ans que je suis dans ces Missions. Le détail que je vais vous en faire, ne vous sera peut-être pas désagréable, du moins il vous donnera une connoissance certaine de la distance d'un lieu à un autre.

De Buenos-ayres où j'arrivai d'abord, & qui fut ma premiere entrée dans ces Missions, j'allai à Santafé, ce sont quatre-vingt lieues; de Santafé à la ville de Corrientes, cent cinquante lieues; de Corrientes à la réduction de Saint-Ignace, soixante-douze; de Saint-Ignace à celle qu'on nomme *Corpus*, soixante; de celle-ci à *Gapeyu*, quatre-vingt; de *Gapeyu* à Buenos-ayres, deux cens; de Buenos-ayres à Corduba, cent soixante; de Corduba à Santiago, cent; de Santiago à San Miguel, quarante; de San Miguel à Salta, quatre-vingt; de Salta à Tarija, quatre-vingt-dix; de Tarija aux Chiriguanes, où j'ai fait quatre voyages, deux cens quatre-vingt; de Tarija à Lipez,

quatre-vingt ; de Tarija à los Chichas, soixante-dix ; de Tarija à Cinti, quarante ; de Tarija aux Vallées, quatre-vingt ; de Tarija à Saint-Xavier, premiere réduction des Chiquites, trois cens ; de Saint-Xavier à la réduction de Saint-Ignace des Zamucos, cent soixante-dix. Ce qui se monte à deux mille cent trente-deux lieues. Que seroit-ce si j'ajoutois à ce calcul, les lieues que j'ai fait en détours, car je ne parle que de celles qu'il m'a fallu faire en droiture ? on en compteroit plus de trois mille.

La premiere réduction des Chiquites, nommée de Saint-Xavier, est par seize dégrés de latitude sud, & trois cens dix-huit dégrés de longitude. Celle de Saint-Ignace des Zamucos, d'où je vous écris, est par vingt dégrés de latitude sud, & trois cens vingt de longitude, éloignée d'environ mille lieues de Buenos-ayres, par la route que l'on doit suivre pour y arriver.

Ce fut à la fin d'Octobre de l'année derniere que j'arrivai à la réduction de Saint-Xavier, après avoir mis trois mois dans mon voyage. À peine eus-je pris quelques jours de repos, que je reçus un nouvel ordre de me rendre à la réduction de Saint-Ignace des *Zamucos*,

qui en est éloignée, ainsi que je l'ai dit ; de cent soixante-dix lieues. Il n'y a presque point de communication entre cette peuplade & celles des Chiquites, dont la plus proche est à quatre-vingt lieues de distance. Elle est composée de plusieurs Nations qui parlent à peu près la même langue ; sçavoir, des *Zamucos*, des *Cuculados*, des *Tapios*, des *Ugaronos* & des *Satienos*, qui se soumirent enfin à Jesus-Christ en l'année 1721. Ces Nations étoient extrêmement féroces, & il est incroyable combien elles ont coûté à réduire ; elles sont maintenant plus traitables ; mais il y a encore à travailler pour déraciner entiérement de leurs cœurs certains restes de leur ancienne barbarie.

Le dessein qu'on a eu en pressant mon départ, c'est l'extrême desir où l'on est depuis long-temps de découvrir le fleuve Picolmayo, & les Nations barbares qui habitent l'un & l'autre rivage de ce grand fleuve. Il me falloit demeurer parmi les Indiens *Zamucos*, pour apprendre leur langue, qu'on parle dans toutes ces contrées. Dieu a tellement béni mon application à l'étude de cette langue, qu'en cinq mois de temps que j'y ai employé, je suis en état de leur prêcher les vérités

de la Religion. Je n'attends plus que les ordres des Supérieurs pour exécuter cette entrepriſe : on m'annonce qu'elle eſt très-périlleuſe ; car il s'agit de faire brêche dans le plus fort aſyle, où le démon ſe ſoit retranché dans cette Province, & d'en ouvrir la porte aux hommes Apoſtoliques qui viendront travailler à la converſion de toutes ces Nations barbares, dont on ne ſçait pas encore les noms. Il n'y a aucun chemin qui y conduiſe ; toutes les avenues en ſont fermées par d'épaiſſes forêts qui paroiſſent impénétrables, où il faut ſe conduire la bouſſole à la main, pour ne pas s'y perdre. Enfin ce pays, où juſqu'à préſent perſonne n'a encore mis le pied, eſt le centre de l'infidélité, d'où ces barbares ſortent ſouvent en très-grand nombre, & déſolent toutes les provinces voiſines. Je m'attends bien que les Indiens qui m'accompagneront pour percer ces épaiſſes forêts, ne tarderont point à m'abandonner ſi ces infideles nous attaquent ; & quand ils auroient le courage de tenir ferme, quelle pourroit être la réſiſtance d'un contre cent ? Je ſerai donc le premier en proie à leur fureur ; mais je mets toute ma confiance en Dieu, qui diſpoſera de tout pour ſa plus grande

gloire, & qui, si c'est sa volonté, peut de ces pierres faire naître des enfans d'Abraham. S'il me conserve, je crois que j'aurai à vous écrire bien des choses capables de vous faire plaisir, & de vous édifier. J'ai besoin plus que jamais du secours de vos prieres, sur-tout à l'Autel, & dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, avec respect, &c.

ÉTAT PRÉSENT

De la Province de Paraguay, dont on a eu connoissance par des lettres venues de Buenos-ayres, datées du 20 de Février 1733, traduit de l'Espagnol.

LES connoissances qu'on a eues tout récemment de la révolte des peuples de la Province de *Paraguay*, contre le Roi d'Espagne, leur Souverain, consistent en une lettre que le Pere Jérôme Herran, Provincial des Missionnaires Jésuites établis dans cette Province, a écrit à Monseigneur le Marquis de Castel Fuerte, Viceroi du Pérou; en une courte relation de ce qui s'est passé depuis la date de sa lettre, & dans une lettre que le Pere Herran a reçu du Viceroi, avec

l'arrêté du Conseil Royal de Lima, Capitale du Pérou.

LETTRE

Du Révérend Pere Jérôme Herran, Provincial des Missions de la Compagnie de Jesus dans la Province de Paraguay, à son Excellence Monseigneur le Marquis de Castel Fuerte, Viceroi du Pérou.

MONSEIGNEUR,

Ce n'est qu'en arrivant dans la ville de Cordoue, que j'appris la révolte des peuples de la Province de Paraguay, lesquels, en se donnant le nom de *Communes*, ont chassé Don Ignace de Soroeta, à qui vous aviez confié le gouvernement de cette Province. Je me suis mis aussitôt en chemin pour aller visiter les trente peuplades d'Indiens qui sont sous la conduite de nos Missionnaires, & dans la dépendance du Gouvernement de *Buenos-ayres*. A mon arrivée dans ces peuplades, je sçus avec une entiere certitude, que les rebelles s'étoient unis ensemble, pour déposer les Officiers de la Justice Royale

& le Commandant des troupes. Voici à quelle occasion cette révolte devint presque générale.

Don Louis Bareyro, Alcade ordinaire & Président de la Province, ayant pris le dessein d'étouffer les premieres semences d'une révolte naissante, demanda du secours au Commandant des troupes, qui vint en effet avec un nombre suffisant de soldats, pour réduire ceux qui commençoient à lever l'étendart de la rébellion. Le Président se voyant ainsi soutenu, fit faire des informations contre les coupables, & ayant certainement connu par ces informations les chefs & les complices de la révolte, il les fit arrêter & les condamna à la mort.

Lorsqu'on fut sur le point d'exécuter la sentence, le Commandant auquel on avoit cru se fier, mais qui dans le cœur trahissoit les intérêts de son Prince, au lieu d'appuyer la Justice, ainsi qu'il étoit de son devoir & qu'il l'avoit promis, passa tout-à-coup avec ses troupes dans le parti des rebelles, les fit entrer dans la capitale, & pointa le canon contre la maison de Ville, où étoient le Président & quelques Régidors zélés serviteurs du Roi.

Les Rebelles étant entrés dans la ville

sans la moindre résistance, se partagerent dans tous les quartiers, pillerent les magasins & les maisons de ceux qui demeuroient fideles à leur Souverain, les traînerent avec ignominie dans les prisons, ouvrirent la prison publique & en firent sortir comme en triomphe ceux qui avoient été condamnés à mort. De plus, ils ordonnerent, sous peine de la vie, qu'on leur présentât toutes les informations du procès criminel, & ils les firent brûler dans la place publique.

Après s'être rendus ainsi les maîtres sans qu'il y ait eu une goutte de sang répandu, ils établirent une Justice qu'ils eurent l'insolence d'appeller royale. Ils donnerent les premiers emplois à trois des principaux chefs de la révolte, qui avoient été condamnés à mort; ils firent l'un Alferez Royal; ils donnerent à un autre la charge de Régidor; & le troisieme, ils le nommerent Président.

Don Louis Bareyro ne put mettre sa vie en sûreté que par une prompte fuite, & ce ne fut qu'après avoir essuyé bien des fatigues, & avoir couru plusieurs fois risque de tomber dans les embuscades qu'on lui avoit dressées, qu'il arriva heureusement dans nos peuplades. Les autres Régidors se réfugierent dans

les Eglises, où néanmoins ils ne se trouvoient pas trop tranquilles, par la crainte continuelle où ils étoient, que les rebelles ne vinssent les arracher de ces asyles, ainsi qu'ils les en menaçoient à tous momens.

Leur dessein étoit de faire irruption dans nos peuplades, & sur-tout de s'emparer de quatre de ces peuplades les plus voisines; sçavoir, de celle de Saint Ignace, de celle de Notre-Dame de Foi, de celle de Sainte Rose, & de celle de Sant'Iago; persuadés que si elles étoient une fois dans leur pouvoir, on feroit de vains efforts pour les soumettre. En effet, s'ils possédoient ces peuplades, ils deviendroient les maîtres du grand fleuve *Parana*, & de *Neembucu* qui est un marais de deux lieues, inaccessible à la cavalerie, où avec une poignée de gens, ils arrêteroient tout court les nombreuses troupes que votre Excellence pourroit envoyer pour les réduire.

J'avois prévu de bonne heure leur dessein, c'est pourquoi à mon passage par *Buenos-ayres*, j'en conférai avec Monseigneur Don Bruno de Zavala, Gouverneur de cette ville, & de tout le pays où se trouvent nos Missions. Selon ses ordres qu'il m'a confirmés dans

la ſuite par pluſieurs de ſes lettres, on a fait choix, dans chacune des peuplades, d'un nombre de braves Indiens, pour en former un petit corps d'armée capable de s'oppoſer aux entrepriſes des rebelles.

On peut compter ſur la fidélité des Indiens, & ſur leur zele pour tout ce qui eſt du ſervice du Roi; ils en ont donné depuis cent ans des preuves éclatantes dans toutes les occaſions qui ſe ſont préſentées; & entr'autres il y a peu d'années qu'ils chaſſerent les Portugais de la colonie du Saint Sacrement, éloignée de nos peuplades de plus de deux cens lieues; ils y ſignalerent leur valenr & leur conſtance dans les travaux & les dangers inévitables d'un aſſez long ſiege, ſans que pour leur entretien il en ait coûté une ſeule réale aux finances du Roi.

Ce corps d'Indiens bien armés & prêts à affronter tous les périls, commence à donner de l'inquiétude aux rebelles; ils ſe ſont adreſſés à Monſeigneur notre Evêque, & lui ont proteſté qu'ils étoient fideles ſujets du Roi, qu'ils n'avoient garde de vouloir rien entreprendre ſur les peuplades, & qu'ainſi ils le prioient de m'engager à renvoyer les Indiens chez eux.

L'artifice étoit groſſier, auſſi n'y fit-on nulle attention; il ne convenoit pas de déſarmer les Indiens, tandis que les rebelles ne ceſſoient pas d'être armés, que les grands chemins étoient couverts de leurs ſoldats qui exerçoient toute ſorte d'hoſtilités, & ôtoient à la ville toute communication avec les pays circonvoiſins, & que même ils portoient l'audace juſqu'à intercepter les lettres de leur Evêque & les miennes, dont ils faiſoient enſuite publiquement la lecture.

Les rebelles voyant qu'on n'avoit pas donné dans le piege qu'ils avoient dreſſé, s'aviſerent d'un ſtratagême plus capable de déguiſer la perfidie & la duplicité de leur cœur, & d'aſſurer les Indiens de leurs intentions pacifiques. Les chefs qu'ils avoient mis en place, rendirent viſite à Monſeigneur l'Evêque, & l'abordant avec le plus profond reſpect & avec les apparences du repentir le plus vif & le plus ſincere, ils le ſupplierent de ſuivre les mouvemens de ſa tendreſſe paſtorale, en s'intéreſſant pour eux auprès de Votre Excellence, de lui demander leur grace, & de l'aſſurer qu'ils étoient entiérement diſpoſés à rentrer dans l'obéiſſance, qui que ce fût

qu'on

qu'on leur envoyât pour Gouverneur, fut-ce Don Diego de Los Reyes. » Nous
» avons, ajouterent-ils, une autre
» priere à faire à votre Seigneurie illus-
» trissime, c'est d'ordonner une neu-
» vaine en l'honneur des Saints Patrons
» de la ville, avec des processions &
» des œuvres de pénitence, afin d'ob-
» tenir un heureux succès de la démar-
» che paternelle qu'elle veut bien faire
» en notre faveur.

Le Prélat fut infiniment consolé de trouver dans leurs cœurs de si saintes dispositions; sa droiture naturelle ne lui permit pas de soupçonner qu'on en imposât à son zèle. La neuvaine commença, & un si saint temps fut employé par les rebelles à mieux affermir leur conspiration. Ils entrerent dans la ville, non pas pour assister aux prédications, à la procession, & aux prieres publiques, mais dans le dessein de chasser les Jésuites de leur College, ainsi qu'ils l'exécuterent le 19 de Février de cette présente année.

La sentence de mort que votre Excellence a prononcée contre Don Joseph Antequera & Don Juan de Mena son Procureur, & qui a été exécutée selon ses ordres, leur a servi de prétexte à former de nouveaux complots pour ani-

mer les peuples, & les porter à cette ſacrilege entrepriſe. Ils ont répandu de tous côtés que, par le moyen de leurs affidés, ils avoient entre les mains toutes vos procédures; ils les ont revêtues des circonſtances les plus odieuſes, entr'autres que Votre Excellence avoit achevé d'inſtruire le procès de quatorze d'entr'eux, qu'elle les avoit condamnés à mort, & qu'elle avoit nommé un Oydor de l'Audience royale de *Los Charcas* pour en hâter l'exécution. Et afin d'aſſouvir leur rage contre les Jéſuites, dont le zèle & la fidélité les importune & traverſe leurs deſſeins, ils ont publié que ces Peres étoient les moteurs & les inſtigateurs de toutes les réſolutions que Votre Excellence a priſes.

Les eſprits s'étant échauffés par toutes ces impoſtures, ils allerent vers le midi au College au nombre de deux mille cavaliers, pouſſant des cris pleins de fureur; ils en rompirent les portes à grands coups de haches, y entrerent à cheval, ſaccagerent la maiſon, & emporterent tout ce qui ſe trouva ſous leurs mains; ils en firent ſortir les Peres avec tant de précipitation, qu'ils ne leur donnerent pas le temps de prendre leur Bréviaire, ni d'aller dans leur Egliſe pour ſaluer le

Saint Sacrement, & le mettre à couvert des profanations qu'on avoit lieu de craindre.

Monseigneur l'Evêque ayant appris ces sacrileges excès, déclara que les rebelles avoient encouru l'excommunication, & ordonna d'annoncer l'interdit par le son des cloches. C'est néanmoins ce qui ne s'exécuta point, car plusieurs des rebelles entourerent la tour où sont les cloches, & défendirent d'en approcher, sous peine de la vie, tandis que d'autres posterent des gardes autour du Palais Episcopal, avec ordre à leur Evêque de ne pas mettre les pieds même sur le seuil de sa porte.

Votre Excellence apprendra ce qui s'est passé depuis par les lettres que ce Prélat m'a adressées, pour faire tenir à Votre Excellence, elle verra que n'ayant pas même la liberté de punir les attentats commis contre sa personne, il a été forcé de lever l'excommunication, & elle jugera par-là du pitoyable état où est cette Province, & du peu de religion de ses habitans.

Ces rebelles non contens d'avoir chassé les Jésuites de leur maison & de la ville, les chasserent encore de la Province, & les traînerent jusqu'à celle de

Buenos-ayres. Cependant nos Indiens en armes au nombre de sept mille, font bonne garde à tous les passages qui peuvent donner entrée dans leurs peuplades, & ils sont résolus de mourir plutôt que de perdre un pouce de terre. C'est ce qui a arrêté les rebelles, & qui les empêche de passer la riviere *Tibiquari*, laquelle sépare la Province de Buenos-ayres de celle du Paraguay.

Les Indiens se maintiendront toujours dans ce poste, à moins qu'il ne leur vienne des ordres contraires de Votre Excellence. Elle peut s'assurer de leur fidélité & de leur bravoure; & quoique leur petit nombre suffise pour s'opposer aux entreprises des révoltés, dans une guerre, qui de leur part n'est que défensive, cependant si Votre Excellence a besoin d'un plus grand nombre de troupes pour le service du Roi, elles seront prêtes à se mettre en campagne au premier ordre de Votre Excellence, sans qu'il soit nécessaire de tirer de la caisse royale de quoi fournir à leur subsistance, nos Indiens que le Roi a distingués de tous les autres Indiens du Pérou, par les privileges & les exemptions qu'il leur a accordés, ont toujours servi & continueront de servir Sa Majesté sans recevoir aucune solde.

Je n'avance rien à votre Excellence du courage & de la valeur de ces peuples, dont je n'aye été moi-même le témoin. Je leur ai servi d'Aumônier pendant huit ans de suite, dans les guerres qu'ils ont eues avec les Indiens barbares *Guenoas*, *Bohanes*, *Charruas* & *Yaros*, qu'ils défirent en bataille rangée, & qu'ils mirent en déroute. Le succès de ces expéditions fut si agréable à Sa Majesté, qu'elle leur fit écrire pour les remercier de leur zele, & pour leur témoigner combien elle étoit satisfaite de leurs services.

Si j'insiste si fort sur le courage des Indiens, c'est pour rassurer votre Excellence contre les discours de certaines personnes qui, ou par une fausse compassion pour les coupables, ou par une mauvaise volonté pour le Gouvernement, s'efforcent de rabaisser la valeur Indienne, & d'exagérer les forces, le courage, & le nombre des habitans du Paraguay, pour persuader à votre Excellence qu'il n'y a point de ressource contre un mal qui devient contagieux de plus en plus par la lenteur du remede, & qui gagnera insensiblement les autres villes.

Je crois toutefois devoir représenter

à votre Excellence, que ſi elle prend la réſolution de réduire cette Province par la force des armes, il eſt à propos qu'elle envoye un corps de troupes réglées, & commandées par des Chefs habiles & expérimentés. Deux raiſons me portent à lui faire cette repréſentation.

La premiere, c'eſt que ce corps d'Eſpagnols ſera comme l'ame qui donnera le mouvement à l'armée Indienne; car bien que les Indiens ſoient intrépides & accoutumés à braver les périls, ils n'ont pas aſſez d'expérience de la guerre, & leur force augmentera de moitié, lorſqu'ils ſeront aſſujettis aux loix de la diſcipline militaire.

L'autre raiſon eſt, qu'après avoir fait rentrer cette Province dans l'obéiſſance qu'elle doit à ſon Roi, il faut y maintenir la tranquillité, & arracher juſqu'à la racine les ſemences de toute révolte. Ce qui ne ſe peut pas faire, à moins que le Gouverneur qui y ſera placé par votre Excellence n'ait la force en main pour ſe faire reſpecter & obéir.

Je ſuis convaincu qu'auſſi-tôt que les rebelles apprendront que les troupes s'avancent pour leur faire la guerre, leurs Chefs & ceux qui ont fomenté la

rebellion, se voyant trop foibles pour se défendre, fuiront au plus vîte dans les montagnes, d'où ils tiendront la Province dans de continuelles allarmes. Il est donc nécessaire qu'on y entretienne, pendant quelque temps, une garnison de troupes réglées, qui soient aux ordres & sous la conduite du Gouverneur, afin qu'il en puisse disposer comme il le jugera à propos, pour le plus grand service de Sa Majesté.

Je me suis informé de Don Louis Bareyro, qui s'est réfugié dans nos peuplades, quel pouvoit être le nombre des habitans qui sont sur la frontiere de la Province de Paraguay : il m'a répondu qu'étant l'année derniere Président de cette Province, il avoit fait faire le dénombrement de tous ceux qui étoient capables de porter les armes, & que ce nombre ne montoit qu'à cinq mille hommes : mais il m'assure que maintenant il n'y en a pas plus de deux mille cinq cens, qui soient en état de faire quelque résistance aux forces que votre Excellence envoyera pour rétablir la paix. Il m'a ajouté que bien que les rebelles paroissent résolus de faire face à vos troupes, & de se bien défendre à la faveur du terrein qu'ils oc-

cupent, ils ne verront pas plutôt approcher votre armée, qu'ils s'enfuiront dans les montagnes.

Tel eſt, Monſeigneur, l'état où ſe trouvent les rebelles de la Province de Paraguay, c'eſt-à-dire, preſque tous ſes habitans, & ceux-là même que la ſainteté de leur profeſſion oblige de contenir les peuples, par leurs prédications & par leurs exemples, dans l'obſervance des loix divines & eccléſiaſtiques, & dans l'obéiſſance qu'ils doivent à leur Souverain : on n'y voit plus que tumulte & que confuſion ; on ne ſçait ni qui commande ni qui obéit ; on n'entend parler que de haines mortelles, que de pillages & de ſacrileges.

Monſeigneur l'Evêque a travaillé avec un zele infatigable pour arrêter tant de déſordres : mais ſon zele & ſes travaux n'ont eu aucun ſuccès auprès de ces hommes pervers, qui, comme des frénétiques, ſe ſont jettés avec fureur ſur le Médecin charitable, qui appliquoit le remede à leurs maux. Ils ont traité indignement ſa perſonne, ainſi que votre Excellence le verra par ſes lettres, où il expoſe les raiſons qui l'ont forcé d'abſoudre de l'excommunication les ſacrileges qui ont profané le lieu Saint &

violé l'immunité eccléſiaſtique. Il eſt vrai qu'il n'a exigé d'eux aucune ſatisfaction : mais en pouvoit-il eſpérer de gens obſtinés dans leurs crimes, qui, par leurs menaces, par leurs cris & par les expreſſions impies qu'ils avoient continuellement à la bouche, ne faiſoient que trop craindre qu'ils n'en vinſſent juſqu'à ſecouer tout-à-fait le joug de l'obéiſſance qu'ils doivent à l'Egliſe.

Dieu veuille jetter ſur eux des regards de miſéricorde, & les éclairer de ſes divines lumieres, afin qu'ils reviennent de leur aveuglement. Je prie le Seigneur qu'il conſerve votre Excellence pendant pluſieurs années, pour le bien de l'Etat & pour le rétabliſſement de la tranquillité troublée par tant d'offenſes commiſes contre la Majeſté Divine & contre la Majeſté Royale, &c.

Depuis la date de cette lettre, nos Indiens ſe ſont toujours tenus ſous les armes, & gardent avec ſoin le poſte où ils ſont placés ſur les bords de la riviere *Tibiquari*. Cependant les Communes de Paraguay ſont dans de grandes inquiétudes, cauſées ou par ambition des uns qui voudroient toujours gouverner, ou par la crainte qu'ont les

autres des résolutions que prendra Monseigneur notre Viceroi, pour punir tant d'excès, & une désobéissance si éclatante.

Mais ce qui les inquiete encore davantage, c'est de voir, dans leur voisinage, l'armée des Indiens *Guaranis*, prête à exécuter sur le champ les ordres qu'on jugera à propos de lui donner. Il n'y a point de moyen que ces rebelles n'ayent employé pour persuader à nos Indiens, qu'ils n'avoient jamais eu la pensée d'envahir aucune de leurs peuplades, ni d'exercer la moindre hostilité à leur égard ; qu'ils devoient compter sur la sincérité de leurs paroles, & se retirer dans leurs habitations sans rien craindre de leur part. Ces démarches n'ayant eu nul succès, ils eurent recours à Monseigneur notre Evêque, & le prierent, fort inutilement, d'interposer son autorité pour éloigner les Indiens. Enfin ils députerent deux de leurs Regidors vers l'armée Indienne, pour lui donner de nouvelles assurances de leurs bonnes intentions, & lui protester qu'ils n'avoient jamais eu le dessein de rien entreprendre contre les peuplades.

Toute la réponse qu'ils reçurent des Indiens, fut qu'ils occupoient ce poste

par l'ordre de Monseigneur Don Bruno de Zavala leur Gouverneur, afin de défendre leurs terres & de prévenir toute surprise, & qu'ils y demeureront constamment, jusqu'à ce qu'il vienne des ordres contraires de la part ou de son Excellence, ou de Monseigneur le Viceroi; que du reste les habitans du Paraguay pouvoient s'adresser à l'un ou à l'autre de ces Messieurs pour en obtenir ce qu'ils paroissoient souhaiter avec tant d'ardeur.

Les Députés s'en retournerent peu contens du succès de leur négociation, & encore plus inquiets qu'auparavant, parce qu'ils avoient été témoins oculaires de la bonne disposition de ces troupes, de leur nombre, de leur valeur & de leur ferme résolution à ne pas désemparer du poste qu'ils occupoient.

Dans ces circonstances, il me fallut visiter la Province pour remplir les obligations de ma Charge. En arrivant à Buenos-Ayres, j'appris que les peuples de la ville de *Las-Corientes* avoient imité l'exemple des habitans du Paraguay, & étoient entrés dans leur révolte sous le même nom de *Communes*.

Voici à quelle occaſion leur ſoulevement éclata.

Monſeigneur Don Bruno avoit donné ordre à ſon Lieutenant de cette ville, d'envoyer un ſecours de deux cens hommes aux Indiens campés ſur les bords de *Tibiquari*, au cas que les rebelles du Paraguay ſe préparaſſent à quelque entrepriſe. Comme le Lieutenant ſe mettoit en devoir d'exécuter cet ordre, les habitans l'empriſonnerent en lui déclarant qu'ils étoient freres & amis des Paraguayens, & unis d'intérêts avec eux pour la conſervation & la défenſe de leurs droits & de leur liberté. Enſuite, ſoit par crainte que le priſonnier n'échappât de leurs mains, ſoit dans la vue de mieux cimenter leur union réciproque, ils firent conduire ce Lieutenant ſur les terres du Paraguay, pour y être en plus sûre garde. Ils eurent même l'audace d'envoyer des Députés à Monſeigneur le Gouverneur de Buenos-Ayres, pour lui rendre compte de leur conduite, & lui faire entendre qu'il devoit donner les mains à tout ce qu'ils avoient fait pour le grand ſervice du Roi, & confirmer le nouveau gouvernement des *Communes*, approuver les Officiers qu'ils avoient établis,

& abandonner à leur République le droit de les dépoſer ou de les placer ſelon qu'elle le jugeroit à propos. Un pareil diſcours fit aſſez connoître que ces peuples avoient ſecoué le joug de l'autorité ſouveraine, & vouloient vivre dans une entiere indépendance.

Cependant les Paraguayens charmés de trouver de ſi fideles imitateurs, ne tarderent pas à leur en marquer leur reconnoiſſance : ils leur envoyerent deux barques remplies de ſoldats pour les ſoutenir dans ce commencement de révolte, & les attacher plus fortement aux intérêts communs. En même-temps ils raſſemblerent leurs milices, & firent deſcendre la riviere à deux mille de leurs ſoldats commandés par le Capitaine général de la Province. Cette petite armée parut à la vue du camp de *Tibiquari*, & s'y maintint juſqu'à la nuit du 15 de Mai, qu'une troupe de nos Indiens paſſa la riviere à gué, donna vivement ſur la cavalerie qui étoit de trois cens hommes, & les amena au camp ſans la moindre réſiſtance. La terreur ſe mit dans le reſte des troupes Paraguayenes, qui chercherent leur ſalut dans une fuite précipitée. Deux de nos Indiens eurent la hardieſſe d'aller

jufqu'à la ville de l'Affomption, & après en avoir reconnu l'affiete, les différentes entrées & forties de la place, les diverfes routes qui y conduifent, ils s'en retournerent fains & faufs au camp, où ils firent le rapport de ce qu'ils avoient vu & examiné.

Les chofes étoient dans cet état, lorfqu'on apprit que Monfeigneur le Viceroi avoit nommé Don Ifidore de Mirones & Benévente pour Juge-Gouverneur, & Capitaine général de la province de Paraguay: ce Gentilhomme avoit la confiance du Viceroi, & il la méritoit par fon habileté & fa fageffe, dont il avoit donné des preuves toutes récentes, en pacifiant avec une prudence admirable les troubles de la province de *Cochabamba* dans le Pérou. Il marchoit à grandes journées, & approchoit de la province de *Tucuman*, lorfqu'en arrivant à Cordoue, il reçut un contre-ordre, parce que Sa Majefté avoit pourvu du Gouvernement de Paraguay Don Manuel Auguftin de Ruiloba de Calderon, Capitaine général de la garnifon de *Callao*. Le Viceroi lui ordonna de partir en toute diligence, & de prévenir à l'heure même par fes lettres le Gouverneur de Buenos-Ayres, afin qu'à

ſon arrivée dans ce port il trouvât tout prêt, & qu'il pût ſans aucun retardement ſe rendre à ſon Gouvernement avec les troupes Eſpagnoles & Indiennes, qui doivent l'accompagner pour réduire cette province & la ſoumettre à l'obéiſſance de ſon légitime Souverain.

LETTRE

De Monſeigneur le Marquis de Caſtel-Fuerte, Viceroi du Pérou, au Révérend Pere Jérôme Herran, Provincial des Miſſions de la Province du Paraguay.

MON RÉVÉREND PERE,

J'ai reçu la Lettre que votre Révérence m'a écrite le 15 Mars, où elle expoſe dans un grand détail ce qui s'eſt paſſé dans la province de Paraguay, la rebellion de ſes habitans, & l'état où ſe trouvent les peuples voiſins de cette province, afin qu'étant bien informé de toute choſe, je puiſſe y pourvoir de la maniere qui convient au ſervice de Sa Majeſté : c'eſt ſur quoi je n'ai point perdu de temps. Don Manuel

Auguſtin de Ruiloba Calderon, Commandant de la garniſon de Callao, a été nommé par le Roi Gouverneur & Capitaine général de la province de Paraguay : il part en toute diligence, après avoir reçu les ordres que je lui ai donnés, pour apporter le remede convenable à ces troubles.

Comme je connois votre attachement pour la perſonne du Roi, & le zele avec lequel vous vous portez à tout ce qui eſt du ſervice de Sa Majeſté, je ne doute point que vous ne continuyez d'apporter tous vos ſoins, & de tirer des peuplades de vos Miſſions les ſecours néceſſaires, pour faciliter au nouveau Gouverneur l'exécution de ſes ordres.

La Lettre ci-jointe adreſſée à l'Excellentiſſime Seigneur Don Bruno Zavala, contient des ordres qu'il doit exécuter d'avance, afin que Don Manuel de Ruiloba trouve toutes choſes prêtes à ſon arrivée & puiſſe agir dans le moment. Faites partir cette Lettre par la voie la plus ſûre & la plus courte, afin qu'elle ſoit remiſe promptement audit Seigneur Don Bruno, ainſi qu'il convient au ſervice de Sa Majeſté.

Faites part auſſi de ce qne je vous

mande à Monseigneur l'Evêque, en lui marquant combien je suis satisfait de sa conduite, & du zèle avec lequel il a servi Sa Majesté. Que le Seigneur conserve plusieurs années Votre Révérence comme je le désire. A Lima le 24 de Juin 1732. Le Marquis de CASTEL-FUERTE.

COPIE de l'acte dressé dans le Conseil Royal de Lima.

Dans la ville de *Los Reyes* du Pérou le 24 de Juin de l'année 1732 furent présens dans le Conseil Royal de Justice Excellentissime Seigneur Don Joseph de Armandariz, Marquis de Castel-Fuerte, Capitaine général des armées du Roi, Viceroi, Gouverneur & Capitaine général de ses Royaumes du Pérou; & les Seigneurs Don Joseph de la Concha, Marquis de Casa Concha; Don Alvaro de Navia Bolanoy Moscoso; Don Alvaro Cavero; Don Alvaro Quitos; Don Gasnar Perez Buelta, Don Joseph Ignace de Avilès, Président & Oydor de cette Audience Royale, où assista le Seigneur Don Laurent Antoine de la Puente son Avocat fiscal pour le civil,

lecture fut faite de différentes Lettres & autres papiers envoyés à son Excellence, qui informent des troubles suscités dans la Province de Paraguay par différentes personnes; laquelle lecture ayant été entendue, & après de mûres réflexions sur l'importance des faits que contiennent ces Lettres, il a été résolu qu'on prieroit son Excellence d'enjoindre au Pere Provincial de la province de Paraguay, ou en son absence à celui qui gouverne les Missions voisines de ladite Province, de fournir promptement au Seigneur Don Bruno de Zavala & à Don Manuel Augustin de Ruiloba, Gouverneur de Paraguay, le nombre d'Indiens Tapes & des autres peuplades bien armés qu'ils demanderont pour forcer les Rebelles à rentrer dans l'obéissance qu'ils doivent à Sa Majesté, & exécuter les résolutions que son Excellence a prises de l'avis du Conseil. Son Excellence s'est conformée à cet avis; en foi de quoi, conjointement avec lesdits Seigneurs, elle a paraphé la présente.

Don Manuel-Francois Fernandez de Paredes, premier Secrétaire du Conseil, pour les affaires du Gouvernement & de la Guerre.

MÉMOIRE

Apologétique des Missions établies par les Peres Jésuites dans la Province de Paraguay, présenté au Conseil Royal & suprême des Indes, par le Pere Gaspard Rodero, Procureur général de ces Missions ; contre un Libelle diffamatoire rempli de faits calomnieux, qu'un Anonyme étranger a répandu dans toutes les parties de l'Europe. Traduit de l'Espagnol.

UN Ecclesiastique étranger, qui avoit sans doute ses raisons pour cacher son nom & sa patrie, parut en cette Cour d'Espagne en l'année 1715. Il trouva le moyen d'approcher de la personne du Roi, & de lui présenter un Mémoire où il renouvelloit les anciennes calomnies, dont on a tâché de noircir les Missionnaires du Paraguay, & supplioit Sa Majesté de lui donner les pouvoirs nécessaires pour remédier au prétendu désordre de ces Missions, & pour travailler à la conversion des Nations infidelles répandues dans ces vastes provinces. Le Roi eut à peine jetté les

yeux ſur cet écrit, qu'il apperçut la malignité de l'accuſateur, & la fauſſeté de ſes accuſations, où la vraiſemblance n'étoit pas même gardée; c'eſt pourquoi, non content de rejetter cet endigne libelle, il porta un nouveau décret l'année ſuivante 1716, par lequel il ordonnoit de conſerver aux Indiens de ces Miſſions, toutes les graces & les priviléges que les Rois ſes prédéceſſeurs leur avoient accordés. On trouvera ce décret à la fin de ce Mémoire.

Le jugement d'un Prince ſi éclairé & ſi équitable devoit faire rentrer en lui-même l'Auteur du libelle : ſa paſſion n'en fut que plus irritée. Il retourna en France, où il fit imprimer ſon écrit en François & en Latin : il le répandit en Angleterre, en Hollande & dans la Flandre, où il fut reçu avec applaudiſſement des gens animés de ſon même eſprit, & même de quelques Catholiques portés naturellement à croire toutes les fables qu'on imagine & qu'on débite contre les Jéſuites.

Comme ce libelle avoit indigné Sa Majeſté Catholique, & tous ceux qui, ayant vécu dans ces province éloignées, avoient été témoins de ce qui s'y paſſe, il ne méritoit gueres que les Jeſuites y

fissent attention. Aussi n'en firent-ils pas plus de cas que de tant d'autres contes satyriques que les ennemis de l'Eglise ne cessent de publier contre leur compagnie.

Dix-huit ans après le mauvais succès que cet infortuné libelle avoit eu en Espagne, l'auteur, ou quelqu'un de ses partisans, a cru devoir le reproduire : les troubles arrivés en l'année 1732 dans la province de Paraguay lui ont paru une occasion favorable pour le remettre au jour traduit en langue Espagnole, & simplement en manuscrit; comme s'il s'agissoit d'une découverte toute récente qu'on eût faite de la prévarication des Missionnaires. Les agens des habitans de la ville de l'Assomption, qui sont à la suite de la Cour, ont été le canal par où il a fait passer son écrit dans les mains d'un Seigneur de grand mérite, & qui approche de plus près la personne de Monseigneur le Prince des Asturies, ne doutant point qu'il ne fût communiqué à ce Prince, & qu'à la vue de ces priviléges accordés aux Indiens, & qu'on disoit être contraires aux droits héréditaires de la Couronne, Son Altesse Royale n'interposât son autorité pour les faire révoquer, & ne

prît des impreſſions déſavantageuſes aux Jéſuites. Mais quoique ce Seigneur ignorât que ce Mémoire eût déja été rejetté du Roi, il en conçut l'idée que méritoit un écrit, où l'Auteur n'oſoit mettre ſon nom, & qui rappelloit d'atroces calomnies dénuées de preuves & tant de fois détruites depuis plus d'un ſiécle par les témoignages les plus irréfragables.

L'acharnement de l'anonyme à décrier de ſi ſaintes Miſſions, & l'audace avec laquelle il voudroit en impoſer à toute l'Europe, ne permettent pas de différer plus long-temps à le convaincre de ſes calomnies par des preuves évidentes & auxquelles il n'y a point de replique.

Mais avant que de répondre en détail à chaque article de ſon libelle, il eſt à propos de faire remarquer en général combien il connoît peu la ſituation de ces provinces, la nature de leur climat, les fruits qu'elles produiſent & la diſtance des peuplades. Selon lui ce pays eſt un Paradis ſur terre, qui fournit en abondance aux Miſſionnaires de quoi mener la vie la plus délicieuſe. On voit bien qu'il n'a pas éprouvé ce que l'on a à ſouffrir tout à la fois & d'un cli-

mat brûlant où l'on ne respire qu'un air embrasé, & de l'humidité des terres causée par les vapeurs continuelles qui s'élevent du fleuve *Parana*, & qui retombent en épais brouillards. Une pareille situation est sans doute fort avantageuse à la santé, & très-propre à rendre un pays fertile en fruits délicieux.

A la vérité les peuplades qui sont sur les bords de l'*Uruguay*, jouissent d'un climat plus doux & plus tempéré. Comme elles sont à la hauteur de 26 degrés, elles se sentent du voisinage de *Buenos-ayres*; les vents qui s'y élevent répandent en l'air une fraîcheur agréable: aussi voit-on que, pourvu qu'on cultive la terre, elle produit une partie de tout ce qu'on trouve en Espagne. On voyoit le siecle passé des troupeaux sans nombre de bœufs, de moutons, & de chevaux qui erroient dans ces vastes campagnes, lesquelles s'étendent d'un côté jusqu'à la mer & au Bresil, & de l'autre côté jusqu'à *Buenos-ayres* & à *Montevide.* Mais maintenant tout est presque entiérement ruiné, en partie par la sécheresse qui regne depuis quelques années, & encore plus par l'avidité des Espagnols, qui ont détruit tous

ces beſtiaux ſans en retirer d'autre profit que la graiſſe qu'ils ont gardée pour eux, & les cuirs dont ils ont fait commerce dans toute l'Europe. Il faudra bien des années pour réparer cette perte. Il ne reſte plus qu'une certaine quantité d'animaux domeſtiques, qu'on conſerve avec grand ſoin dans chaque peuplade, ſoit pour la nourriture de ſes habitans, ſoit pour les donner en échange des autres choſes dont ils ont beſoin toutes les fois que le Gouverneur de *Buenos-ayres* leur donne ordre de venir, ou pour combattre les ennemis de l'Etat, ou pour travailler aux fortifications des places de ſon Gouvernement, comme on le verra dans la ſuite. C'eſt ſur ce premier fondement que l'Auteur du libelle établit d'abord les grandes richeſſes qu'il ſuppoſe aux Miſſionnaires.

Il vient enſuite au prétendu commerce qu'ils font de ce qu'on appelle l'herbe du Paraguay, qui eſt ſi fort recherchée, non-ſeulement des peuples de l'Inde méridionale, mais encore de toutes les Nations du nord. Il faut avertir d'abord que ce n'eſt que ſur les montagnes de *Maracayu*, éloignées de près de 200 lieues des peuplades du Paraguay, que croiſſent naturellement les arbres qui produiſent

produisent cette herbe si estimée. Nos Indiens en ont absolument besoin, soit pour leur boisson, soit pour l'échanger avec les denrées & les autres marchandises qui leur sont nécessaires : c'est ce qui a été sujet à de grands inconvéniens; il leur falloit passer plusieurs mois de l'année à voyager jusqu'à ces montagnes. Pendant ce temps-là, ils manquoient d'instruction; les habitations se trouvant dépeuplées, étoient exposées aux irruptions de leurs ennemis : de plusieurs mille qui partoient, il en manquoit un grand nombre au retour : le changement de climat & les fatigues en faisoient mourir plusieurs : d'autres rebutés par le travail s'enfuyoient dans les montagnes, & reprenoient leur premier genre de vie, ainsi qu'il est arrivé chez les Espagnols de l'Assomption, qui ont perdu dans ces voyages presque tous les Indiens qu'ils avoient à leur service à 40 lieues aux environs de leur Ville, & qui voudroient bien se dédommager de ces pertes, en ruinant nos peuplades, pour s'approprier les Indiens qui y sont sous la conduite des Jésuites.

Les Missionnaires, pleins de zèle pour le salut de leur troupeau, chercherent

les moyens de remédier à des inconvéniens si funestes : ils firent venir de jeunes arbres de *Maracayu*, & les firent planter aux environs des peuplades, dans le terroir qui leur parut avoir le plus de rapport avec celui de ces montagnes : ces plants réussirent assez bien ; & de la semence qu'ils recueillirent, & qui est assez semblable à celle du lierre, ils firent dans la suite des pepinieres. Mais on a l'expérience que cette herbe, produite par des arbres qu'on cultive, n'a pas la même force, ni la même vertu que celle qui vient sur les arbres sauvages de *Maracayu*. *C'est de cette herbe*, dit l'Anonyme, *que les Jésuites font un commerce si considérable, qu'ils en retirent plus de cinq cens mille piastres chaque année.* Voilà ce qu'il avance hardiment & sans apporter la moindre preuve. Il prétend sans doute que, tout inconnu qu'il veut être, il doit être cru aveuglément sur sa parole. Mais que ne dit-il du moins dans quelle contrée des Indes les Jésuites font ce grand commerce, avec quelles Nations, & quelles sont les marchandises qu'ils en retirent ? Ce n'est pas certainement par ménagement pour les Missionnaires qu'il garde sur cela un profond silence;

Voici ce qu'il y a de certain. Le Roi a accordé, aux Indiens de nos peuplades, la permission d'apporter chaque année à la ville de Sainte-Foy, ou à celle de la Trinité de *Buënos-ayres*, jusqu'à douze mille arrobes (1) de l'herbe du Paraguay. Cependant il est constant, & par les témoignages qu'ont rendus les Officiers du Roi, & par les informations juridiques faites en l'année 1722, qu'à peine ont-ils apporté chaque année six mille arrobes de cette herbe : encore n'étoit-ce pas de la plus fine & de la plus délicate, qu'on appelle *Caamini*, qui est très-rare, mais de celle de *Palos*, qui est la plus commune. Il est constant que le prix courant de cette herbe dans les Villes que je viens de nommer, & à la recette Royale où se portent les tributs, est de quatre piastres par chaque arrobe, & par conséquent que ce que les Indiens emportent, ne monte qu'à vingt-quatre mille livres. Il est encore constant qu'on n'a jamais vu aucun Indien de ces peuplades vendre ailleurs de cette herbe. C'est donc tout au plus vingt-quatre mille livres qu'il retirent chaque année. Mais

(1) L'arrobe pese vingt-cinq livres.

ce n'eſt pas là le compte de l'Anonyme ; il en fait monter le produit à plus de 500 mille piaſtres. Il ſuppoſe donc que les Indiens en vendent cent cinquante mille arrobes, & il ne fait pas réflexion que le Paraguay entier ne pourroit en fournir cette quantité à tout le Royaume du Pérou.

L'Auteur du libelle n'en demeure pas là. Dans le deſſein qu'il a de décrier les Miſſionnaires, & de les faire paſſer pour des gens d'une avarice inſatiable, il a recours à une nouvelle fiction. Il prétend que *cette herbe, & l'or que les Indiens tirent de leurs mines, produiſent aux Miſſionnaires un revenu de Souverain.* On ne peut comprendre qu'un Eccléſiaſtique qui ſe pique de probité, oſe haſarder une pareille calomnie ſur un fait qui a été tant de fois examiné par l'ordre de nos Rois, & dont la fauſſeté a été reconnue & publiée par les Officiers Royaux, chargés d'en faire ſur les lieux des informations juridiques. La ville de l'Aſſomption du Paraguay, ou pour mieux dire ſes Magiſtrats, avoient intenté deux fois cette accuſation contre les Miſſionnaires ; mais ils furent convaincus d'avoir avancé une fauſſeté manifeſte, & déclarés calomniateurs par

deux Sentences juridiques, l'une de Don André de Leon Garavito en l'année 1640; & l'autre en 1657, de Don Jean Blasquez Valverde Oydor de l'audience Royale de *Las-Charcas*, qui, par ordre de Sa Majesté, avoit fait la visite de cette Province, & de toutes les peuplades qu'elle contient. Ils rendirent compte de leur commission au Conseil des Indes, en lui envoyant la Sentence qu'ils avoient portée, & qui fut confirmée par ce Tribunal suprême. En voici la teneur.

» Ledit Seigneur Oydor a visité en » personne toutes ces Provinces, & » les peuplades d'Indiens qui y sont » sous la direction des Missionnaires Jé- » suites, menant avec lui ceux-là même » qui les ont accusés d'avoir des mines » cachées, afin qu'ils puissent les lui » découvrir, & le conduire dans les » endroits où ils marquent dans leur » mémoire qu'elles se trouvent. Et en » conséquence, il a publié d'office, & » à la requête des Missionnaires, les » ordres de sa commission, & a promis » au nom de Sa Majesté de grandes ré- » compenses, & des emplois honora- » bles à ceux qui découvriroient ces » mines, & qui déclareroient où elles

» ſont. Puis s'étant tranſporté ſur les
» lieux, il a examiné toutes choſes,
» pour en rendre un compte exact à
» Sa Majeſté, & remettre au Conſeil
» des Indes les procès-verbaux avec
» ſon ſentiment, ainſi qu'il lui eſt or-
» donné. Tout bien conſidéré, & ce
» qu'il a vu lui-même, & ce qu'il a
» appris de la viſite que le Seigneur
» Don André de Leon Garavito, Che-
» valier de l'Ordre de Saint-Jacques,
» & Oydor de l'Audience Royale de la
» Plata, a fait dans cette Province en
» qualité de Gouverneur : Vu toutes les
» pieces des procès-verbaux, les actes
» & les Sentences qu'il a porté contre
» les délateurs de ces mines, & le dé-
» ſaveu qu'en ont fait ces faux accu-
» ſateurs, ordonne qu'on doit déclarer,
» & déclare comme nul, de nulle va-
» leur & de nul effet, les actes, les de-
» crets & les informations faites par les
» Regidors & autres Magiſtrats de la
» ville de l'Aſſomption; Veut & pré-
» tend qu'ils ſoient biffés des regiſtres
» comme étant faux, calomnieux &
» contraires à la vérité, tout ayant été
» vérifié oculairement dans leſdites Pro-
» vinces, en préſence des accuſateurs
» mêmes qui ont été cités juridique-

» ment, sans qu'on ait trouvé le moin-
» dre vestige de mines, ni la moindre
» apparence qu'il y en ait jamais eu,
» ou qu'il y en puisse jamais avoir, ainsi
» que les déposans l'ont avancé témé-
» rairement, méchamment, & à des-
» sein, comme il le paroît, de décré-
» diter la sage conduite des Mission-
» naires Jésuites qui sont occupés de-
» puis tant d'années dans cette partie
» de l'Inde à la prédication de l'Evan-
» gile, & à l'instruction d'un si grand
» nombre d'infidèles qu'ils ont conver-
» tis à notre sainte foi. Et quoique le
» crime commis par les Regidors & au-
» tres Magistrats mérite la peine portée
» par la loi contre les calomniateurs, &c ».

Il rapporte ensuite les noms des principaux coupables au nombre de quatorze, & la peine qu'ils méritent ; en l'adoucissant néanmoins, parce qu'étant convaincus par leurs propres yeux de la fausseté de leurs accusations, ils en firent un désaveu juridique ; & parce que les Missionnaires en demandant leur grace, prierent que tout fût enseveli dans un éternel oubli ; mais aussi en les avertissant que s'ils venoient à récidiver, ils seroient bannis pour toujours de la Province, comme perturbateurs

du repos public, & condamnés aux peines afflictives que les loix imposent aux faux accusateurs, qui ne disent pas la vérité au Roi & à ses Ministres.

C'est ce qui ne peut être ignoré de l'Auteur du libelle, & encore moins de ceux qui ont conduit sa plume. Le soin qu'ils ont pris de cacher leurs noms en publiant ces calomnies, donneroit lieu de croire qu'ils ont appréhendé le châtiment dont ledit Seigneur Oydor fit punir un Indien, appellé Dominique, pour avoir intenté cette fausse accusation contre les Missionnaires, ainsi qu'on le peut voir à la page 10 des actes authentiques. Cet Indien qu'on lui amena, non content d'assurer avec serment qu'il avoit vu les mines & le lieu où elles étoient, présenta encore une carte, où l'on avoit dessiné un petit château ou forteresse avec ses murs, ses tours, son artillerie, & les soldats destinés à défendre les environs du lieu où se trouvoient ces prétendues mines.

Le Seigneur Oydor mena l'Indien avec lui dans la visite qu'il fit de la Province : mais peu de jours avant que d'arriver à la peuplade de la Conception, qui étoit le lieu marqué dans cette carte imaginaire, l'Indien disparut. Cette

fuite fit une grande impression sur l'esprit de ce Seigneur, qui la regarda comme une forte preuve contre les Missionnaires ; car leurs ennemis ne cesserent de lui représenter que c'étoit un artifice de ces Peres qui, s'étant saisis de l'Indien, le tenoient caché, afin qu'il ne révélât pas le lieu où étoient leurs trésors.

Dans le temps qu'on appuyoit le plus sur cette preuve, arriva un exprès envoyé par le Missionnaire de la peuplade de *Los Reyes*, qui donnoit avis qu'un Indien étranger étoit venu dans sa peuplade, lequel, selon l'indice qu'on en avoit donné, paroissoit être l'Indien dont on étoit en peine. On le fit venir aussi-tôt, & c'étoit effectivement l'Indien fugitif. Le Visiteur lui demanda la raison qui l'avoit porté de prendre la fuite, avec menace de le mettre à la question s'il ne disoit pas la vérité. L'Indien répondit (ce que l'Auteur du libelle pourroit répondre comme lui) qu'il n'avoit jamais vu ces peuplades ; qu'il sçavoit encore moins ce que c'étoit que cette forteresse, & que la carte qu'il en avoit présentée, n'avoit pu être dressée par un ignorant comme lui, qui ne sçavoit ni lire, ni écrire ; mais qu'é-

tant au service d'un Espagnol nommé Christoval Rodriguez, il avoit été forcé, par ses promesses & par ses menaces, de produire cette fausseté contre les Missionnaires.

Nonobstant cet aveu, le Visiteur se transporta sur les lieux désignés avec d'habiles mineurs, lesquels, après avoir examiné les terres, déclarerent avec serment, que non-seulement il n'y avoit point de mines d'or ou d'argent, mais que ces terres n'étoient nullement propres à produire ces métaux. Sur quoi l'Indien fut condamné à recevoir deux cens coups de fouet.

Comment l'Anonyme a-t-il eu la hardiesse de publier une pareille accusation, dont la fausseté a été évidemment reconnue par trois Officiers aussi distingués que le sont Don André de Leon Garavito, Don Juan Blasquez Valverde Oydor de l'audience royale de *Las Charcas*, & Don Hyacinthe Laris, Gouverneur de *Buenos-Ayres*, qui, ayant été nommés par le Roi & par son conseil des Indes, pour connoître d'un fait si odieux, ont déclaré par une sentence définitive, approuvée & confirmée par les Conseils du Roi, que c'étoit une pure fable qui ne méritoit pas la moindre attention.

A la bonne heure, dit sur cela le faiseur de libelles, qu'il n'y ait point de mines d'or ou d'argent dans les terres de Paraguay ; les Missionnaires en ont d'une autre espece bien plus sûres, & moins sujettes à s'épuiser, dans les travaux continuels de trois cent mille familles d'Indiens, dont ils tirent par an plus de cinq millions de piastres. Et pour en donner une idée plus juste, ajoute-t-il, l'on suppose que chaque famille d'Indiens ne produit aux Jésuites que cinquante francs par an toute dépense faite; le produit général, à raison de trois cent mille familles, se trouvera monter à cinq millions de piastres.

Selon le compte de cet Anonyme, les Jésuites de Paraguay mériteroient de grands éloges, s'ils avoient conquis à Jesus-Christ & assujetti à la domination Espagnole quinze cent mille Indiens, sans d'autres armes que le zèle infatigable avec lequel ils se sont employés pendant plus d'un siecle à leur conversion. Mais il se trompe dans son calcul : car enfin il est évident, par les derniers rôles, que le Gouverneur de *Buenos-Ayres* a arrêté du nombre d'Indiens qui composent les trente peuplades, qu'il n'y en a aucune qui aille à

plus de huit mille, & que la plupart ne paſſent pas quatre à cinq mille : ce qui fait en tout environ cent cinquante mille ames. Il faut retrancher de ce nombre tous ceux que les loix ou les privileges accordés par nos Rois, exemptent de payer le tribut, c'eſt-à-dire, les femmes, les Caciques, les Corregidors, les Alcades, ceux qui ſervent à l'égliſe, les muſiciens, les infirmes, les jeunes gens qui n'ont pas encore dix-huit ans, & les hommes qui ſont au-deſſus de cinquante. Selon ce calcul, il n'y a guere que le tiers des habitans de chaque peuplade qui paye le tribut d'une piaſtre par tête. Je laiſſe à l'Anonyme à ſupputer les cinq millions que ſon imagination, ou plutôt ſa paſſion contre les Miſſionnaires, a enfantés pour les décrier dans le public.

Je conſens, dit l'Auteur du libelle, que le tribut qui ſe paye au Roi n'aille pas fort loin, par l'attention qu'ont les Miſſionnaires à n'accuſer que la moitié de leurs Indiens pour la capitation : mais ce qui ſe tire du commerce qu'ils ſont de l'herbe de Paraguay, du coton, de la laine, des troupeaux, du miel & de la cire, doit ſe monter à pluſieurs millions.

Une pareille accusation fondée sur de vaines conjectures d'un Auteur que sa passion aveugle, ne mériteroit point de réponse. On ne peut ignorer à quoi se monte le revenu que produit le travail des Indiens de toutes les peuplades, il a été vérifié tant de fois par les Visiteurs, tant ecclésiastiques que séculiers, dont plusieurs sont encore aujourd'hui à la Cour, qu'il n'est pas aisé de s'y méprendre. Il est certain que toutes les terres ne produisent pas les mêmes choses. Nous voyons qu'en Espagne, dans l'espace de trois cens lieues, une Province fournit à l'autre ce qui lui manque. Il en est de même dans l'étendue de la Province de Paraguay, qui est de deux cens lieues. Les pays chauds donnent de la cire, du coton, du miel, du maïs ou bled d'Inde : les pays froids fournissent des troupeaux de bœufs & de moutons, de la laine & du froment. Le commerce de ces denrées se fait par échange, car on n'y connoît ni or, ni argent.

Il est encore certain que les Missionnaires font faire trois semences aux Indiens de chaque peuplade, qui sont en état de travailler. La premiere est pour les Indiens ; la seconde pour le bien

commun de la peuplade, & la troisiéme eſt deſtinée à l'entretien des égliſes. Ainſi la premiere récolte ſe porte toute entiere dans leurs maiſons pour la ſubſiſtance de leur famille. La ſeconde, qui eſt la plus abondante, ſe dépoſe dans de vaſtes magaſins, pour faire ſubſiſter les infirmes, les orphelins, les veuves, ceux qui ſont occupés aux travaux publics, ou à qui les proviſions viennent à manquer, pour n'avoir pas ſemé autant de grains qu'il étoit néceſſaire; & enfin pour aſſiſter les autres peuplades, que la ſéchereſſe, des maladies populaires, ou la mort de leurs beſtiaux réduiſent quelquefois à une extrême indigence, & qui périroient, s'ils n'étoient promptement ſecourus. Enfin, la troiſiéme récolte eſt employée à l'entretien de l'égliſe, aux ornemens, à la cire, au vin, à la nourriture des muſiciens & des autres officiers qui ſervent à l'égliſe, & à la ſubſiſtance du Miſſionnaire qui ne reçoit point d'autre honoraire de ſes continuels travaux.

Tout ce qu'il y a de ſurplus, & qui peut ſe trafiquer, comme les toiles de coton, la laine, le miel, la cire, & l'herbe du Paraguay, ſe tranſporte dans des canots aux villes de Sainte-Foy &

de *Buenos-Ayres*, où les Miſſionnaires ont deux Procureurs qui font vendre ces marchandiſes, pour acheter toutes les choſes dont les peuplades ont beſoin, comme du fer, de l'acier, du cuivre, des harnois pour les chevaux, des hameçons, du linge, des étoffes de ſoie pour les ornemens de l'Egliſe, ou d'autres choſes de dévotion propres à entretenir la piété de ces peuples, tels que ſont des crucifix, des médailles, des eſtampes, &c. En telle ſorte qu'il n'entre jamais dans les peuplades ni or, ni argent. Cela ſuppoſé, que notre Anonyme nous diſe d'où ſe tirent chaque année les millions de piaſtres dont il parle, & en quel endroit on les tient cachés. S'il les découvre, il s'enrichira en un inſtant par une voie très-légitime, car les loix d'Eſpagne accordent aux délateurs le tiers des richeſſes, dont on a fraudé les droits du Roi.

Mais pour rendre croyables toutes ces fables, qui ſon uniquement de ſon invention, & dont il a amuſé un certain public, il paſſe à la magnificence & aux richeſſes des égliſes de ces Miſſions, dont il fait la deſcription la plus pompeuſe. Selon lui, la face de l'autel eſt ſuperbe, on y voit

trois grands tableaux avec de riches bordures d'or & d'argent maſſifs. Au-deſſus de ces tableaux ſont des lambris en bas reliefs d'or ; & au-deſſus, juſqu'à la voûte, règne une ſculpture de bois enrichie d'or ; aux deux côtés de l'autel ſont deux pieds d'eſtaux de bois, couvert de plaques d'or ciſelé, ſur leſquels il y a deux ſaints d'argent maſſif. Le tabernacle eſt d'or ; le ſoleil où l'on expoſe le ſaint Sacrement, eſt d'or enrichi d'émeraudes & d'autres pierres fines : le bas & les côtés de l'autel ſont garnis de drap d'or avec des galons : l'autel eſt orné de chandeliers & de vaſes d'or & d'argent. Il y a deux autres autels, à la droite & à la gauche, qui ſont ornés & enrichis à proportion du grand autel ; & dans la nef, vers la baluſtrade, eſt un chandelier d'argent à trente branches, garni d'or, avec une groſſe chaîne d'argent qui va juſqu'à la voûte. Après cette deſcription, l'on peut juger, ajoute-t-il, quelle eſt la richeſſe de cette Miſſion, ſi les quarante-deux paroiſſes ſont ſur le même pied, comme on a lieu de le croire.

C'eſt ici où pour la premiere fois notre Anonyme apporte une ſorte de preuve de ce qu'il avance : il cite deux

ſoldats François de même pays que lui, qui ont vu toutes ces richeſſes de leurs propres yeux. Il faut que les yeux de ces ſoldats euſſent le même privilege que la fable attribue aux mains de Midas, & que convertiſſant tout ce qu'ils voyoient en or, ils aient pris du bois ou du cuivre doré pour de l'or & de l'argent maſſifs. Les yeux des Eſpagnols ne ſont pas à beaucoup près ſi perçans.

Nous ne diſſimulerons pas néanmoins, & nous ſommes sûrs que tout ce qu'il y a de Catholiques ne nous en blâmeront pas, que dans quelque partie du monde où nous ayons des égliſes, nous tâchons de les orner le mieux qu'il nous eſt poſſible, ſelon la meſure des fondations, ou de la libéralité des fideles que leur piété porte à contribuer à une œuvre ſi ſainte. Nous n'avons garde de rougir d'une choſe qui a mérité à ſaint Ignace notre fondateur les plus grands éloges de l'Egliſe, lorſqu'elle dit que c'eſt principalement à ſes ſoins qu'on eſt redevable de la décoration & de la magnificence de nos autels. *Templorum nitor ab ipſo incrementum accepit.* Mais que les Egliſes de ces Miſſions ſurpaſſent en richeſſes toutes

les Egliſes de l'Europe, comme le dit l'Anonyme, c'eſt une nouvelle fable ajoutée à toutes celles qu'il débite dans ſon libelle.

Juſqu'ici l'Anonyme n'a vomi ſon fiel que contre les Miſſionnaires, il attaque maintenant tout ce qu'il y a eu d'Officiers Eſpagnols diſtingués par leur naiſſance, leur probité & leur mérite, à qui nos Rois ont confié le gouvernement de ces Provinces; quoiqu'on mérite plus de croyance que lui, en niant ſimplement ce qu'il avance ſans preuve, cependant, comme il y a des perſonnes qui ſuivent cette maxime de Machiavel, *on le dit, il en eſt donc quelque choſe*, il eſt à propos de mettre au jour toute la malignité de ſes calomnies. Quelle audace de dire, comme il fait, que les Juges, les Tréſoriers, les Gouverneurs & autres Officiers du Roi gagnés à force d'argent par les Miſſionnaires, connivent à tous ces déſordres; qu'ils ſont tous d'intelligence pour tromper Sa Majeſté, & que c'eſt à qui pillera le mieux.

On ne peut voir ſans indignation qu'un homme ſans caractere, tel que l'Anonyme, traite avec tant d'indignité des officiers illuſtres, & dont l'intégrité

reconnue a mérité toute la confiance de nos Rois. A qui prétend-il persuader que, pendant plus d'un siecle, tout ce qu'il y a eu de Gouverneurs & de Missionnaires ont eu si peu de religion, qu'ils aient volé au Roi des sommes immenses sans le moindre scrupule? Est-il croyable que se trouvant au milieu d'ennemis alertes & implacables, tels que sont les habitans de la ville de l'Assomption, aucun d'eux, dans l'espace de cent ans, n'ait pu donner une preuve certaine de ces fraudes & de ce pillage?

C'est une chose constante, que chaque année le tribut est exactement payé par tous les Indiens qui sont sur le rôle des officiers du Roi; que non-seulement les Missionnaires ne trouvent pas mauvais que les Gouverneurs envoient leurs officiers, mais que souvent ils les pressent de le faire; que même les Indiens font, à leurs frais, le voyage de *Buenos-Ayres*, qui est de trois cens lieues, pour remettre à la recette générale, en denrées ou en marchandises, la valeur d'une piastre par chaque Indien qui paie le le tribut, & ils épargnent par-là à la caisse royale ce qu'il faudroit payer à un receveur pour ses peines & pour les frais de son voyage.

Mais pour quelle raiſon, pourſuit l'Anonyme, a-t-on accordé aux Indiens de ces peuplades le privilege de ne payer qu'une piaſtre de tribut, tandis que tous les autres Indiens en payent cinq? Pourquoi leur permet-on de porter des armes à feu? que ne laiſſe-t-on entrer les Eſpagnols dans ces peuplades, qui adminiſtreroient la juſtice, qui policeroient ces peuples, & qui les feroient travailler, comme les autres Indiens, pour le ſervice du Roi & des Eſpagnols, à qui il a coûté tant de ſang pour conquérir ces Provinces? Comment ſouffre-t-on que trois cens mille familles ſoient uniquement employées au ſervice de quarante Miſſionnaires, ſans avoir d'autre Roi, ni d'autre loi que l'ambition démeſurée de ces Peres, & leur pouvoir deſpotique?

Béniſſons Dieu de ce que les Jéſuiſtes du Paraguay ſont traités par l'Anonyme de la même ſorte que Notre Seigneur le fut par les Juifs, qui lui reprochoient fauſſement de défendre qu'on payât le tribut à Ceſar. Il eſt vrai que nos Rois ont ordonné qu'on n'exigeât de chaque Indien qu'une piaſtre de tribut : ce qui a été d'abord une grace de leur part, leur a paru dans la ſuite une

eſpece de juſtice. Ils ont eu égard à la grande pauvreté de ces Indiens, qui ne ſubſiſtent que du travail de leurs mains, & qui n'ont nul commerce avec aucune autre Nation. Si pour aſſujettir les autres Indiens, il en a coûté tant de ſang aux Eſpagnols, cette réſiſtance peut être punie par un tribut plus conſidérable. Mais il n'en doit pas être de même de ceux, qui ne dépendant d'aucune puiſſance, & qui étant parfaitement libres, ont embraſſé la foi, & ont reconnu nos Rois pour leurs Souverains. Ils ont formé trente peuplades, qui contiennent environ cent cinquante mille ames. Le zèle infatigable des Miſſionnaires gagne tous les jours à Jeſus-Chriſt de nouveaux Indiens, qui deviendront autant de ſujets de la Couronne d'Eſpagne. Ces motifs ſont-ils indignes de la clémence & de la bonté de nos Rois? D'ailleurs pourroient-ils leur refuſer les mêmes priviléges qui s'accordent à ceux qui demeurant ſur les frontieres, ſervent de rempart contre les ennemis de l'Etat, & défendent l'entrée dans les terres de la Monarchie? Tels ſont nos Indiens: les plaines des rivieres de *Parana* & d'*Uruguay* qu'ils habitent, ſont le ſeul endroit par où les Mamelus de ſaint

Paul de Bresil, les autres Nations barbares, & même les Européens, je veux dire les Anglois & les Hollandois, pourroient pénétrer jusqu'aux mines du *Potosi*. C'est dans nos peuplades que les Missionnaires ont attiré les tristes restes des Missions de la *Guyara*, que les Mamelus ont saccagées & brûlées, après avoir enlevé plus de cinquante mille Indiens qu'ils ont fait leurs esclaves. Ces cruels ennemis, quoiqu'éloignés de trois cens lieues de nos peuplades, y viennent souvent faire la guerre; mais nos Indiens les ont vaincus dans plusieurs batailles, en ont fait plusieurs prisonniers, & ont forcé les autres à prendre la fuite. C'est ce qui irrite les Brasiliens jusqu'au point de vouloir exterminer nos Indiens, s'il étoit possible de raser leurs peuplades, & se frayer ensuite un passage jusqu'au royaume de Perou.

En l'année 1641, huit cens Mamelus armés de fusils descendirent la riviere d'*Uruguay* dans neuf cens canots, ayant à leur suite six mille de leurs Indiens armés de fléches, de lances, & de pierres à fronde. Nos Indiens de *Parana* & *d'Uruguay* n'en furent pas plutôt avertis, qu'ils armerent à la hâte deux cens canots, où ils avoient élevé de petits Châ-

teaux de bois avec des crenaux, & des meurtrieres, pour placer leurs fusils, & tirer sans être apperçus. Ayant rencontré l'armée ennemie de beaucoup supérieure à la leur, ils l'attaquerent avec tant de valeur, qu'ils coulerent à fond un grand nombre de leurs canots, en prirent plusieurs autres, & forcerent les ennemis à gagner la terre, & à prendre la fuite. Ils les poursuivirent, & en firent un si grand carnage, qu'il n'en échappa qu'environ trois cens. Ce qui resta de Mamelus se retira vers *Buënos-ayres :* ils y bâtirent de petits forts, d'où ils sortoient de temps en temps pour faire des esclaves & les emmener à saint Paul.

En l'année 1642, nos Indiens ayant découvert la retraite des Mamelus, allerent les attaquer dans leurs forts; ils les en chasserent, & les poursuivirent jusques dans les montagnes où ils s'enfuirent, & où plusieurs furent tués, de sorte qu'il n'y en eut que très-peu qui retournerent à saint Paul. Ce qui toucha plus sensiblement nos Indiens dans cette victoire, c'est qu'ils délivrerent plus de deux mille Indiens, que les Mamelus retenoient prisonniers, & dont ils eussent fait des esclaves pour les vendre dans leur pays.

En l'année 1644, que Don Gregoire de Hinoſtroſa étoit Gouverneur de la province de Paraguay, il y eut un certain nombre d'Eccléſiaſtiques & de Séculiers de la ville de l'Aſſomption qui ſe révolterent, & conjurerent enſemble ſa perte. Il n'eut point d'autre reſſource, pour aſſurer ſa perſonne & ſon autorité, que d'appeller à ſon ſecours nos Indiens *Paranas*. Ils volerent à ſes premiers ordres, & diſſiperent la conjuration. Don Gregoire de Hinoſtroſa reconnut cet important ſervice dans les informations juridiques qu'il envoya la même année au Conſeil Royal des Indes, où il marquoit qu'on étoit redevable de la conſervation de ces Provinces au zèle & à la fidélité des Indiens.

En l'année 1646, les barbares *Guaycuriens* qui avoient tué pluſieurs Eſpagnols & Indiens, prirent la réſolution de tout exterminer juſqu'à la ville de l'Aſſomption. Un Cacique de nos Miſſions qui découvrit leur conſpiration, en donna auſſi-tôt avis au Gouverneur Don Gregoire de Hinoſtroſa. Il eut recours à nos Indiens qui combattirent ces rebelles, les taillerent en pieces, & les mirent en déroute, ſans qu'ils ayent jamais oſé paroître; & par-là ils rendirent

à

à la province ſa premiere tranquillité.

En l'année 1649, le Gouverneur prêt à remplacer Don Hinoſtroſa, apprit par une voie ſûre, qu'avant même ſon arrivée, quelques habitans de la ville de l'Aſſomption avoient conſpiré contre ſa vie. Ils auroient exécuté infailliblement leur deſſein, s'il n'avoit pas mené avec lui mille Indiens de nos peuplades, qui forcerent les rebelles à prendre la fuite, & à ſe retirer dans les montagnes. Il n'eſt pas ſurprenant que ces peuples accoutumés depuis long-temps à ſe révolter contre les Officiers du Roi, conſervent une haine implacable contre nos Indiens, dont on s'eſt toujours ſervi pour les faire rentrer dans le devoir de l'obéiſſance.

En l'année 1651, les Pauliſtes formerent une grande armée, qu'ils partagerent en quatre détachemens pour attaquer la province par quatre endroits différens, & s'en rendre les maîtres. Le Gouverneur Don André Garavito de Leon, Oydor de l'audience de *Chuquiſaca*, donna ordre aux Indiens de nos peuplades de s'oppoſer de toutes leurs forces à l'entrée d'un ſi puiſſant ennemi, afin d'avoir le temps de faire marcher des troupes Eſpagnoles, & de les combattre. Cet ordre vint trop tard. Nos Indiens

partagés en quatre escadrons, avoient déja eu le bonheur de joindre en un même jour les quatre détachemens des ennemis. Ils les attaquerent, les défirent, & les forcerent à s'enfuir avec tant de précipitation, qu'ils laisserent sur le champ de bataille leurs morts, leurs blessés & leurs bagages, où l'on trouva quantité de chaînes, dont ils prétendoient attacher ensemble le grand nombre d'esclaves qu'ils comptoient de faire.

En l'année 1662, Don Alonso Sarmiento étant dans le cours de ses visites à cent lieues de la ville de l'Assomption, fut tout à coup assiégé par la Nation la plus guerriere de ces provinces, n'ayant que vingt personnes avec lui, manquant de vivres & sans la moindre apparence de pouvoir échapper des mains de ces barbares. Un Indien de nos Missions avertit de l'extrême danger où étoit le Gouverneur, & sur le champ on envoya trois cens hommes, qui par une marche forcée, ayant fait en un jour & demi le chemin qui ne se fait jamais qu'en quatre jours, tomberent rudement sur les ennemis, en tuerent plusieurs, mirent les autres en fuite, délivrerent leur Gouverneur, & l'escorterent jusques dans la Capitale.

Il seroit ennuyeux d'entrer dans un plus grand détail : il suffit de dire que Don Sebastien de Leon, Gouverneur du Paraguay, a attesté juridiquement, que non-seulement les Indiens des Missions lui ont sauvé plusieurs fois la vie, mais encore que, dans l'espace de cent ans, il n'y a eu aucune action dans cette province, & il ne s'y est remporté aucune victoire, à laquelle ils n'ayent eu la meilleure part, & où ils n'ayent donné des preuves de leur valeur & de leur attachement aux intérêts du Roi. A quoi l'on doit ajouter les témoignages de tout ce qu'il y a eu d'Officiers d'épée & de robe, qui attestent de leur côté, que dans toutes ces actions, leur solde montoit à plus de trois cens mille piastres, dont ils n'ont jamais voulu rien percevoir, regardant comme une grande récompense l'honneur qu'ils avoient de servir Sa Majesté, & de pouvoir lui témoigner en quelque sorte leur gratitude, des priviléges dont elle avoit bien voulu récompenser leur zèle & leur fidélité.

Ce seroit cependant faire injure à ces braves Indiens, que de ne pas rapporter l'important service qu'ils rendirent au Roi, lorsqu'on fit le siége de la place nommée de S. Gabriel ou du S. Sacre-

ment. Dans le deſſein qu'eut Don Joſeph Garro, Gouverneur de *Buënos-ayres*, de recouvrer cette place, qui avoit été enlevée à la Couronne d'Eſpagne, il donna ordre aux Corregidors de nos peuplades de mettre ſur pied le plus promptement qu'ils pourroient une armée d'Indiens. On a peine à croire avec quelle promptitude cet ordre fut exécuté. On ne mit que onze jours à raſſembler trois mille trois cens Indiens bien armés, deux cens fuſiliers, quatre mille chevaux, quatre cens mulles, & deux cens bœufs pour tirer l'artillerie.

Cette armée ſe mit en marche, & fit les deux cens lieues qu'il y a juſqu'à S. Gabriel dans un ſi bel ordre, que le Général Don Antoine de Vera Muxica qui commandoit le ſiége, fut tout étonné en recevant ces troupes, de les voir ſi bien diſciplinées. Il fut bien plus ſurpris le jour même de l'action. Il défendit d'abord d'approcher de la place, juſqu'à ce qu'il eût fait donner le ſignal par un coup de piſtolet : il fit enſuite la diſpoſition de toute l'armée pour l'attaque, & s'étant mis à l'arriere-garde avec les Eſpagnols, les mulâtres & les negres ; il plaça nos Indiens à l'avant-garde ; & vis-à-vis de la place, il fit mettre les

quatre mille chevaux à nud, comme pour servir de rempart, & recevoir les premieres décharges de l'artillerie. Aussitôt que les Indiens apprirent cette disposition, ils suspendirent leur marche, & députant vers le Général un de leurs Officiers avec le Missionnaire qui les accompagnoit pour les confesser, ils lui représenterent qu'une pareille disposition étoit propre à les faire tous périr : qu'au feu & au premier bruit de l'artillerie, les chevaux épouvantés ou blessés retomberoient sur eux, en tueroient plusieurs, mettroient la confusion & le désordre dans leurs escadrons, & faciliteroient la victoire aux ennemis.

Le Général gouta fort cet avis, & s'y conforma en changeant sa premiere disposition. Les Indiens s'approcherent des murs de la place dans un si grand silence, & avec tant d'ordre, que l'un d'eux escalada un boulevard, & coupa la tête à la sentinelle qu'il trouva endormie. Il se préparoit à tuer une autre sentinelle, lorsqu'il reçut un coup de fusil. A ce bruit qui fut pris par les Indiens pour le signal dont on étoit convenu, ils grimperent avec un courage étonnant sur le même boulevard, ayant à leur tête leur Cacique Don Ignace

Landau, & après un combat très-ſanglant de trois heures, où les ennemis ſe défendirent en déſeſpérés, les Indiens commencerent tant ſoit peu à s'affoiblir & à plier. Alors le Cacique levant le ſabre, & animant les ſiens de la voix & par ſon exemple, ils rentrerent dans le combat avec tant de fermeté & de valeur, que les aſſiégés voyant leur place toute couverte de morts & de mourans, demanderent quartier. Les Indiens qui n'entendoient point leur langue, ne mirent fin au carnage que quand ils en reçurent l'ordre des Chefs Eſpagnols.

Cette action, qui a mérité aux Indiens les éloges de notre grand Monarque, a donné lieu à une des plus atroces calomnies de l'anonyme. Il ne faut que rapporter ſes paroles pour découvrir toute ſa mauvaiſe foi. Après avoir dit que trois cens mille familles ne travaillent que pour les Jéſuites, ne reconnoiſſent qu'eux, & n'obéiſſent qu'à eux, « une » circonſtance, dit-il, qui le fait con- » noître, c'eſt que lorſque le Gouver- » neur de *Buenos-ayres* reçut l'ordre de » faire le Siége de Saint-Gabriel, où il » y avoit un détachement de Cavalerie » de quatre mille Indiens, un Jéſuite » à leur tête, le Gouverneur commanda

» au Sergent-Major de faire une attaque
» à quatre heures du matin ; les Indiens
» refuserent d'obéir, parce qu'ils n'a-
» voient point d'ordre du Jésuite, & ils
» étoient au point de se révolter, lors-
» que le Jésuite, qu'on avoit envoyé
» chercher, arriva, auprès duquel ils
» se rangerent, & n'exécuterent les
» ordres du Commandant que par la
» bouche du Pere ». D'où il conclud,
par cette réflexion : « l'on doit juger de-
» là combien ces Peres sont jaloux de
» leur autorité à l'égard des Indiens,
» jusqu'à leur défendre d'obéir aux Offi-
» ciers du Roi, lorsqu'il s'agit du ser-
» vice ».

Que l'anonyme accorde s'il peut la malignité de ses inventions, avec les témoignages authentiques de tant de personnes illustres, qui n'avancent rien dont ils n'ayent été eux-mêmes les témoins ; ils assurent au Roi & à son Conseil qu'il n'y a point de forteresse, de place, ni de fortifications, soit à *Buenos-ayres*, soit dans le Paraguay, ou à Montevide, qui n'ayent été construits par les Indiens ; qu'au premier ordre du Gouverneur, ils accourent au nombre de trois ou quatre cens, le plus souvent sans recevoir aucun salaire, ni pour leurs travaux, ni

pour les frais d'un voyage de deux cens lieues; que c'eſt à la valeur de ces fideles ſujets qu'ils ſont redevables de la conſervation de leurs biens, de leurs familles & de leurs villes.

Qu'un ſoldat Romain eût ſauvé la vie à un citoyen dans une bataille ou dans un aſſaut, ou bien qu'il eût monté le premier ſur la muraille d'une ville aſſiégée, la Loi ordonnoit de l'ennoblir, de l'exempter de tout tribut & de le récompenſer d'une couronne civique ou murale. Et notre Anonyme trouvera mauvais que nos Rois accordent des graces à nos Indiens, qui ont tant de fois ſauvé la vie, les biens & les villes des Eſpagnols? Il fera un crime aux Jéſuites de faire valoir les continuels ſervices de ce grand peuple qui, depuis ſa converſion à la foi, n'a jamais eu d'autre objet que le ſervice de Dieu, le ſervice du Roi & le bien de l'Etat?

Il a imaginé des richeſſes immenſes dans ces peuplades, & il voudroit le perſuader à ceux qui ne ſont point au fait de ces pays éloignés. On l'a déja convaincu de calomnie; mais, qu'il diſe ce que les Jéſuites font de ces richeſſes. Les voit-on ſortir des bornes de la modeſtie de leur état? Leur vêtement, leur

nourriture n'eſt-elle pas la même, & quelquefois pire que celle des Indiens? Le peu de Colleges qu'ils ont dans cette Province en ſont-ils plus riches, & en ont-ils augmenté le nombre? Ils ſont tous Européens. Peut-on en citer un ſeul qui ait enrichi ſa famille?

Mais pourquoi ne pas permettre aux Etrangers, ni même aux Eſpagnols, de traiter avec les Indiens? Pourquoi avoir fait une loi qui leur défend de demeurer plus de trois jours à leur paſſage dans chaque peuplade, où, à la vérité, on fournit à tous leurs beſoins, mais ſans qu'ils puiſſent parler à aucun Indien? A quoi bon tant de précautions?

Ces précautions, qui déplaiſent tant à l'Anonyme, ont été jugées de tout temps néceſſaires pour la conſervation des peuplades. Elles ſeroient bientôt ruinées, ſi l'on ouvroit la porte aux mauvais exemples & aux ſcandales, que les Etrangers ne donnent que trop communément. L'ivrognerie eſt le vice le plus commun parmi les Indiens; on ſçait que la *Chicha* dans le Pérou, le *Pulque* & le *Tepache* dans la nouvelle Eſpagne, de même que l'eau-de-vie dans les deux Royaumes, y cauſent les plus grands ravages, & ſont la ſource d'une infinité

de crimes, de haines, de vengeances ; & d'autres fautes monſtrueuſes, auxquelles ces peuples s'abandonnent avec d'autant plus de brutalité, qu'ils trouvent moins de réſiſtance. C'eſt une loi établie parmi les Indiens de nos peuplades, de ne boire aucune liqueur qui ſoit capable de troubler la raiſon. Et c'eſt ce qu'avant leur converſion on ne croyoit pas qu'on pût gagner ſur eux. Tout eſprit d'intérêt en eſt banni ; les jeux mêmes qui leur ſont permis, ſont exempts de toute paſſion, parce qu'ils ne les prennent que comme un délaſſement où ils n'ont ni à perdre ni à gagner. L'avarice, la fraude, le larcin, la médiſance, les juremens n'y ſont pas même connus.

Pour complaire à l'Anonyme, blâmera-t-on les Jéſuites de maintenir ces Néophytes dans l'innocence de leurs mœurs, & de fermer l'entrée de leurs peuplades à tous les vices que je viens de nommer, & à beaucoup d'autres, en la fermant aux Etrangers ? On a une triſte expérience de ce qui ſe paſſe dans les peuplades d'Indiens qui ſont au voiſinage de la ville de l'Aſſomption ; & l'on ne ſçait que trop qu'ils menent la vie la plus licentieuſe, ſans crainte de Dieu, ſans reſpect pour

nos Rois, & ne redoutant que leurs Maîtres, qui exercent ſur eux une domination tyrannique, & qui les traitent bien moins comme des hommes que comme des bêtes.

Ce qui tient au cœur de l'Anonyme, c'eſt de voir qu'on permette à nos Indiens l'uſage des armes à feu. Mais qu'il apprenne que nos Rois proportionnent les armes qu'ils mettent entre les mains de leurs ſujets, aux ennemis qu'ils ont à combattre; s'ils n'avoient à faire qu'à des Indiens comme eux, l'arc, la fleche, l'épée & la lance leur ſuffiroient. Mais ils en viennent ſouvent aux mains avec des troupes Européennes armées de fuſils, de bales, de grenades & de bombes. Refuſer aux Indiens de pareilles armes, ne ſeroit-ce pas les livrer à une mort certaine, & les mettre hors d'état de défendre l'entrée de nos Provinces aux ennemis de la Couronne?

Mais ne ſe pourroit-il pas faire que ces Indiens tournaſſent leurs armes contre les Eſpagnols? Crainte frivole; 1°. ils n'ont point ces armes à leur diſpoſition; elles ſont renfermées dans des magaſins, d'où on ne les tire que par l'ordre que le Gouverneur intime au Supérieur de la Miſſion; 2°. ils n'ont point de pou-

dre, ni aucun moyen d'en faire, & il faut que ces munitions leur ſoient fournies par les Eſpagnols, qui ne leur en envoyent que dans le beſoin, & lorſqu'il faut combattre les ennemis de l'Etat.

Mais, ajoute-t-on, pourquoi ne pas confier le gouvernement de ces peuplades à des Corrégidors Eſpagnols ? Et moi je demande à mon tour : ces peuplades n'ont-elles pas été établies dans l'eſpace de plus de cent trente ans, & ne s'accroiſſent-elles pas tous les jours ſans le ſecours des Corrégidors ? Que ſont devenues celles qu'ils ont gouvernées ? Ne les ont-ils pas ruinées & détruites ? Mettroient-ils dans ces peuplades une meilleure forme de gouvernement ? Inſtruiroient-ils mieux ces Indiens des principes & des devoirs de la Religion ? Feroient-ils régner parmi eux une plus grande innocence de mœurs ? Les rendroient-ils plus zélés qu'ils le ſont pour le ſervice du Roi ? En feroient-ils de plus fideles ſujets ?

On n'ignore pas ce qu'il en a coûté de travaux aux Jéſuites, & combien d'entr'eux ont perdu la vie pour réunir ces barbares dans des peuplades, & en faire de fervens Chrétiens & de zélés ſerviteurs de la Monarchie : parlons de bonne-

foi, feroit-ce là l'unique vue des Corrégidors ? Leur commerce, leur intérêt, le foin de s'enrichir, ne font-ils pas communément le principal objet des peines qu'ils se donnent ? En trouveroit-on beaucoup qui brigueroient l'emploi de Corrégidor, s'ils n'en retiroient point d'autre avantage que celui de faire servir Dieu & le Roi ? Je ne citerai ici qu'un seul exemple.

Un Evêque du Paraguay, plein de zèle pour son troupeau, ayant écouté trop légérement les ennemis des Jésuites, prit la résolution de leur ôter deux de leurs Missions, qui lui paroissoient être dans le meilleur état ; sçavoir, celle de Notre-Dame de Foi, & celle de Saint-Ignace, où il y avoit environ huit mille Indiens, que ces Peres avoient retirés de leurs bois & de leurs montagnes, avec des fatigues immenses & un risque continuel de leur vie. Le Prélat ayant choisi deux Ecclésiastiques de mérite, les envoya dans ces peuplades en qualité de Curés, & les fit escorter par des soldats qui chasserent les Missionnaires avec tant de violence, que de quatre qu'ils étoient, l'un mourut en chemin, & les trois autres furent incapables d'aucun travail le reste de leur vie. Ces deux

Eccléſianiques ſe mirent en poſſeſſion du ſpirituel & du temporel des peuplades ; mais à peine y eurent-ils demeuré quatre mois, qu'ils vinrent trouver leur Evêque en ſe plaignant amérement qu'on les avoit envoyés dans un lieu où il n'y avoit pas de quoi vivre ; que la pauvreté des Indiens étoit ſi grande, qu'ils ne pouvoient payer aucune rétribution, ni pour les Meſſes, ni pour les Enterremens, ni pour les mariages; qu'ils ne concevoient pas quel ragoût trouvoient les Jéſuites à demeurer avec ces barbares nouvellement convertis, & toujours prêts à les égorger, s'ils manquoient un ſeul jour à leur fournir des alimens ; qu'ils avoient couru ce riſque, & que c'eſt pour cette raiſon qu'ils s'étoient promptement retirés.

La fuite des Paſteurs diſſipa le troupeau. Tous ces Indiens s'enfuirent dans leurs montagnes, où ils perdirent bientôt la foi, tandis que le Roi perdoit en un ſeul jour juſqu'à huit mille ſujets. L'ordre qu'a donné l'Audience Royale de *Chuquiſaca*, de rétablir les Jéſuites dans leurs peuplades, ne rappellera pas tous ces Indiens diſperſés, & ne ſervira qu'à préſerver les autres peuplades d'un malheur ſemblable.

Monſeigneur Don Chriſtoval Mancha y Valeſco, Evêque de *Buenos-ayres*, donna dans le même piege: on lui perſuada d'ériger les Miſſions en Cures, & par un Mandement qu'il fit publier dans ſon Diocèſe & dans tous les pays circonvoiſins, il invita les Eccléſiaſtiques de venir à un certain temps qu'il marquoit pour en recevoir les proviſions. Le terme étant expiré, & voyant qu'il ne ſe préſentoit perſonne, il examina plus ſérieuſement la vérité des faits qu'on lui avoit expoſés, & la maniere dont les Jéſuites gouvernoient leurs Miſſions. Comme ce Prélat avoit les intentions droites, il eut bientôt découvert la vérité; les mauvaiſes impreſſions qu'on lui avoit données, ſe changerent dans une ſi grande eſtime pour les Jéſuites, qu'il leur donna toute ſa confiance. La Sainte-Vierge, à qui il avoit une dévotion ſinguliere, lui ayant fait connoître que ſa mort approchoit, il fit venir le Pere Thomas Donvidas, Recteur du College, & fit ſous ſa conduite, pendant huit jours, les exercices ſpirituels de ſaint Ignace, qu'il termina par une confeſſion générale; enſuite, dans les différentes prédications qu'il fit à ſon peuple, pour lui dire les derniers adieux, il ne ceſſa de réfuter les

calomnies dont on vouloit noircir les Jésuites, en déclarant qu'il avoit pensé lui-même y être surpris ; & que c'étoit autant d'artifices du Démon, qui cherchoit à perdre une infinité d'ames, en les retirant de la direction de ces Peres, qui les conduisoient dans la voie du salut. Peu de jours après, il mourut comme il l'avoit prédit, laissant à son peuple les exemples des plus héroïques vertus, qu'il avoit pratiquées durant le cours de son Episcopat.

Revenons : les Corregidors Espagnols auroient-ils de grands avantages à espérer dans ces peuplades, où un Ecclésiastique n'y trouve pas même de quoi s'y faire une subsistance honnête ? Supposons qu'on leur en confiât le gouververnement ; ou ils suivront la méthode des Missionnaires, ou ils se formeront un systême nouveau. S'ils conservent la forme du présent gouvernement, ils doivent s'attendre à être calomniés de même que ces Peres : on ne manquera pas de dire qu'ils fraudent les droits du Roi, qu'ils ont des mines cachées, qu'ils dominent en Souverains. Si pour éviter des reproches si mal fondés, ils prennent une autre route, & changent des usages conformes au génie de ces peu-

ples, qn'on a étudié depuis si long-temps, la ruine des Missions est certaine, les Indiens se retireront dans leurs montagnes, & les peuplades seront tout-à-coup désertes : près de deux cens mille Indiens vivront dans les bois sans culte & sans Religion ; & ce seront autant de sujets perdus pour le Roi.

C'est ce qu'on a éprouvé dans la Nouvelle Espagne : on ôta aux Indiens de la *Laguna* leurs Missionnaires ; ils se disperserent à l'instant avec la rage dans le cœur contre les Espagnols, & ne cherchant que les moyens de la satisfaire : encore aujourd'hui ils répandent la terreur sur tout le chemin qui conduit aux riches mines de cette Province, & on est obligé d'entretenir à grands frais des garnisons pour la sureté de ces passages.

On l'éprouve encore actuellement de la part de deux Nations belliqueuses, les *Nocomies* & les *Abipones* : elles s'étoient soumises volontairement au joug de l'Evangile & à l'obéissance du Roi, sur la parole que les Jésuites leur avoient donnée, qu'elles dépendroient uniquement des Officiers de Sa Majesté. On ne leur a point tenu parole, & dans le moment, ces peuples ont secoué le joug, & ont fermé les chemins qui menent au

Pérou, enſorte qu'on n'y peut aller ſans courir riſque de la vie, à moins qu'on ne ſoit bien eſcorté. Ils ont même porté l'audace juſqu'à bloquer la ville de Sainte-Foy, avec menace d'aſſiéger la ville de Cordoue, qui eſt la capitale du Tucuman.

Si l'Anonyme, & ceux qui l'ont mis en œuvre, avoient mérité qu'on eût fait attention à leur mémoire, nos Indiens ne ſeroient-ils pas en droit de ſe plaindre? Quel eſt donc le crime que nous avons commis, pourroient-ils dire, pour qu'on abroge les privileges, dont la bonté du Roi & de ſes auguſtes prédéceſſeurs nous a gratifiés. Ce ſont des graces, il eſt vrai, mais elles nous ont été accordées à des conditons onéreuſes, que nous avons fidellement remplies. N'avons-nous pas ſervi de rempart contre les ennemis de ſa Couronne? N'avons-nous pas prodigué notre ſang & nos vies pour ſa défenſe? Que ſçavons-nous ſi les habitans de l'Aſſomption, dont l'Anonyme François n'eſt que l'interprete, ne ſont pas d'intelligence avec les ennemis de la Monarchie, pour nous déſarmer, & par ce moyen-là leur donner un libre paſſage au Royaume du Pérou, & ſe ſouſtraire

eux-mêmes aux juſtes châtimens que méritent leurs fréquentes révoltes ? Dès qu'il s'agit des intérêts du Roi, & que ſes Officiers nous appellent, ne nous voit-on pas voler à leur ſecours ? Ne ſommes-nous pas actuellement armés au nombre de ſix mille hommes par ordre du Seigneur Don Bruno de Zabala, Gouverneur de *Buenos-Ayres*, réſolus de verſer juſqu'à la derniere goutte de notre ſang pour le ſervice de Sa Majeſté ? Enfin, ſi depuis plus de cent trente ans que nous nous ſommes ſoumis volontairement à la Couronne d'Eſpagne, notre conduite a toujours été la plus édifiante, & notre fidélité la plus conſtante, comme on le voit par les informations qui en ont été faites, par les témoignages qu'en ont rendu tant d'Officiers illuſtres, par les ſentences des Tribunaux, & par les patentes de nos Rois, écoutera-t-on à notre préjudice un petit nombre de gens infideles à leur Roi & déſobéiſſans à ſes ordres, qui tant de fois ont attenté ſur la vie de leurs Gouverneurs ; qui ont porté l'inſolence juſqu'à les dépoſer, & à en établir d'autres de leur propre autorité, comme ils font actuellement ; qui ſe prévalant du vain titre

de conquérans, lequel n'eſt dû qu'à leurs ancêtres, ont détruit preſque toutes les nombreuſes peuplades qui leur avoient été concédées à quarante lieues aux environs de la ville de l'Aſſomption.

Et en effet, combien ne pourroit-on pas citer de témoignages que tant de ſaints Evêques, tant d'illuſtres Gouverneurs, tant d'Officiers diſtingués des Audiences Royales ont rendus, en différens temps, à la piété de nos Indiens, à leur conſtante fidélité, & à leur attachement inviolable pour les intérêts de la Monarchie? Je n'en rapporterai que deux aſſez récens, l'un de Monſeigneur Don Pierre Faxardo, Evêque de *Buenos-Ayres*, l'autre du Seigneur Don Bruno de Zabala, Gouverneur & Capitaine général de ladite Province; à quoi j'ajouterai les patentes par leſquelles notre grand Monarque met les Indiens de nos peuplades ſous ſa royale protection.



LETTRE

De Monſeignenr Don Pierre Faxardo, Evêque de Buenos-Aires, au Roi.

SIRE,

Une lettre que j'ai reçue de la capitale du Paraguay, ſignée de ſes Régidors, où ma perſonne n'eſt pas trop ménagée, me fait prendre la liberté d'écrire à Votre Majeſté ; je ſuis peu touché de leurs injures, mais je ne puis diſſimuler à Votre Majeſté qu'elle eſt remplie d'accuſations fauſſes & calomnieuſes contre les Miſſionnaires de cette Province. Comme ils me déclarent dans leur lettre qu'ils écrivent en conformité au Conſeil ſuprême des Indes, je ſerois très-blâmable ſi je manquois de découvrir à Votre Majeſté la malignité de leurs calomnies, & de l'informer de la ſage & ſainte conduite des hommes vraiment Apoſtoliques contre leſquels ils ſe déchaînent avec tant de fureur.

Je puis aſſurer Votre Majeſté que j'ai

reſſenti très-vivement le contre-coup de ces calomnies : il ſemble que le Saint-Eſprit les ait eues en vue dans ces paroles du chapitre 6 de l'Eccléſiaſtique : *Delaturam civitatis, & collectionem populi calumniam mendacem ſuper mortem omnia gravia.* La haine injuſte de toute une ville, l'émotion ſéditieuſe d'un peuple, & la calomnie inventée fauſſement ſont trois choſes plus inſupportables que la mort.

Ce n'eſt pas la premiere fois qu'ils ont envoyé au Conſeil ſuprême des Indes de ſemblables plaintes contre les Miſſionnaires. Mais ces Peres, qui n'ont d'autre objet que le ſervice de Dieu, la conſervation & l'augmentation de ces floriſſantes Miſſions, ont ſupporté toutes ces attaques avec une conſtance & une égalité d'ame qui m'ont infiniment édifié.

Ce qui fait encore plus mon admiration, c'eſt que non-ſeulement ils paroiſſent comme inſenſibles à tous les coups qu'on leur porte ; mais encore qu'ils ne répondent à tant d'injures de leurs adverſaires, que par une ſuite continuelle de bienfaits. Combien voit-on de pauvres de cette capitale du Paraguay qui ne ſubſiſtent que de leurs charités ? Avec

quel zele ne s'employent-ils pas au service de ses habitans? Ils les consolent dans leurs afflictions, ils les éclairent dans leurs doutes, ils leur prêchent les vérités du salut, ils enseignent leurs enfans, ils les assistent dans leurs maladies, ils confessent les moribonds, ils appaisent leurs différends & les réconcilient ensemble, enfin ils sont toujours prêts à leur faire du bien; mais tant de vertus qui devroient gagner l'estime & l'affection de ces peuples, ne servent qu'à les rendre plus susceptibles des impressions malignes de la calomnie. J'ose le dire, Sire, ces Peres auroient moins d'ennemis, s'ils étoient moins vertueux.

On demanda un jour à Themistocle, quelle raison il avoit de s'attrister, tandis qu'il étoit chéri & estimé de toute la Grece. « C'est cela même qui m'afflige, » répondit-il, car c'est une marque que » je n'ai point fait d'action assez glorieuse » pour mériter d'avoir des ennemis ». Ces saints Missionnaires n'ont de vrais enemis que ceux que leur attirent leurs vertus & leurs actions qui me paroissent héroïques. J'ai souvent parcouru leurs Missions, & j'ose attester à Votre Majesté que, durant tout le cours de ma vie, je n'ai jamais vu plus d'ordre que dans ces

peuplades, ni un déſintéreſſement plus parfait que celui de ces Peres; ne s'appropriant rien de ce qui eſt aux Indiens, ni pour leur vêtement, ni pour leur ſubſiſtance.

Dans ces peuplades nombreuſes, composées d'Indiens, naturellement portés à toute ſorte de vices, il regne une ſi grande innocence de mœurs, que je ne crois pas qu'il s'y commette un ſeul péché mortel. Le ſoin, l'attention & la vigilance continuelle des Miſſionnaires préviennent juſqu'aux moindres fautes qui pourroient leur échapper. Je me trouvai dans une de ces peuplades une fête de Notre-Dame, & j'y vis communier huit cens perſonnes. Faut-il s'étonner que l'ennemi commun du ſalut des hommes, excite tant d'orages & de tempêtes contre une œuvre ſi ſainte, & qu'il s'efforce de la détruire?

Il eſt vrai que les Miſſionnaires ſont très-attentifs à empêcher que les Indiens ne fréquentent les Eſpagnols; & ils ont grande raiſon : car cette fréquentation ſeroit une peſte fatale à leur innocence, & introduiroit le libertinage & la corruption dans leurs peuplades. On en a un exemple palpable dans la vie que menent les Indiens des

quatre


IHS
LE PARAGUAY
où les R R PP de la Compagnie de JESUS ont répandu leurs MISSIONS.
PAR LE Sr. D'ANVILLE
Geographe ordre. du Roi
Octobre 1733.
✝ Ville détruite
✝ Mission détruite
∘ Position particulière pour les 30 Peuplades des Miss. du Paraguay
Lieues Espagnoles
10 20 30 40 50 60 70
Lieues Germaniques
10 20 30 40 50 60
Lieues Françoises
10 20 30 40 50 60 70 80 90 100
Dans la composition de cette Carte, il a paru à l'auteur, que ce qu'elle renferme de pays étoit trop étendu entre l'Orient et l'Occident dans les Cartes précédentes. Ainsi, à mesurer l'intervale d'une Mer à l'autre, de St. Vincent à Arica, on trouvera environ 120 de nos Lieues Françoises de moins que dans celles de * * * et 400 Lieues ou environ de moins que dans celles de * * * Sur la distance de Buenos-ayres à la Côte de la Mer du Sud, la différence est de 80 Lieues, ou de 200 ou environ. On auroit voulu pouvoir doñer plus de grandeur à cette Carte, pour mettre un peu plus au large des détails qui ne sont point ailleurs.
PEROU
MER DU SUD
BRESIL
MER DU NORD
CHIQUITOS
CHACO
TUCUMAN
CHILI
Zamucos
Tobas
Mocobis
Lenguas
Guaycurus
Charuas
Pampas ou Plaines qui sont désertes
Toute cette Côte dépend du Brésil
RIO DE LA PLATA
Buenos Ayres
Corrientes
Cordoba
Mendoça
S. Yago
La Paz
Potosi
Villa Rica
Salta
Tapacuras
Laguna de los Xarayes
Rio Pilcomayo
Rio Salado
Rio Parana
Rio Paraguay
Rio Uruguay
Ancyens Charuas
I. de Ste. Catherine
Patos
Castillos
Cap St. Antoine
Banc François
Coquimbo
Copiapo
Arica
Tropiq. d'Hyver
20
25
30
35
310
315
320
325
330

P E R O

quatre peuplades qui ſont aux environs de la capitale du Paraguay.

Il eſt vrai encore que les Indiens ont pour ces Peres une parfaite ſoumiſſion ; & c'eſt ce qui eſt admirable, que dans des barbares, qui, avant leur converſion, faiſoient douter s'ils étoient des hommes raiſonnables, on trouve plus de gratitude que dans ceux qui ont eu dès leur enfance une éducation chrétienne.

A l'égard de leurs prétendues richeſſes, on ne pouvoit rien imaginer de plus chimérique : ce que ces pauvres Indiens gagnent de leur travail, ne va qu'à leur procurer pour chaque jour un peu de viande avec du bled d'Inde & des légumes, des habits vils & groſſiers, & l'entretien de l'Egliſe. Si ces Miſſions produiſoient de grands avantages, cette Province feroit-elle endettée comme elle l'eſt ? Les Colleges feroient-ils ſi pauvres, que ces Peres ont à peine ce qui eſt abſolument néceſſaire pour vivre?

Pour moi qui ſuis parfaitement informé de ce qui ſe paſſe dans ces ſaintes Miſſions, je ne puis m'empêcher d'appliquer à cette Compagnie qui en a la conduite, ces paroles de la ſageſſe, & de m'écrier : *o quam pulchra eſt caſta ge-*

neratio cum claritate. O combien eſt belle la race chaſte, lorſqu'elle eſt jointe avec l'éclat d'un zèle pur & ardent, qui, de tant d'infideles, en fait de vrais enfans de l'égliſe, qui les éleve dans la crainte de Dieu, & les forme aux vertus chrétiennes, & qui, pour les maintenir dans la piété, & pour les préſerver du vice, ſouffre en patience les plus atroces calomnies. *Immortalis eſt enim memoria illius, quoniam apud Deum nota eſt & apud homines.* Sa mémoire eſt immortelle, & eſt en honneur devant Dieu & devant les hommes, ſur-tout devant Votre Majeſté, à qui cette Province eſt redevable de tant de bienfaits ; c'eſt en ſon nom que j'ai l'honneur de préſenter ce mémorial à Votre Majeſté, & de lui faire la même demande qui fut faite à l'Empereur Domitien par un de ſes ſujets : « j'ai un » ennemi, diſoit-il à ce Prince, qui » s'afflige extrêmement de toutes les » graces que me fait Votre Majeſté. » Je la ſupplie de m'en faire encore de » plus grandes, afin que mon ennemi » en ait plus de chagrin ». *Da Cæſar tanto tu magis ut doleat.* C'eſt ce que j'eſpere de ſa bonté, en priant le Seigneur qu'il la conſerve un grand nom-

bre d'années pour le bien de cette Monarchie.

A Buenos-Ayres, ce 20 Mai 1721.
† *PIERRE, Evêque de Buenos-Ayres.*

LETTRE

Du Seigneur Don Bruno Zabala, Maréchal de Camp, Gouverneur & Capitaine Général de Buenos-Aires, au Roi.

SIRE,

Je dois rendre témoignage à Votre Majesté que, dans toutes les occasions où l'on a eu besoin du secours des Indiens *Tapes*, qui sont sous la conduite des Peres Jésuites, soit pour des entreprises militaires, soit pour travailler aux fortifications des places, j'ai toujours trouvé dans ceux qui les gouvernent une activité surprenante, & un zèle très-ardent pour le service de Votre Majesté. Un nombre de ces Indiens, ainsi que je le mande séparément à Votre Majesté, sont actuellement occupés aux ouvrages qui se font à Montevide, &

ils avancent ces travaux avec une promptitude & une vivacité incroyable, se contentant pour leur salaire, d'alimens grossiers dont on les nourrit chaque jour.

Je n'ai garde d'exagérer quand je parle à Votre Majesté, & j'ose l'assurer que si nous n'avions pas eu le secours de ces Indiens, les fortifications qu'on avoit commencées de faire à Monte-vide, & à la forteresse de cette ville, n'auroient jamais pu être achevées. Les soldats, les autres Espagnols & les Indiens du voisinage qui travaillent à la journée, sont incapables de soutenir long-temps cette fatigue. Ils sont assez ponctuels les trois ou quatre premiers jours, après quoi ils veulent être payés d'avance. Qu'on leur donne de l'argent, ou qu'on leur en refuse, c'est la même chose, ils quittent l'ouvrage & s'enfuient. La paresse & l'amour de la liberté sont tellement enracinés dans leur naturel, qu'il est impossible de les en corriger.

Il y a une différence infinie entre ces lâches Indiens, & ceux qui sont sous la conduite des Missionnaires. On ne peut exprimer avec quelle docilité, avec quelle ardeur, & avec quelle conf-

tance ils se portent à tout ce qui est du service de Votre Majesté, ne donnant aucun sujet de plainte ni de murmure, se rendant ponctuellement aux heures marquées pour le travail, sans jamais y manquer, & édifiant d'ailleurs tout le monde par leur piété, & par la régularité de leur conduite, ce qu'on ne peut attribuer, après Dieu, qu'à la sagesse & à la prudence de ceux qui les gouvernent. Aussi M. l'Evêque de cette ville m'a-t-il souvent assuré que toutes les fois qu'il a fait la visite de ces Missions, il a été charmé de voir la dévotion de ces nouveaux fideles de l'un & de l'autre sexe, & leur dextérité dans tous les ouvrages qui se font à la main.

Quoique quelques personnes mal intentionnées, soit par jalousie, soit par d'autres motifs, tâchent de décrier le zèle & les intentions les plus pures d'une Compagnie qui rend de si grands services dans tout le monde, & en particulier dans l'Amérique, ils ne viendront jamais à bout d'obscurcir la vérité de ces faits, dont il y a une infinité de témoins. Ce que j'en dis à Votre Majesté n'est pas pour exalter ces Peres, mais pour lui rendre un compte sin-

cere, tel qu'elle a droit de l'attendre d'un fidele ſujet qu'elle honore de ſa confiance ; & pour la prévenir ſur les fauſſes impreſſions que la malignité & les artifices de certaines gens voudroient donner à Votre Majeſté, en renouvellant des plaintes & des accuſations qu'elle a tant de fois mépriſées.

J'ajouterai à Votre Majeſté que les Indiens des trois peuplades, établies aux environs de cette ville, ſeroient bien plus heureux, ſi, dans la maniere de les gouverner, on ſuivoit le plan & le modele que donnent ces Peres dans le gouvernement de leurs Miſſions. Ces trois peuplades ſont peu nombreuſes, & cependant ce ſont des diſſenſions continuelles entre le Curé, le Corregidor & les Alcades ; ce n'eſt pas pour moi une petite peine, de trouver des Curés qui veuillent en prendre ſoin ; le grand nombre de ceux qui ont abandonné ces Cures, dégoûte preſque tous les Eccléſiaſtiques que je voudrois y envoyer.

C'eſt uniquement, SIRE, pour ſatisfaire à une de mes principales obligations, que j'expoſe ici les ſervices importans que rendent les Indiens *Tapes*, qui ſont ſous la conduite des Miſſionnaires Jéſuites, dont Votre Majeſté connoît

l'attachement plein de zèle, pour tout ce qui est de son service. Je ne doute point qu'elle ne leur fasse ressentir les effets de sa clémence & de sa bonté Royale. Pour moi, je ne cesserai de faire des vœux pour la conservation de Votre Majesté, qui est si nécessaire au bien de toute la Chrétienté.

A Buenos-ayres, le 28 Mai 1724.

CLAUSES insérées dans le Décret que le Roi Philippe V envoya au Gouverneur de Buenos-ayres, le 12 Novembre 1716.

A l'égard du troisieme article qui concerne les Indiens des Missions, dont les Peres Jésuites sont chargés dans ces Provinces, faites attention qu'il y a plus de cent treize ans que ces Peres, par leur zèle & leurs travaux, ont converti à la foi & soumis à mon obéissance une multitude innombrable de ces peuples; que ce qui a facilité en partie l'accroissement de ces Missions, c'est que nous & nos prédécesseurs n'avons jamais voulu permettre qu'ils fussent mis en commanderies, comme on le voit par

plusieurs Patentes & Ordonnances expédiées en différens temps, & spécialement en l'année 1661, où, entr'autres choses, il fut ordonné au Gouverneur du Paraguay d'unir & d'incorporer à la couronne, tous les Indiens des peuplades qui étoient sous la conduite des Jésuites, & de n'exiger pour le tribut qu'une piastre de chaque Indien, en déclarant qu'ils ne la payeroient pas avant quatorze ans, ni après cinquante; laquelle grace fut plus étendue en l'année 1684, où, pour procurer une plus grande augmentation des peuplades, il fut ordonné qu'ils cesseroient de payer après quarante ans, & que les trente premieres années depuis leur conversion à la foi, & leur réunion dans les peuplades, ils seroient exempts du tribut.

Par une autre Patente expédiée en la même année de 1684, & envoyée aux Officiers royaux de *Buenos-ayres*, il fut ordonné qu'on conservât aux Indiens des peuplades des Jésuites le privilege de ne payer aucun droit, ni pour l'herbe du Paraguay, ni pour leurs autres denrées; & il étoit marqué dans la même Patente, que ces Indiens payoient neuf mille piastres par an.

Une Patente fut expédiée en l'année

1669, qui ordonnoit aux Officiers royaux, qui recevoient les tributs des Indiens de Parana & d'Uruguay, de payer chaque année, ſur leur caiſſe, à chacun des vingt-deux Miſſionnaires qui ont ſoin des vingt-deux peuplades, 446 piaſtres & 5 réaux.

Et par une autre Patente expédiée en l'année 1707, il eſt pareillement ordonné que, ſur ce qui ſe perçoit du tribut des Indiens, on paie trois cens cinquante piaſtres à chaque Miſſionnaire, (y compris ſon compagnon) qui a ſoin des quatre nouvelles peuplades appellées *Chiquites*, & autant à ceux qui gouverneront les peuplades qu'on fondera dans la ſuite.

Au regard des armes qu'ont leſdits Indiens, il eſt certain qu'à meſure que ſe formerent ces peuplades, les Miſſionnaires obtinrent la permiſſion de diſtribuer des fuſils à un nombre d'Indiens, afin de pouvoir ſe défendre des Portugais & des Indiens infideles, qui exerçoient des actes continuels d'hoſtilité, & qui en différentes occaſions avoient fait plus de trois cens mille priſonniers. Ces hoſtilités ceſſerent auſſi-tôt qu'on eut pris le parti de les armer.

Et quoique par une Patente de 1654

on ordonne au Gouverneur du Paraguay de ne pas permettre que les Indiens des peuplades ſe ſervent des armes à feu que par ſon ordre, on dérogea depuis à cette réſolution, ayant égard d'une part à la conſervation de ces peuples, qui ont donné en tant d'occaſions de ſi fortes preuves de leur zèle & de leur attachement à mon ſervice ; & conſidérant d'une autre part l'utilité qui en réſultoit pour la ſûreté de la ville de *Buenos-ayres*, & de toute l'étendue de ſa Juriſdiction, comme on l'éprouva en l'année 1702, que deux mille de ces Indiens firent, par ordre du Gouverneur, plus de deux cens lieues, par des chemins très-difficiles, pour s'oppoſer au ſaccagement & au pillage que faiſoient les Indiens infideles nommés *Mamelus* du Bréſil, que les Portugais mettoient en œuvre. Les Indiens des Miſſions les combattirent durant cinq jours, & les défirent entiérement ; ce qui me porta, dès que j'en fus informé, à témoigner par une Patente adreſſée aux Supérieurs de ces Miſſions, combien j'étois ſatisfait de la valeur & de la fidélité de ces peuples, attribuant le ſuccès de cette expédition à la ſageſſe avec laquelle ils les gouvernoient, & en les chargeant

de les assurer qu'ils éprouveront en toute occasion les effets de ma bonté & de ma royale protection.

Ces Indiens ont eu aussi beaucoup de part à une autre expédition, non moins importante, lorsqu'il fut question de chasser les Portugais de la Colonie du Saint-Sacrement. Ils s'y trouverent en l'année 1680, au nombre de trois mille, avec quatre mille chevaux, deux cens bœufs, & d'autres provisions qu'ils conduisirent à leurs frais, & firent dans cette expédition des actions prodigieuses de valeur; & en l'année 1705, qu'enfin on se rendit maître de cette Colonie, les Indiens qui y vinrent au nombre de quatre mille, avec six mille chevaux, s'y distinguerent également par leur courage. Il y en eut parmi eux quarante de tués, & soixante de blessés, ainsi que j'en fus informé par les lettres de Don Juan Alonso de Valdès, Gouverneur de *Buenos-ayres.*

En l'année 1698, Don André-Augustin de Roblès, craignant que douze vaisseaux de guerre qu'on armoit en France, & qui allerent à Carthagene, ne fussent destinés à envahir la ville de *Buenos-ayres* dont il étoit Gouverneur, appella les Indiens à son secours; ils

vinrent au nombre de deux mille avec une célérité ſurprenante. Ce Gouverneur & tous les Officiers qui compoſent ce Gouvernement, ainſi qu'ils nous en ont informé, furent étonnés de voir le grand ordre & l'adreſſe de ces Indiens, qui pouvoient tenir tête aux troupes les mieux diſciplinées.

Ce fut dans la même occaſion qu'ils donnerent une autre preuve de leur zèle & de leur généroſité pour mon ſervice, n'ayant point voulu recevoir leur ſolde, qui ſe montoit à quatre-vingt-dix mille piaſtres pour cette campagne, à raiſon d'une réale & demie qu'on paie à chaque Indien. Ils céderent cette ſomme pour garnir de munitions les magaſins de la place. Le Gouverneur & les Officiers du Gouvernement s'exprimoient dans les termes les plus énergiques, pour me faire connoître juſqu'où va l'attachement de ces Indiens à mon ſervice, & combien il eſt important de les conſerver, pour aſſurer la tranquillité de ces Provinces, & en écarter les ennemis de la Monarchie.

Et quoiqu'en l'année 1680, ſur les repréſentations du même Gouverneur Don André de Roblès, il eût été réſolu de tirer de leurs peuplades mille familles

de ces Indiens, pour former une peuplade aux environs de *Buenos-ayres*, Charles II de glorieuse mémoire, ayant fait réflexion que le changement de climat pourroit chagriner ces fideles Indiens, & leur causer des violentes maladies, en respirant un air auquel ils n'étoient pas accoutumés, révoqua cet ordre par une Patente expédiée en l'année 1683.

Enfin, comme il est constant que dans toutes les occasions, & aux premiers ordres des Gouverneurs, les Indiens de ces Missions accourent avec un zèle & une promptitude surprenants, soit pour travailler aux ouvrages de fortification, soit pour la défense de cette ville, & pour tout ce qui concerne mon service; Nous, voulant leur donner des marques de notre royale protection, & veiller à leur conservation & à tout ce qui peut leur donner contentement, vous ordonnons de vous conformer en cela à mes intentions, & non-seulement de ne les pas inquiéter en aucune chose; mais encore, ce qui est important pour mon service, d'être d'une union sincere & d'une parfaite intelligence avec les Supérieurs de ces Missions, afin que ces Indiens soient persuadés que je contri-

buerai de tout mon pouvoir à la conſervation de leurs peuplades : ordonnons de plus que vous veilliez avec ſoin à la conſervation des exemptions, franchiſes, libertés & privileges que nous leur avons accordés, afin qu'étant ſatisfaits & aſſurés de notre bienveillance, ils puiſſent employer leurs armes & leurs perſonnes à tout ce qui eſt de notre ſervice, avec le même zèle & le même courage, la même exactitude, & la même fidélité qu'ils ont fait juſqu'à préſent.

OBSERVATIONS

Géographiques ſur la carte du Paraguay ; par l'Auteur de cette carte.

JE me ſuis ſervi pour compoſer la carte du Paraguay, de pluſieurs cartes données par les Révérends Peres Jéſuites, Miſſionnaires dans ce pays-là. En 1727, ces Peres adreſſerent une grande carte du Paraguay au Révérend Pere Général Michel-Ange Tamburini ; cette même carte, comme il m'a paru, renouvellée néanmoins par des changemens en pluſieurs endroits, a été repréſentée au

Révérend Pere Général François Rets, en 1732; on avoit déja connoiſſance d'une ancienne carte du Paraguay, dédiée au Révérend Pere Vincent Caraffa, qui a rempli la ſeptieme place de Général de la Compagnie, depuis l'an 1645 juſqu'en l'an 1649; cette premiere carte, laquelle doit céder aux cartes plus récentes pour l'emplacement des lieux habités qui ſont ſujets à des changemens, a paru en revanche conſerver de l'avantage ſur ces cartes, par rapport à une plus grande abondance & préciſion dans les détails, ſi l'on en excepte ſeulement les environs de la ville de l'Aſſomption. Indépendamment du mérite de ces cartes, & de ce qui pouvoit réſulter de leur combinaiſon, il n'a pas paru indifférent d'y joindre pluſieurs inſtructions particulieres, qui pourroient influer ſur une grande partie de l'objet qu'on avoit à repréſenter.

Après avoir fait choix pour cette carte, de la projection la plus favorable, au moyen de laquelle l'interſection des méridiens & des paralleles ſe fait preſque auſſi régulierement, comme ſur la ſuperficie convexe de la terre; j'ai d'abord jetté les yeux ſur pluſieurs points fixés aſtronomiquement à la côte de la

mer du ſud. La longitude de ces lieux, comparée avec la détermination de l'Iſle de Fer, obſervée en dernier lieu par le Pere Feuillée, Minime, à 19 dégrés 51 minutes 33 ſecondes de méridien de Paris, a ſervi de fondement à la longitude établie dans la carte; quelques circonſtances particulieres & nouvelles ſur la côte de la mer du ſud, ont été tirées de pluſieurs cartes manuſcrites Eſpagnoles qui ſont entre mes mains, & j'ai tout de ſuite expoſé le Chili avec aſſez de détail, juſqu'à la hauteur de la Conception.

On ne ſe doute peut-être pas qu'il a été indiſpenſable de reconnoître une grande partie du Pérou, pour compoſer la carte du Paraguay; cependant je me ſuis trouvé engagé fort avant de ce côté-là, en ſorte que dans un carton particulier que j'ai cru être obligé de compoſer ſur un plus grand point que la carte qu'on publie actuellement, il a fallu s'étendre juſqu'aux poſitions de Lima & du Cuſco, pour être aſſuré d'une correſpondance plus générale, & établir avec quelque certitude pluſieurs poſitions eſſentielles, telles que celle du Potoſi, à laquelle un grand nombre d'autres ſe rapportent, & qui peut faire

juger de l'intervalle entre certains endroits & la côte de la mer du sud.

Mais un point tout-à-fait important à étudier, a été la distance du Chili à Buenos-Ayres, d'où l'intervalle de la mer du sud à la mer du nord, dans toute l'étendue de la carte, semble dépendre. J'ai eu le bonheur de trouver là-dessus quelques instructions particulieres dans des Mémoires manuscrits, qui m'en ont fourni pour une grande partie des Indes Espagnoles. Ce que j'ai appris de ce côté-là, m'a paru confirmé positivement par Laët, lequel dit avoir appris d'un de ses compatriotes du Pays-Bas, qui connoissoit le terrein pour l'avoir parcouru, que la distance de San-Juan de la Frontera, dans la Province de Cuyo, à la ville de Buenos-Ayres, n'est que de cent dix lieues, ce qu'on trouvera répété en deux endroits de la description du Nouveau Monde de Laët, liv. 12, chap. 12, & liv. 14, chap. 12. Pour ne s'écarter que le moins qu'il est possible, de ce que les cartes précédentes ont donné à cet espace, on ne peut mieux faire que de mesurer ces cent dix lieues sur le pied des lieues Hollandoises ou Allemandes, qui passent l'étendue des autres lieues,

& qu'on évalue d'ordinaire ſur le pied de quinze pour l'équivalent d'un degré. Si même, au moyen d'une échelle de ces lieues, qui a été ajoutée exprès ſur la carte aux lieues Eſpagnoles & Françoiſes, on meſure l'intervalle que j'ai mis entre les poſitions de Buenos-Ayres & de San-Juan de la Frontera, on trouvera que j'ai employé les cent dix lieues Germaniques dans toute leur portée en ligne droite, quoique cette diſtance dût peut-être ſouffrir quelque déduction, comme on doit en faire ſur les diſtances itinéraires. Mais, n'ayant pu me diſpenſer d'ôter conſidérablement à ce que les cartes précédentes mettoient d'eſpace où il s'agit, je ſuis bien aiſe que l'on connoiſſe que j'ai encore uſé de réſerve dans ce que j'ai fait. Il ne faut pas croire même que cela eût ſuffi pour me déterminer ſur un article de cette importance, ſi je n'avois obſervé que, dans toute la partie de la carte qui ſe trouve à-peu-près renfermée dans la même longitude, les eſpaces étoient correſpondans. Car il eſt évident qu'une plus grande étendue dans un des côtés d'un même eſpace de terrein, auroit dû ſe faire ſentir avec quelque proportion dans l'autre. Cependant je n'ai ſi fort

ménagé le terrain, que, dans les dernieres cartes données par les Révérends Peres Jésuites du Paraguay, il n'y ait encore des espaces plus serrés ou moins étendus entre l'orient & l'occident, que dans la carte dont je rends compte.

Comme il y a une route très-fréquentée entre Buenos-Ayres & le Potosi, de laquelle on trouve la description de plusieurs manieres dans Laët; & que d'ailleurs j'en ai une assez grande carte manuscrite apportée de dessus les lieux, je me persuade que tout cela combiné avec les cartes des Révérends Peres, peut avoir répandu un grand détail, & mis beaucoup de précision sur ce passage. Il y a une remarque à faire au sujet des noms de diverses Nations Indiennes, qui sont placées en quelques endroits de la carte, mais plus abondamment dans l'étendue du pays de Chaco, entre les établissemens Espagnols du Tucuman, & le Paraguay; c'est qu'il ne faut pas regarder ces situations comme bien fixes & permanentes, ce qui est évident par les cartes des Révérends Peres, faites en divers temps, & qui different sur l'emplacement des noms de ces Nations. On n'a pu exprimer, dans la carte, ce qu'on

ſçait d'ailleurs, que les diverſes Nations qui ont été amenées au Chriſtianiſme, & raſſemblées par les Révérends Peres Jéſuites aux environs d'un endroit du Parana & de l'Uruguay, où ces fleuves s'approchent l'un de l'autre, que ces Nations, dis-je, diviſées autrefois & éparſes dans une étendue de pays beaucoup plus grande, ont un nom général & un langage commun, qui eſt *Guarani.*

J'ai eu l'avantage de prendre la vaſte embouchure de Rio de la Plata, & le cours du fleuve en remontant juſqu'à la ville de Santa-Fé, avec une partie de l'Uruguay, juſqu'à l'endroit appellé Roſal, ſur des cartes manuſcrites, faites ſur les lieux en grand détail, & par des gens de l'art. Mais il étoit de conſéquence de combiner l'échelle de ces cartes avec certaines diſtances connues d'ailleurs. Par exemple, je me ſuis déterminé à prendre les ſoixante & dix lieues, que j'ai meſurées ſur des cartes particulieres de l'embouchure, entre Buenos-Ayres & le cap de Sainte-Marie, pour des lieues Françoiſes, parce que cette meſure s'accorde parfaitement avec les routiers des Flamands, qui ſuivant Laët, à la fin du chap. 4 du liv. 14

ne comptent que quarante-deux lieues dans le même espace. Car si quinze lieues Flamandes des routiers de mer, remplissent l'étendue d'un degré, qui comprend vingt-cinq lieues Françoises ; il est évident que quarante-deux des premieres & soixante-dix des autres, font précisément la même étendue.

J'ai cru devoir remonter le Parana & l'Uruguay avec la plus ancienne des cartes des Révérends Peres ; mais la position d'une partie des *doctrines* ou peuplades, m'ayant paru différente dans la carte récente, je m'y suis attaché sur cet article-là, parce que je ne doute pas que cette diversité ne procede de quelque mutation dans l'emplacement de ces lieux. C'est aussi sur les deux exemplaires différens de la nouvelle carte, combinés l'un avec l'autre, que j'ai pris le détail des environs de la ville de l'Assomption. L'ancienne carte marque des villes ou établissemens au Maracayu, que la nouvelle ne marque point. Si ces établissemens ne subsistent plus (ce que je ne sçai pas positivement), il n'est pas mal que la mémoire s'en conserve sur la carte, de même que d'un assez grand nombre de Missions que les Révérends Peres Jésuites avoient

d'abord établi dans une grande étendue de pays au-delà des Miſſions d'aujourd'hui, & que l'ancienne carte du Paraguay nous donne déja pour éteintes.

La mer du nord ferme la carte d'un côté, comme la mer du ſud la ferme de l'autre. Le giſement de la côte, depuis le cap de Sainte-Marie juſqu'à Saint-Vincent, eſt tel à-peu-près que dans d'autres cartes. Quoique ce giſement, s'il étoit exactement connu, fût établi par lui-même, ici il n'étoit pas inutile d'étudier s'il convenoit à quelque meſure de l'épaiſſeur des terres en des endroits principaux. La latitude de l'Iſle de Sainte-Catherine, priſe dans un de nos plus exacts Voyageurs, étant plus ſeptentrionale que dans les cartes précédentes, il a bien fallu renvoyer la côte du continent voiſin. Ceux à qui le détail des autres cartes eſt connu, ou qui le conféreront avec celle dont il s'agit, s'appercevront qu'elle donne un pays rempli de circonſtances géographiques aux environs de Saint-Paul, qu'on ne voit point ailleurs, & que j'ai tiré des Portugais. La partie du Breſil qui tient à ce même quartier-là, ſi elle avoit été du ſujet de cette carte, nous fourniſſoit un champ plus vaſte à d'autres circonſ-

ſtances plus neuves encore, mais qui trouveront leur place autre part, Dieu aidant.

Il eſt peut-être néceſſaire, avant de finir, que je m'excuſe de n'avoir point établi bien poſitivement des bornes tout-à-fait préciſes aux diverſes régions renfermées dans la carte du Paraguay. Je n'ignore point que des Géographes, avant moi, n'y ont pas manqué, & que de plus ils ont inventé des Provinces particulieres de Rio de la Plata, Parana, Uruguay, &c., à chacune deſquelles ils ont eu ſoin d'aſſigner ſes bornes. Mais qu'il me ſoit permis de dire que c'eſt par retenue qu'on s'eſt abſtenu de tout cela dans la carte du Paraguay. On ne trouve point la diſtinction de telles Provinces dans les cartes des Révérends Peres Jéſuites, qui ſont ſur les lieux, & de plus il y a des circonſtances qui ne paroiſſent pas les admettre. Car, par exemple, il ne ſemble point du tout convenable de couper ou diviſer le diſtrict dans lequel les Miſſions des Révérends Peres Jéſuites ſont ramaſſées, & cependant on le fait inévitablement, en créant des Provinces particulieres de Parana & d'Uruguay. Ces noms appartiennent &

ſont propres à des rivieres ; ils ne ſont point attribués à des pays. Il eſt bien vrai que le nom de Paraguay, qui eſt proprement celui d'une riviere, a été pris auſſi pour déſigner la contrée : mais cette contrée qu'il déſigne, ne ſe borne pas aux rivages de la riviere de même nom. Il ſe répand également ſur le Parana & ſur l'Uruguay, & ne laiſſe point de place diſtincte pour des Provinces de ce nom.

S'il s'agiſſoit ici d'une carte de l'Europe, où chaque Etat a ſes limites déterminées bien préciſément, il ne ſeroit pas pardonnable à l'Auteur de cette carte de les avoir omis. Il pécheroit en un point des plus intéreſſans ; mais ſur un terrein vague & indécis, convient-il d'établir des limites auſſi marquées ? Il eſt vrai néanmoins qu'il ſe trouve, par-ci par-là, certains points qui paroiſſent déterminés. Par exemple, on établit ordinairement pour borne au Chili, l'entrée du Rio-Salado dans la mer, comme on l'a marqué par une ponctuation ſur la carte. Depuis ce commencement-là, juſqu'à la hauteur de la Province de Cuyo, qui eſt conſtamment de la juriſdiction du Chili, ce pays eſt cenſé borné par la Cordelliere. La vallée de

Palcipa

Palcipa & Rioxa sont du Tucuman. Ce pays de Tucuman a pour derniere ville, du côté du nord, Xuxui. La contrée des Chichas est une dépendance du Pérou auquel on attribue à la vérité tout le rivage de la mer, jusqu'au Rio-Salado ; mais les vallées renfermées dans la Cordelliere, ou qui pénetrent vers le Tucuman, sont de ce dernier district, qui s'étend en longueur du nord au sud, jusques & compris la ville & les environs de la nouvelle Cordoue. Le Chaco occupe les plaines qui sont entre le Tucuman & la riviere du Paraguay. On peut lui attribuer l'établissement Espagnol de Tarija. Tout ce qui peut être regardé comme district de Santa-Cruz de la Sierra, paroît une dépendance du Pérou. A l'égard du Paraguay, il est constant qu'il a pour limitrophes des terres dépendantes du Brésil.

On ne conteste point au Brésil les bords de la mer, jusques dans la riviere de la Plata, où les Portugais ont une colonie du S. Sacrement, près des petites isles de Saint Gabriel. Les Espagnols les bornent à la riviere de Saint Jean qu'ils gardent ; & cet endroit de séparation qui paroît décidé, est effectivement marqué par des points sur la carte. Mais

de tracer des limites plus ou moins avancées dans les terres, à cette continuation du Bréſil, c'eſt ce qu'il ne m'a pas paru permis de faire. Les Portugais ont réellement occupé une eſpace de pays à l'oueſt & au ſud de Piratininga, ou Saint Paul, & c'eſt auſſi chez eux que je l'ai trouvé décrit.

Si j'ai tenu les méridiens un peu plus près les uns des autres que dans la proportion ordinaire, c'eſt par rapport à quelques ſentimens particuliers ſur le diametre de la terre d'Orient en Occident.

Dans cette analyſe de la carte du Paraguay, on a négligé un menu détail, qui auroit groſſi exceſſivement cet écrit. Il reſte ſeulement à dire, que le Paraguay fait encore preuve de ce que la géographie doit aux Révérends Peres Jéſuites, puiſque ſans eux nous ſerions peut-être bornés pour ce qui concerne l'intérieur de ce pays-là, à un petit nombre de circonſtances, tirées avec peine de quelque hiſtoire Eſpagnole, ou à quelque route de voyageur que le deſſein de bien décrire un pays n'eût pas conduit dans celui-là.

EXTRAIT

D'une lettre du Pere Pierre Lozano, de la Compagnie de Jesus, de la Province du Paraguay, au Pere Bruno Morales, de la même Compagnie, à la Cour de Madrid.

ON a reçu de *Lima* & de *Callao* les nouvelles les plus funestes.

Le 28 Octobre 1746, sur les dix heures & demie du soir, un tremblement de terre s'est fait sentir à *Lima* avec tant de violence, qu'en moins de trois minutes toute la Ville a été renversée de fond en comble. Le mal a été si prompt, que personne n'a eu le temps de se mettre en sûreté, & le ravage si universel, qu'on ne pouvoit éviter le péril en fuyant. Il n'est resté que 25 maisons sur pied : cependant, par une protection particuliere de la Providence, de soixante mille habitans dont la Ville étoit composée, il n'en a péri que la douzieme partie, sans que ceux qui ont échappé aient jamais pu dire ce qui avoit été l'occasion de leur salut : aussi

l'ont-ils tous regardé comme une espece de miracle.

Il est peu d'exemples dans les histoires d'un événement si lamentable, & il est difficile que l'imagination la plus vive puisse fournir l'idée d'une pareille calamité. Représentez-vous toutes les Eglises détruites, généralement tous les autres édifices abattus, & les seules 25 maisons qui ont résisté à l'ébranlement, si maltraitées qu'il faudra nécessairement achever de les abattre. Des deux tours de la Cathédrale, l'une a été renversée jusqu'à la hauteur de la voûte de la nef; l'autre jusqu'à l'endroit où sont les cloches, & tout ce qui en reste est extrêmement endommagé. Ces deux tours en tombant ont écrasé la voûte & les chapelles; & toute l'Eglise a été si boulevérsée, qu'on ne pourra la rétablir, sans en venir à une démolition générale.

Il en est arrivé de même aux cinq magnifiques Eglises qu'avoient ici différens Religieux. Celles qui ont le plus souffert, sont celles des Augustins & des Peres de la Merci. A notre grand Collége de Saint Paul, les deux tours de l'Eglise ont été ébranlées du haut en bas; la voûte de la sacristie & une par-

tie de la chapelle de Saint Ignace, sont tombées. Le dommage a été à-peu-près égal dans toutes les autres Eglises de la Ville, qui sont au nombre de soixante-quatre, en comptant les chapelles publiques, les monasteres & les hôpitaux.

Ce qui augmente les regrets, c'est que la grandeur & la magnificence de la plupart de ces édifices, pouvoit se comparer à ce qu'il y a de plus superbe en ce genre. Il y avoit dans presque toutes ces Eglises des richesses immenses, soit en peintures, soit en vases d'or & d'argent, garnis de perles & de pierreries, & que la beauté du travail rendoit encore plus précieux.

Il est à remarquer que dans les ruines de la paroisse de Saint Sébastien, on a trouvé le soleil renversé par terre, hors du Tabernacle qui est demeuré fermé, sans que la sainte Hostie ait rien souffert. On a trouvé la même chose dans l'Eglise des Orphelins; le soleil cassé, les cristaux brisés, & l'Hostie entiere.

Les cloîtres, les cellules des Maisons Religieuses des deux sexes, sont totalement ruinés & inhabitables. Au Collége de Saint Paul, dont j'ai déja parlé, des bâtimens tous neufs, & qui viennent

d'être achevés, ſont remplis de crevaſſes. Les vieux corps de logis ſont encore en plus mauvais état. La maiſon du noviciat, ſon Egliſe, ſa chapelle intérieure, ſont entiérement par terre. La maiſon Profeſſe eſt auſſi devenue inhabitable. Un de nos Peres ayant ſauté par la fenêtre, dans la crainte d'être écraſé ſous les ruines de l'Egliſe, s'eſt caſſé le bras en trois endroits. La chûte des grands édifices a entraîné les petits, & a rempli de matériaux & de débris preſque toutes les rues de la Ville.

Dans l'épouvante exceſſive qui avoit ſaiſi tous les habitans, chacun cherchoit à prendre la fuite : mais les uns ont été auſſi-tôt enſevelis ſous les ruines de leurs maiſons, & les autres courant dans les rues étoient écraſés par la chûte des murs : ceux-ci, par les ſecouſſes du tremblement, ont été tranſportés d'un lieu à un autre, & en ont été quittes pour quelques légeres bleſſures ; ceux-là enfin ont trouvé leur ſalut dans l'impoſſibilité où ils ont été de changer de place.

Le magnifique arc de triomphe qu'avoit fait conſtruire ſur le pont le Marquis de *Villagunera*, dernier Vice-Roi de ces Royaumes, & au haut duquel

il avoit fait placer une ſtatue équeſtre de Philippe V. Cet ouvrage ſi frappant par la majeſté & par la richeſſe de ſon architecture, a été renverſé & réduit en poudre. Le Palais du Vice-Roi, qui, dans ſa vaſte enceinte, renfermoit les ſalles de la Chancellerie, le Tribunal des Comptes, la Chambre Royale & toutes les autres Juriſdictions dépendantes du Gouvernement, a été tellement détruit, qu'il n'en ſubſiſte preſque plus rien. Le Tribunal de l'Inquiſition, ſa magnifique Chapelle, l'Univerſité Royale, les Colléges & tous les autres édifices de quelque conſidération ne conſervent plus que de pitoyables veſtiges de ce qu'ils ont été.

C'eſt un triſte ſpectacle, & qui touche juſqu'aux larmes, de voir, au milieu de ces horribles débris, tous les habitans réduits à ſe loger ou dans les places ou dans les jardins. On ne ſçait ſi l'on ne ſera pas forcé à rétablir la Ville dans un autre endroit, quoique la premiere ſituation ſoit ſans contredit la plus commode pour le commerce, étant aſſez avancée dans les terres, & n'étant point trop éloignée de la mer.

Une des choſes qui a le plus ému la compaſſion, c'eſt la triſte ſituation des

Religieuſes qui ſe trouvent tout-à-coup ſans aſyle, & qui n'ayant preſque que des rentes conſtituées ſur différentes maiſons de la Ville, ont perdu dans un inſtant le peu de bien qu'elles avoient pour leur ſubſiſtance. Elles n'ont plus d'autre reſſource que la tendreſſe de leurs parens, ou la charité des fideles. L'autorité eccléſiaſtique leur a permis d'en profiter, & leur a donné pour cela toutes les diſpenſes néceſſaires. Les ſeules Récolettes ont voulu demeurer dans leur monaſtere ruiné, s'abandonnant à la Divine Providence.

Chez les Carmélites de Sainte Théreſe, de vingt-une Religieuſes, il y en a eu douze d'écraſées avec la Prieure, deux Converſes & quatre Servantes. A la Conception, deux Religieuſes, & une ſeule au grand couvent des Carmélites. Chez les Dominicains & les Auguſtins, il y a eu treize Religieux tués; deux chez les Franciſcains ; deux à la Merci. Il eſt étonnant que toutes ces Communautés étant très-nombreuſes, le nombre des morts ne ſoit pas plus conſidérable.

Nous avons eu à notre noviciat pluſieurs eſclaves & domeſtiques écraſés ; mais aucun de nos Peres, dans nos dif-

férentes maisons, n'a perdu la vie. Il paroît que les Bénédictins, les Minimes, les Peres Agonisans, les Freres de Saint Jean de Dieu ont eu le même bonheur. A l'hôpital de Sainte Anne, fondé par le premier Archevêque de Lima, en faveur des Indiens des deux sexes, il y a eu soixante-dix malades écrasés dans leur lit par la chûte des planchers. Le nombre total des morts monte à près de cinq mille. C'est ce qu'assure la relation, qui paroît être la plus fidelle de toutes celles qu'on a reçues, parce qu'il y regne un plus grand air de sincérité, & que d'ailleurs, pour les différens détails, elle s'accorde plus parfaitement avec tout ce qui a été écrit de ce Pays-là.

Parmi les morts, il y a eu très-peu de personnes de marque. On nomme Dom Martin *de Olivade*, son épouse & sa fille, qui étant sortis de leur maison, se sont trouvés dans la rue, sous un grand pan de muraille, au moment qu'il est tombé. Dom Martin est venu à bout de se tirer de dessous les ruines; mais lorsqu'il a appris que son épouse qu'il aimoit tendrement, étoit écrasée, il en est mort de douleur. Une circonstance singuliere, & qui semble ajouter au

malheur de cette aventure, c'eſt que ce Gentilhomme n'a péri que parce qu'il a cherché à ſe mettre en ſûreté, & qu'il ne lui feroit arrivé aucun mal, s'il étoit reſté chez lui, ſa maiſon étant une de celles qui n'ont point été renverſées.

Tous les morts n'ont pu être enterrés en terre ſainte. On n'oſoit approcher des Egliſes, dans la crainte que cauſoient les nouvelles ſecouſſes qui ſe ſuccédoient les unes aux autres. On a donc creuſé d'abord des foſſes dans les places & dans les rues. Mais pour remédier promptement à ce déſordre, le Vice-Roi a convoqué la Confrérie de la Charité, qui, aidée des Gouverneurs de Police, s'eſt chargée de porter les cadavres dans toutes les Egliſes ſéculieres & régulieres, & s'eſt acquittée de cette périlleuſe commiſſion avec une extrême diligence, afin de délivrer au plutôt la Ville de l'infection dont elle étoit menacée. Ce travail n'a pas laiſſé de coûter la vie à pluſieurs, à cauſe de la puanteur des corps; & l'on appréhende avec raiſon que tout ceci ne ſoit ſuivi de grandes maladies, & peut-être d'une peſte générale, parce qu'il y a plus de trois mille mulets, ou chevaux

écrasés qui pourissent, & qu'il a été impossible jusqu'à présent de les enlever. Ajoutez à cela la fatigue, les incommodités, la faim qu'il a fallu souffrir les premiers jours, tout étant en confusion, & n'y ayant pas un seul grenier, ni un seul magasin de vivres qui ait été conservé.

Mais où le mal a été encore incomparablement plus grand, c'est au port de *Callao.* Le tremblement de terre s'y est fait sentir avec une extrême violence à la même heure qu'à *Lima.* Il n'y a eu d'abord que quelques tours & une partie des remparts, qui aient résisté à l'ébranlement. Mais une demi heure après, lorsque les habitans commençoient à respirer & à se reconnoître, tout-à-coup la mer s'enfle, s'éleve à une hauteur prodigieuse, & retombe avec un fracas horrible sur les terres, engloutissant tous les gros navires qui étoient dans le port; élançant les plus petits par dessus les murailles & les tours, jusqu'à l'autre extrémité de la ville; renversant tout ce qu'il y avoit de maisons & d'Eglises; submergeant tous les habitans : de sorte que *Callao* n'est plus qu'un amas confus de gravier & de sable, & qu'on ne sçauroit distinguer le lieu

où cette ville étoit ſituée, qu'à deux grandes portes & quelques pans de mur du rempart qui ſubſiſtent encore.

On comptoit à *Callao* ſix maiſons de Religieux; une de Dominicains, une de Franciſcains, une de la Merci, une d'Auguſtins, une de Jéſuites, & une de ſaint Jean de Dieu. Il y avoit actuellement chez les Dominicains, ſix de leurs Religieux de *Lima*, tous ſujets d'un mérite diſtingué, qui étoient occupés aux exercices d'une Octave, établie depuis quelques années pour faire amende honorable au Seigneur. Les Franciſcains avoient auſſi chez eux un grand nombre de leurs confreres de Lima, qui étoient venus recevoir le Commiſſaire général de l'Ordre, lequel devoit y débarquer le lendemain. Tous ces Religieux ont péri miſérablement; & de tous ceux qui étoient dans la ville, il ne s'eſt ſauvé que le ſeul Pere *Arizpo*, Religieux Auguſtin.

Le nombre des morts, ſelon les relations les plus authentiques, eſt d'environ ſept mille, tant habitans qu'étrangers; & il n'y a eu que près de cent perſonnes qui aient échappé. Je reçois actuellement une lettre où l'on marque que par les recherches exactes qu'a fait faire Don

Joſeph *Marſo y Velaſco*, Viceroi du Pérou, on juge que le nombre des morts, tant à *Lima* qu'à *Callao*, paſſe onze mille.

On a appris par quelques-uns de ceux qui ſe ſont ſauvés, que pluſieurs habitans de cette derniere ville, s'étant ſaiſis de quelques planches, avoient flotté longtemps au-deſſus des eaux, mais que le choc & la force des vagues les avoient briſés la plûpart contre des écueils. Ils racontent auſſi que ceux qui étoient dans la ville ſe voyant tout-à-coup enveloppés des eaux de la mer, furent tellement troublés par la frayeur, qu'ils ne purent jamais trouver les clefs des portes qui donnent du côté de la terre. Après tout, quand même ils auroient pu les ouvrir ces portes, à quoi cette précaution auroit-elle ſervi, ſinon à les faire périr plutôt, en donnant entrée aux eaux pour pénétrer de toute part? Quelques-uns ſe ſont jettés par deſſus les murailles pour gagner quelque barque; entr'autres le Pere *Yguanco* de notre Compagnie trouva moyen d'aborder au navire nommé *l'Aſſembro*, dont le Contre-maître, touché de compaſſion, fit tous ſes efforts pour le ſecourir. Mais vers les quatre heures du matin, un

nouveau coup de mer étant survenu; & les ancres ayant cassé, le navire fut jetté avec violence au milieu de *Callao*, & le Jésuite y périt.

Dans les intervalles où les eaux baissoient, on entendoit des cris lamentables, & plusieurs voix d'Ecclésiastiques & de Religieux, qui exhortoient vivement leurs freres à se recommander à Dieu. On ne sçauroit donner trop d'éloges au zele héroïque du Pere *Alphonse de Losrios*, Ex-provincial des Dominicains, qui, au milieu de ce désordre effroyable, s'étant vu en état de se sauver, refusa de le faire, en disant : *Quelle occasion plus favorable puis-je trouver de gagner le Ciel, qu'en mourant pour aider ce pauvre peuple, & pour le salut de tant d'ames?* Il a été enveloppé dans ce naufrage universel, en remplissant avec une charité si pure & si désintéressée les fonctions de son ministere.

Comme les eaux ont monté plus d'une lieue par-delà *Callao*, plusieurs de ceux qui avoient pu prendre la fuite vers *Lima*, ont été engloutis au milieu du chemin par les eaux qui sont survenues. Il y avoit dans ce port vingt-trois navires grands & petits, dont dix-neuf ont été coulés à fond, & les quatre derniers

ont paru échoués au milieu des terres. Le Viceroi ayant dépêché une frégate pour reconnoître l'état de ces navires, on n'a pu ſauver que la charge du navire *Elſocorro*, qui conſiſtoit en bled & ſuif, & qui a été d'un grand ſecours pour la ville de *Lima*. On a auſſi tenté de tirer quelque avantage du vaiſſeau de guerre le *Saint Firmin*, mais la choſe a paru impoſſible. Enfin pour faire comprendre à quel point a été la violence de la mer, il ſuffit de dire qu'elle a tranſporté l'Egliſe des Auguſtins preſque entiere juſqu'à une Iſle aſſez éloignée, où on l'a depuis apperçue.

Il y a une autre iſle, qu'on nomme l'iſle de *Callao*, où travailloient les forçats à tirer la pierre néceſſaire pour bâtir. C'eſt dans cette iſle que le petit nombre de ceux qui ont échappé au naufrage, ſe ſont trouvés après l'éloignement des eaux ; & le Viceroi a auſſi-tôt envoyé des barques pour les amener à terre.

La perte qui s'eſt faite à *Callao* eſt immenſe, parce que les grandes boutiques qui fourniſſent la ville de *Lima* des choſes néceſſaires, & où ſont les principaux dépôts de ſon commerce, étoient alors extraordinairement rem-

plies de grains, de ſuif, d'eau-de-vie, de cordages, de bois, de fer, d'étain, & de toutes ſortes de marchandiſes. Ajoutez à cela les meubles & les ornemens des Egliſes où tout éclatoit en or & en argent; les arſenaux, & les magaſins du Roi qui étoient pleins; tout cela, ſans compter la valeur des maiſons & des édifices ruinés, monte à une ſomme exceſſive; & ſi l'on y joint encore ce qui s'eſt perdu d'effectif à Lima, la choſe paroîtra incroyable à quiconque ne connoît pas le degré d'opulence de ce Royaume. Par la ſupputation qui s'en eſt faite, pour rétablir les choſes dans l'état où elles étoient auparavant, il faudroit plus de ſix cens millions.

Pendant cette affreuſe nuit qui anéantit *Callao*, les habitans de *Lima* étoient dans de continuelles allarmes, à cauſe des mouvemens redoublés qui faiſoient trembler la terre aux environs, & parce qu'ils ne voyoient point de fin à ces épouvantables ſecouſſes. Toute leur eſpérance étoit dans la ville même de *Callao*, où ils ſe flattoient de trouver un aſyle & des ſecours. Leur douleur devint donc un véritable déſeſpoir, lorſqu'ils apprirent que *Callao* n'étoit

plus. Les premiers qui en apporterent la nouvelle, furent des soldats que le Viceroi avoit envoyés pour sçavoir ce qui se passoit sur les côtes. Jamais on n'a vu une consternation pareille à celle qui se répandit alors dans *Lima*. On étoit sans ressource; les tremblemens continuoient toujours, & l'on en compta, jusqu'au 29 Novembre, plus de soixante, dont quelques-uns furent très-considérables. Je laisse à imaginer quelle étoit la situation des esprits dans de si étranges conjonctures.

Dès le lendemain de cette nuit lamentable, les Prédicateurs & les Confesseurs se partagerent dans tous les quartiers pour consoler tant de misérables, & les exhorter à profiter de ce fleau terrible pour recourir à Dieu par la Pénitence. Le Viceroi se montra par tout, s'employa sans relâche à soulager les maux de ces infortunés Citoyens.

On peut dire que c'est un bienfait de la Providence d'avoir donné à *Lima*, dans son malheur, un Viceroi aussi plein de zele, d'activité & de courage. Il a fait voir en cette occasion des talens supérieurs & des qualités surprenantes. C'est une justice qu'on lui rend tout d'une voix. Sans lui, la faim auroit

achevé de détruire tout ce qui restoit d'habitans. Tous les vivres qu'on attendoit de *Callao* étoient perdus; tous les fours étoient détruits à *Lima*; tous les conduits des eaux pour les moulins étoient comblés.

Dans ce peril extrême le Viceroi ne se déconcerta point; il envoya à tous les Baillis des provinces voisines ordre de faire voiturer au plutôt les grains qui s'y trouvoient. Il rassembla tous les boulangers; il fit travailler jour & nuit pour remettre les fours & les moulins en état; il fit rétablir tous les canaux, acquéducs, fontaines, afin que l'eau ne manquât point; il prit garde que les bouchers pussent fournir de la viande à l'ordinaire, & il chargea les deux Consuls de tenir la main à l'exécution de tous ces ordres.

Au milieu de tant de soins, il n'a pas négligé ce qui regardoit le service du Roi. Après avoir fait tirer de dessous les ruines toutes les armes qui pouvoient en être dégagées, il a envoyé des Officiers à *Callao* pour sauver le plus qu'il se pouvoit des effets du Roi, & il a mis des Gardes à l'Hôtel de la Monnoie pour garantir du pillage tout ce qu'il y avoit d'or & d'argent.

Comme il reçut avis que les côtes étoient couvertes de cadavres qui demeuroient ſans ſépulture, & que la mer y rejettoit à chaque inſtant une quantité prodigieuſe de meubles & de vaiſſelle d'or & d'argent, il donna ſur le champ des ordres pour faire enterrer les corps. Quant aux effets qui étoient de quelque prix, il voulut que les Officiers les retiraſſent & en tinſſent un regiſtre exact où chacun pût reconnoître ce qui lui appartenoit; il fit défenſe, ſous peine de la vie, à tout particulier de rien prendre de tout ce qui ſeroit ſur les côtes; & pour ſe faire obéir en ce point important, il fit dreſſer deux potences à *Lima*, & deux à *Callao*; & quelques exemples de ſévérité faits à propos tinrent tout le monde en reſpect.

Depuis la perte de la garniſon de *Callao*, le Viceroi n'avoit plus que cent cinquante ſoldats de troupes réglées avec autant de miliciens; cependant il ne laiſſa pas de doubler par-tout les gardes, pour réprimer l'inſolence du peuple, & ſur-tout des Negres & des Eſclaves. Il en compoſa trois patrouilles différentes, qu'il fit roder inceſſamment dans la Ville, pour prévenir les vols, les

querelles, les aſſaſſinats, qu'on avoit tout lieu de craindre dans une pareille confuſion. Une autre attention qu'il a eue, fut d'empêcher qu'on allât ſur les grands chemins acheter le bled qui arrivoit. Il a ordonné que tout le le bled fût premiérement porté au milieu de la place, ſous peine de deux cens coups de fouet pour les perſonnes de baſſe extraction, & d'un exil de quatre ans pour les autres. Toutes ces diſpoſitions auſſi ſagement imaginées que vigoureuſement exécutées, ont maintenu le bon ordre.

Cependant le dernier jour de Novembre, ſur les quatres heures & demie du ſoir, tandis qu'on faiſoit la proceſſion de Notre-Dame de la Merci, tout-à-coup il il ſe répandit un bruit par toute la ville que la mer venoit encore une fois de franchir ſes bornes, & qu'elle étoit déja près de *Lima*. Sur le champ, voilà tout le peuple en mouvement; on court, on ſe précipite, il n'eſt pas juſqu'aux Religieuſes qui, dans la crainte d'une prochaine ſubmerſion, ne ſortent de leurs Cloîtres, fuyant avec le peuple, & chaçun ne ſongeant plus qu'à ſauver ſa vie. La foule des fuyards augmentoit l'épouvante. Les uns ſe jettent vers le mon-

Saint Chriſtophe, les autres vers le mont Saint Barthelemi, on ne ſe croit nulle part en ſureté. Dans ce mouvement général, il n'a péri qu'un ſeul homme; Dom *Pedro Landro* grand Tréſorier, qui en fuyant à cheval eſt tombé & s'eſt tué.

Le Viceroi qui n'avoit reçu aucun avis des côtes, comprit auſſi-tôt que ce n'étoit qu'une terreur panique. Il affecta donc de reſter au milieu de la place, où il avoit établi ſa demeure, s'efforçant de perſuader à tout le monde qu'il n'y avoit rien à craindre. Comme on fuyoit toujours, il envoya des ſoldats pour arrêter le peuple; mais il leur fut impoſſible d'en venir à bout. Alors il y alla lui-même, & parla avec tant d'autorite & de confiance, qu'il fut obéi à l'inſtant, & que chacun revint ſur ſes pas.

Quelques Monaſteres de Religieuſes, qui ont des rentes ſur la caiſſe royale, ont eu recours à lui, pour lui repréſenter le triſte état où elles étoient réduites. Elles l'ont prié d'ordonner au Gouverneur de Police de veiller à leur défenſe pour les garantir de toute inſulte. Cette demande & pluſieurs autres de cette nature ont engagé le Viceroi

à donner ordre que l'on fît un écrit général des réparations les plus pressantes qu'il y avoit à faire pour mettre les habitans en sûreté. Il a voulu même que l'on dressât des plans pour la réédification de cette ville ; & il s'est proposé de faire désormais bâtir les maisons avec assez de solidité pour pouvoir résister à de pareils tremblemens. Celui qui a été chargé de toute cette opération, est M. Godin, de l'Académie des Sciences de Paris, envoyé par le Roi de France pour découvrir la figure de la terre, & qui depuis quelque temps occupe par ordre du Viceroi, la charge de Professeur des Mathématiques à *Lima*, jusqu'à ce qu'il puisse trouver les moyens de repasser en France.

Ce qui embarrassoit le plus le Viceroi, sur-tout dans les circonstances d'une gerre actuelle, étoit le Fort de *Callao* qui est la clef de ce Royaume. C'est pourquoi, après avoir mis ordre à tout dans *Lima*, il s'est transporté avec Monsieur Godin à *Callao*, pour choisir un terrein où l'on pût construire des fortifications capables d'arrêter l'ennemi, & y établir des magasins suffisans, afin que le commerce ne soit pas interrompu.

Au reste, le tremblement de terre a fait aussi de grands ravages dans tous les environs, d'un côté jusqu'à *Canneto*, & de l'autre jusqu'à *Chancay* & *Guaura*. Dans ce dernier endroit, le pont, quoique très-solide, a été abattu ; mais comme c'est un grand passage, le Viceroi a ordonné qu'on le rétablît au plutôt ; on ne sçait pas encore au juste ce qui est arrivé dans les autres endroits voisins de *Lima* & de *Callao*. Les relations qu'on attend nous en apprendront sans doute quelques particularités.

A Cordoue de Tucuman le premier Mars 1747.



LETTRE

Du Révérend Pere Morghen, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. le Marquis de Reybac, &c.

A Guacho, le 20 Septembre 1755.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur de vous envoyer l'an passé la description du Chili, d'après les observations d'un de nos Missionnaires, qui l'a parcouru. Je n'ose me flatter d'avoir dignement rempli les momens que vous avez bien voulu consacrer à la lecture de cette lettre que je vous prie de ne regarder que comme un foible témoignage de ma reconnoissance & de mon atachement. Si j'entreprends aujourd'hui de vous extraire ce que j'ai remarqué de plus intéressant dans une autre ralation du même Missionnaire, concernant le Pérou, c'est que j'aime à me persuader que la distance des lieux ne diminue rien de l'amitié dont vous m'honorez, & que vous

vous apprendez avec plaisir que j'existe encore, malgré les infirmités de l'âge & les fatigues continuelles d'une Mission laborieuse & pénible.

Il seroit peut-être à propos de suivre notre Missionnaire dans ses courses. Cependant j'ai cru devoir changer l'ordre de sa narration, & commencer par la capitale du Pérou, dont la description termine son récit. Je n'ai point oublié, Monsieur, les brillans tableaux que vous m'avez faits autrefois de ce pays; mais j'ose vous assurer qu'ils sont peu conformes à la vérité, & que les voyageurs qui nous en ont suggéré l'idée, se sont moins embarrassés de dire le vrai, que de charmer l'esprit de leurs lecteurs. Au reste, je ne prétends point que le Pérou soit un de ces pays ingrats & sauvages qui n'ont rien d'agréable pour les étrangers. On y trouve certainement une grande partie des choses qui attirent les voyageurs curieux de singularités; mais on pouroit rabattre beaucoup de l'image qu'on s'en est formée en Europe. Vous en jugerez, Monsieur, par le récit du Missionnaire dont je ne suis, pour ainsi dire, que le simple copiste.

Lima est la capitale du Pérou. Les Espagnols qui la découvrirent le jour

de l'Epiphanie, changerent son nom en celui de *Ciudad de los Reges* (ville des Rois.) Cette ville est située au pied d'une montagne, peu haute pour ce pays, mais qui le seroit beaucoup pour le nôtre. Une riviere, ou plutôt un large torrent en baigne les murs, & distribue ses eaux par des canaux souterrains dans tous les quartiers de la ville, ce qui contribue beaucoup à en purifier l'air qui y est naturellement assez mal-sain. Les environs de Lima sont arides & produisent peu de verdure. Ce n'est même que depuis quelques années qu'on y seme du bled, & il n'y croîtroit pas s'il ne se levoit tous les matins un brouillard épais qui humecte la terre, car il n'y pleut jamais.

On trouve au nord, entre la ville & la montagne dont j'ai parlé, une promenade publique, qui seroit charmante, & peut-être unique dans son espece, si l'art y secondoit la nature. C'est un cours planté de quatre rangs d'orangers fort gros, qui sont couverts en tout temps de fruits & de fleurs. On y respire une odeur agréable. Il seroit à souhaiter que les habitans négligeassent moins l'entretien de ces arbres, dont le nombre di-

minue tous les jours. En entrant dans la ville du côté du cours, on rencontre un fauxbourg très-étendu, dont les maisons sont assez bien bâties. Entre ce fauxbourg & la ville, est la riviere, qu'on traverse sur un pont de pierre, & dont le point de vue m'a paru enchanteur; car on y voit de-là, d'un côté, la mer dans l'éloignement, & la riviere qui va s'y jetter après plusieurs détours; & de l'autre la célebre vallée de Lima, que les Poëtes de cette ville ont si souvent chantée, & qui mérite en effet une grande partie de leurs louanges. La porte de la ville qui répond à ce pont, a quelqu'apparence de grandeur, & c'est peut-être le seul morceau d'architecture qui soit un peu régulier. Les maisons n'ont ordinairement qu'un étage; le toît en est plat & fait en terrasse; toutes les fênetres qui regardent sur la rue sont masquées de jalousies. En général les appartemens sont vastes, mais sans aucun ornement : six chaises, une estrade ou tapis, & quelque carreaux, composent tout l'ameublement des chambres. Dans les grandes maisons il y a communément une salle bâtie à l'épreuve des tremblemens de terres, les murailles en sont soutenues par

plusieurs piliers enclavés irréguliérement les uns dans les autres. Cette précaution peut bien à la vérité en empêcher la chûte, mais non pas la garantir des autres accidens.

Il y a dans Lima une grande place. C'est un quarré régulier : l'Eglise Cathédrale, & le Palais de l'Archevêque, en forment une face ; le Palais du Viceroi en fait une autre. Les deux dernieres sont formées par plusieurs maisons d'égale hauteur, qui paroissent belles, parce que les autres ne le sont pas. Au milieu de cette place est un grand jet d'eau, orné de figures de bronze ; & le bassin, qui est large & spacieux, sert de fontaine publique.

Le Palais du Vice-Roi n'est beau ni dans son architecture, ni dans ses ameublemens. La Maison-de-Ville n'a rien de plus distingué ; on y voit seulement l'histoire des Indiens & de leurs Incas, de la main des peintres de Cusco, qui passent pour les plus habiles du pays. Le goût de ces Peintres est tout-à-fait gothique ; car, pour l'intelligence du sujet qu'ils représentent, ils font sortir de la bouche de leurs personnages des rouleaux sur lesquels ils écrivent ce qu'ils veulent leur faire dire. L'intérieur des Eglises est

riche en dorures & en bustes d'argent massif, mais sans art; du reste, l'architecture m'en a paru fort commune. On y voit plusieurs tableaux, où sont retracées les actions principales de Notre Seigneur; la variété, le brillant, l'éclat des couleurs, & sur-tout les noms des étrangers qui en sont les auteurs, tout cela les fait estimer au-delà de leur mérite; ce ne sont que de très-mauvaises copies d'originaux fort foibles, & si je ne me trompe, les Espagnols ont tiré tous ces tableaux d'Italie, lorsqu'ils étoient maîtres du Milanois, car on y reconnoît visiblement la touche de l'Ecole Lombarde, dont les peintures sont plus riches en couleurs que conformes aux regles du bon goût.

Je pourrois m'étendre davantage sur cette ville, vous en décrire les usages, les mœurs, le gouvernement; mais comme les usages, les mœurs & le gouvernement de Lima sont, à peu de choses près, les mêmes que dans les villes d'Espagne, je n'en ferai point ici mention. Je terminerai cet article par une coutume assez singuliere qui ne regarde que les esclaves: les Magistrats, pour alléger le poids de leurs fers, & adoucir un peu leur esclavage, les di-

visent en tribus, dont chacune a son Roi, que la ville entretient, & à qui elle donne la liberté. Ce phantôme de Roi rend la justice aux esclaves de sa tribu, & ordonne des punitions selon la qualité des crimes, sans cependant pouvoir condamner les criminels à mort.

Lorsqu'un de ces Rois vient à mourir, la ville lui fait des obseques magnifiques. On l'enterre la couronne en tête, & les premiers Magistrats sont invités au convoi. Les esclaves de sa tribu s'assemblent, les hommes dans une salle où ils dansent & s'énivrent, & les femmes dans une autre, où elles pleurent le défunt, & forment des danses lugubres autour du corps; elles chantent tour à tour des vers à sa louange, & accompagnent leurs voix d'instrumens aussi barbares que leur musique & leur poésie. Quoique tous ces esclaves soient Chrétiens, ils ne laissent pas de conserver toujours quelques superstitions de leurs pays, & l'on n'ose leur interdire certains usages auxquels ils sont accoutumés dès leur enfance, dans la crainte d'aigrir leur esprit naturellement opiniâtre & soupçonneux.

Cette bisarre cérémonie dure toute la nuit, & ne finit que par l'élection d'un nouveau Roi. Si le sort tombe sur un

esclave, la ville rend à son maître le prix de l'argent qu'il a déboursé, & donne une femme au Roi s'il n'est pas encore marié, de sorte que lui & ses enfans sont libres, & peuvent acquérir le droit de bourgeoisie. C'est par cette politique que les Magistrats retiennent dans le devoir les esclaves du pays, qui joignent à leurs vices naturels tous ceux que la servitude entraîne ou produit.

Quoique *Pisco* ne soit remarquable, ni par son étendue, ni par la beauté de ses édifices, cependant on pourroit la regarder comme une des premieres villes du Pérou. L'an 1690, elle fut abîmée par des tremblemens : elle étoit située sur les bords de la mer. La terre s'étant agitée avec violence, la mer se retira à deux lieues loin de ses bords ordinaires. Les habitans effrayés d'un si étrange événement, se sauverent dans les montagnes ; après la premiere surprise, quelques-uns eurent la hardiesse de revenir pour contempler ce nouveau rivage ; mais tandis qu'ils le considéroient, la mer revint en fureur & avec tant d'impétuosité, qu'elle engloutit tous ces malheureux, que la fuite & la vitesse de leurs chevaux ne purent dérober à la mort. La ville fut submergée & la mer pénétra fort avan

dans la plaine. La rade où les vaisseaux jettent l'ancre aujourd'hui, est le lieu même où la ville étoit assise autrefois.

Cette ville ayant été ruinée de la sorte, fut rebâtie à un quart de lieue de la mer. Sa situation est assez agréable: La noblesse de la Province y fait son séjour, & le voisinage de Lima y amene une foule de négocians lorsque nos vaisseaux y abordent. On peut jetter l'ancre ou devant la Ville, ou dans un enfoncement qui est à deux lieues plus haut vers le midi. Ce dernier ancrage est le meilleur, mais le moins commode, parce que ce canton est désert.

Ce pays m'a paru fort beau, & l'air y est plus pur que dans les autres ports du Pérou; il y a plusieurs Eglises à Pisco; mais elles sont plus riches que belles; cependant j'ai vu avec beaucoup de plaisir un Monastere de Peres Récolets, qui est situé au bout d'une avenue d'oliviers, dans un lieu très-solitaire. L'Eglise en est propre & bien entretenue, & les cloîtres en sont d'une simplicité charmante. A deux ou trois lieues de là on trouve une montagne, où l'on prétend que les Indiens s'assembloient autrefois pour adorer le soleil. La Tradition marque que ces Sauvages jettoient du haut de cette

montagne, dans la mer, des pieces d'or & d'argent, des émeraudes, dont le pays abondoit, & quantité d'autres bijoux qui étoient en usage parmi eux. Cette montagne est si fameuse dans la province, que c'est la premiere chose que les étrangers vont voir à leur arrivée. J'ai suivi la coutume établie, mais je n'ai rien trouvé qui fût digne de la curiosité d'un voyageur.

En quittant le territoire de Pisco, j'entrai dans la Province de Chinca, qui a pour capitale aujourd'hui un petit bourg d'Indiens qui porte le nom de la Province. Ce bourg étoit autrefois une ville puissante, qui, dans son étendue, contenoit près de deux cens mille familles. On comptoit dans cette Province plusieurs millions d'habitans ; actuellement elle est déserte, car à peine y reste-t-il deux cens familles. Je trouvai sur ma route quelques monumens érigés pour conserver la mémoire de ces géants dont parle l'histoire du Pérou, & qui furent frappés de la foudre pour un crime qui fit descendre autrefois le feu du Ciel sur les villes de Sodome & de Gomorrhe. Voici à ce sujet la tradition des Indiens. Ces peuples disent que pendant un déluge qui inonda leur pays, ils se retirerent

ſur les plus hautes montagnes juſqu'à ce que les eaux ſe fuſſent écoulées dans la mer ; que lorſqu'ils deſcendirent dans les plaines, ils y trouverent des hommes d'une taille extraordinaire, qui leur firent une guerre cruelle ; que ceux qui échapperent à leur barbarie, furent obligés de chercher un aſyle dans les cavernes des montagnes ; qu'après y avoir demeuré pluſieurs années, ils apperçurent dans les airs un jeune homme qui foudroya les géants, & que, par la défaite de ces uſurpateurs, ils rentrerent en poſſeſſion de leurs anciennes demeures. On n'a pu ſçavoir en quel temps ce déluge eſt arrivé; c'eſt peut-être un déluge particulier tel que celui de la Theſſalie, dont on démêle la vérité parmi les fables que les anciens nous ont laiſſées de Deucalion & de Pirrha. Quant à l'exiſtence & au crime des géants, je ne m'y arrêterai point, d'autant plus que les monumens que j'ai vus n'ont aucune trace d'antiquité. Les veſtiges des guerres fameuſes qui ont dépeuplé cette Province, ſont quelque choſe de plus réel. Pays autrefois charmant, ce n'eſt plus qu'un vaſte déſert qui vous attriſte ſur le malheureux ſort de ces anciens habitans ; on ne peut y paſſer ſans être ſaiſi

d'effroi, & l'humeur ſombre & tranquille du peu d'Indiens qu'on y voit, ſemble vous rappeller ſans ceſſe les infortunes & la mort de leurs aïeux. Ces Indiens conſervent très-cherement le ſouvenir du dernier de leurs Incas, & s'aſſemblent de temps en temps pour célébrer ſa mémoire. Ils chantent des vers à ſa louange, & jouent ſur leurs flûtes des airs ſi lugubres & ſi touchans, qu'ils excitent la compaſſion de tous ceux qui les entendent. On a vu des effets frappans de cette muſique. Deux Indiens, attendris par le ſon des inſtrumens, ſe précipiterent, il y a quelques jours, du haut d'une montagne eſcarpée, pour aller rejoindre leur Prince, & lui rendre dans l'autre monde les ſervices qu'ils lui auroient rendus dans celui-ci. Cette ſcène tragique ſe renouvelle ſouvent, & éterniſe par-là, dans l'eſprit des Indiens, le douloureux ſouvenir des malheurs de leurs ancêtres.

On rencontre dans la Province de Chinca, pluſieurs tombeaux antiques. J'en ai vu un dans lequel on avoit trouvé deux hommes & deux femmes, dont les cadavres étoient encore preſque entiers. A côté d'eux étoient quatre pots d'argile, quatre taſſes, deux chiens & pluſieurs pieces d'argent. C'étoit-là ſans

doute la maniere dont les Indiens inhumoient leurs morts. Comme ils adoroient le ſoleil, & qu'ils s'imaginoient qu'en mourant ils devoient comparoître devant cet aſtre, on mettoit dans leurs tombeaux ces ſortes de préſens pour les lui offrir & le fléchir en leur faveur. Les Hiſtoriens conviennent que dans pluſieurs endroits du Pérou, les cadavres conſervent long-temps leur forme naturelle. Soit que l'extrême ſéchereſſe de la terre produiſe cet effet, ſoit qu'il y ait quelqu'autre qualité qui maintienne les corps ſans corruption, il eſt certain qu'il n'eſt pas rare d'en trouver d'entiers après pluſieurs années.

Arica, autre petite ville du Pérou, n'eſt pas plus conſidérable que Piſco, mais elle eſt beaucoup plus renommée à cauſe du commerce qu'y font les Eſpagnols qui viennent du Potoſi, & des autres mines du Pérou. Cette Ville eſt ſituée à 18 degrés 28 minutes de latitude méridionale : ſa rade eſt fort mauvaiſe, & les vaiſſeaux y ſont expoſés à tous les vents.

Quoique Arica ſoit ſur le bord de la mer, l'air y eſt très-malſain, & on l'appelle communément le tombeau des François. Les habitans même du Pays

ressemblent plutôt à des spectres qu'à des hommes ; les fièvres malignes, la pulmonie, & en général toutes les maladies qui proviennent, ou de la corruption de l'air, ou des influences de cette corruption sur le sang, ne sortent presque jamais de leur Ville. Il y a dans le voisinage une montagne toujours couverte des ordures de ces oiseaux de proie que nous appellons gouëllans & cormorans, & qui se retirent là pendant la nuit. Comme il ne pleut jamais dans la plaine du Pérou, & que les chaleurs y sont excessives, ces ordures échauffées par les rayons du soleil, exhalent une odeur empestée qui doit infecter l'atmosphère. Le nombre de ces oiseaux est si grand, que l'air en est quelquefois obscurci. Le Gouverneur en retire un gros revenu : on se sert de leurs ordures pour engraisser les terres qui sont séches & arides. Tous les ans il vient plusieurs vaisseaux pour acheter de cette marchandise qui se vend assez cher, & dont tout le profit revient au Gouverneur. La montagne d'où on la tire est creuse, & l'on assure, sans beaucoup de fondement, qu'il y avoit autrefois une mine d'argent très-abondante. Les habitans du Pays ont là-dessus

des idées fort ſingulieres. Ils s'imaginent que le diable réſide dans les concavités de cette montagne, auſſi bien que dans un autre rocher, appellé *Morno de los diablos*, qui eſt ſitué à l'embouchure des rivieres d'*Yta* & de *Sama*, à 15 lieues d'Arica. Ils prétendent que les Indiens ayant été vaincus par les Eſpagnols, y avoient caché des tréſors immenſes, & que le diable, pour empêcher les Eſpagnols d'en jouir, avoit tué pluſieurs Indiens qui vouloient les leur découvrir. Ils diſent auſſi qu'on entend ſans ceſſe un bruit épouvantable auprès de ces montagnes ; mais comme elles ſont ſituées ſur le bord de la mer, je ne doute point que les eaux qui entrent avec violence dans leurs concavités, ne produiſent cette eſpece de mugiſſement, que les Eſpagnols, qui ont l'imagination vive, & qui trouvent du merveilleux par-tout, attribuent à la puiſſance & à la malignité du diable.

Quelques jours après mon arrivée à Arica, il y eut un tremblement de terre ſi extraordinaire, qu'il ſe fit ſentir à deux cens lieues à la ronde. Tobija, Arreguipa, Tagna, Mochegoa, & pluſieurs autres petites Villes ou bourgs furent renverſés. Les montagnes s'écrou-

lerent, se joignirent & engloutirent les villages bâtis sur les collines & dans les vallées. Ce désordre dura deux mois entiers par intervalles. Les secousses étoient si violentes, qu'on ne pouvoit se tenir debout ; cependant peu de personnes périrent sous les ruines des maisons, parce qu'elles ne sont bâties que de roseaux revêtus d'une terre fort légere. Je fus obligé de coucher près de six semaines sous une tente qu'on m'avoit dressée en rase campagne, sans sçavoir ce que je deviendrois. Enfin, je crus devoir quitter les environs d'une Ville où je craignois à tout moment d'être englouti, & je pris la route d'*Ylo*, petit bourg à quarante lieues delà. Mais avant de vous parler de ce nouvel endroit, je vais vous dire encore un mot d'Arica.

Le Gouvernement de cette Ville est un des plus considérables du Pérou, à cause du grand commerce qui s'y fait. En arrivant, je trouvai dans le port sept vaisseaux François qui avoient liberté entiere de trafiquer. Le Gouverneur lui-même, qui est très-riche, & d'une probité infinie dans le commerce, faisoit des achats considérables pour envoyer aux mines. Environ à une lieue

de la Ville, eſt une vallée charmante, remplie d'oliviers, de palmiers, de bananiers & autres arbres ſemblables, plantés ſur le bord d'un torrent qui coule entre deux montagnes, & qui va ſe jetter dans la mer près d'Arica. Je n'ai vu nulle part que là une ſi grande quantité de tourterelles & de pigeons ramiers, les moineaux ne ſont pas plus communs en France. On trouve auſſi dans cette partie du Pérou, un animal que les Indiens appellent *guanapo*, & les Eſpagnols *carniero de la tierra* (1). C'eſt une eſpece de mouton fort gros, dont la tête reſſemble beaucoup à celle du chameau. Sa laine eſt précieuſe & infiniment plus fine que celle que nous employons en Europe. Les Indiens ſe ſervent de ces animaux au lieu de bêtes de ſomme, & leur font porter deux cens, quelquefois 300 livres peſant ; mais lorſqu'ils ſont trop chargés ou trop fatigués, ils ſe couchent & refuſent de marcher. Si le conducteur s'obſtine à vouloir, à force de coups, les faire relever, alors ils tirent de leur goſier une liqueur noire & infecte, & la lui vomiſſent au viſage. J'ai vu encore aux

(1) Voyez le Dictionnaire Eſpagnol.

environs d'Arica une foule prodigieuſe de ces oiſeaux dont je vous ai parlé. Vous apprendrez ſans doute avec plaiſir la maniere curieuſe dont ils donnent la chaſſe aux poiſſons. Ils forment ſur l'eau un grand cercle qui a quelquefois une demi lieue de circonférence, & ils preſſent leurs rangs à meſure que ce cercle diminue. Lorſque par ce moyen ils ont aſſemblé au milieu d'eux une grande quantité de poiſſons, ils plongent & les pourſuivent ſous l'eau, tandis qu'une troupe d'autres oiſeaux, dont j'ignore le nom, mais dont le bec eſt long & pointu, vole au-deſſus du cercle, ſe précipite à propos dans la mer pour avoir part à la chaſſe, & en reſſort incontinent avec ſa proie. Nos matelots attrapent ces derniers oiſeaux en plantant, à fleur d'eau, & à vingt ou trente pas du rivage, un pieu fait en forme de lance, au bout duquel ils attachent un petit poiſſon. Ces oiſeaux fondent ſur cette proie, avec tant d'impétuoſité, qu'ils reſtent preſque toujours cloués à l'extrémité du pieu. Tous ces oiſeaux ont un goût déteſtable ; les matelots même peuvent à peine en ſupporter l'odeur. On voit pareillement ſur cette côte un nombre infini de baleines, de

loups marins, de pingouins & d'autres animaux de cette eſpece. Les baleines s'approchent même ſi près du rivage, qu'elles y échouent quelquefois. On m'avoit ſouvent parlé d'un poiſſon d'une groſſeur extraordinaire, à qui on avoit donné le nom de licorne ; j'ai eu le plaiſir de le voir ſur les côtes d'Arica. Il eſt en effet d'une grandeur prodigieuſe. Il nage avec une rapidité ſinguliere, & il ne ſe nourrit guère que de bonites, de thons, de dorades & d'autres poiſſons de cette eſpece. Comme cet animal a une longue corne à la tête, & que les plus anciens pilotes n'en avoient jamais vu de ſemblable, on lui a donné le nom de licorne, nom qui lui convint auſſi bien que celui de *poiſſon ſpada* au poiſſon qui porte ce nom.

Je fus à peine à *Ylo*, bourg ſitué au bord de la mer à 17 degrés 40 minutes de latitude méridionale, que je m'empreſſai de voir, aux environs, une vallée délicieuſe, plantée d'oliviers, & arroſée par un torrent qui tarit en hiver, mais que les neiges fondues qui tombent du haut des montagnes voiſines, enflent conſidérablement en été. Obſervez, Monſieur, que le mot d'hiver dont je me ſers, ne doit être entendu que

par rapport aux hautes montagnes du Pérou, & non par rapport à la plaine, où la chaleur & l'été sont éternels. Les François avoient fait bâtir, dans cette vallée, un grand nombre de magasins très-bien fournis; mais les derniers tremblemens de terre en ont renversé la plus grande partie. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description d'Ylo; c'est un très-petit bourg où je n'ai rien vu de remarquable; c'est pourquoi je n'y suis resté que cinq jours. Je n'ai pas fait un plus long séjour à Villa-Hermosa, Ville célèbre par son attachement aux Rois d'Espagne. Elle est à 40 lieues d'Ylo du côté des montagnes. Au commencement du régne de Philippe V, dont vous sçavez l'histoire, cette Ville se montra d'une maniere qui fera toujours honneur à la générosité de ses habitans. Rappellez-vous l'affreuse extrémité où se trouvoit le Roi d'Espagne dans ses guerres avec l'Archiduc; rappellez-vous en même-temps les cruautés inouies que les Espagnols avoient exercées auparavant dans le Pérou, & vous verrez si cette Nation avoit droit d'attendre d'un Pays, qui devoit naturellement la détester, les services essentiels qu'elle en a reçus. Cependant les femmes de Villa-

Hermoſa vendirent à vil prix leurs bagues, leurs cercles d'or, & tous les autres joyaux qu'elles poſſédoient ; les hommes vendirent également ce qu'ils avoient de plus précieux pour ſubvenir aux beſoins du Prince. Les uns & les autres ſe dépouillerent de tout de leur plein gré, uniquement dans l'intention de contribuer au ſoutien d'un Monarque que la fortune abandonnoit. Un trait de grandeur d'ame ſi caractériſtique & ſi touchant, eſt, pour les habitans de Villa-Hermoſa, un titre bien marqué à l'eſtime & aux bienfaits des Rois d'Eſpagne.

Guacho & *Guaura* ſont deux petites villes du même Royaume, qui ſont ſituées à 11 degrés 40 minutes de latitude méridionale. La premiere a un petit port à l'abri des vents d'oueſt & de ſud, mais fort expoſé à la tramontane ; en général elle eſt mal bâtie, mais elle eſt habitée par des Indiens d'une franchiſe & d'une bonne foi admirables dans le commerce qu'ils font de leurs denrées. Les vaiſſeaux qui partent du Pérou, ſoit pour retourner en France, ſoit pour aller à la Chine, peuvent y faire d'excellentes proviſions plus commodément & à meilleur marché qu'en aucun autre

endroit du Pérou ; & ce qu'il y a de particulier, c'eſt que l'eau qu'on y prend ſe conſerve long-temps ſur mer ſans ſe corrompre. La ſeconde eſt aſſiſe dans le lieu le plus riant, le plus agréable & le plus champêtre du monde ; une riviere coule au milieu ; les maiſons y ſont plus commodes & beaucoup mieux bâties que par-tout ailleurs ; j'ai remarqué que les habitans de cette ville n'avoient preſqu'aucun des vices ordinaires à leur Nation. On peut regarder ce petit canton comme les délices du Pérou, ſi l'on conſidere la douceur du génie des habitans, l'aménité du climat, & la fertilité du pays. Je vous avoue, Monſieur, que je ſerois tenté d'y paſſer mes jours, ſi la Providence ne m'avoit point deſtiné à les finir dans les travaux de l'Apoſtolat.

En ſortant de cette derniere ville, je dirigeai ma route du côté de Cagnette, bourg de la Province de *Chinca.* Je ne vous détaillerai point tout ce que j'ai eu à ſouffrir dans ce voyage. Je vous dirai ſeulement que ce pays eſt un peu moins aride que les Provinces voiſines, à cauſe du grand nombre de rivieres qui l'arroſent ; ce ſont des torrens formés par les neiges fondues qui tombent

avec rapidité du haut des montagnes, & qui entraînent dans leur cours les arbres & les rochers qu'ils rencontrent; leur lit n'eſt pas profond, parce que les eaux ſe partagent en pluſieurs bras; mais leur cours n'en eſt que plus rapide. On eſt ſouvent obligé de faire plus d'une lieue dans l'eau, & l'on eſt heureux quand on ne trouve point de ces arbres & de ces rochers que les torrens roulent avec leurs flots, parce que les mules intimidées & déja étourdies par la rapidité & le fracas des chûtes d'eau, tombent facilement & ſe laiſſent ſouvent entraîner dans la mer avec le cavalier. A la vérité on trouve aux bords de ces torrens des Indiens appellés *Cymbadores*, qui connoiſſent les gués, & qui moyennant une ſomme d'argent, conduiſent les voitures, en jettant de grands cris pour animer les mules, & les empêcher de ſe coucher dans l'eau. Mais ſi on n'a pas ſoin de les bien payer, ils ſont capables de vous abandonner dans les endroits les plus dangereux & de vous voir périr ſans pitié.

J'arrivai enfin à Cagnete, après vingt-quatre heures de fatigues, de craintes & de périls. Je ſongeai d'abord à me

repoſer. Le lendemain je parcourus ce bourg d'un bout à l'autre. Les habitans m'en parurent pauvres & miſérables ; leur nourriture ordinaire eſt le bled d'inde & le poiſſon ſalé. C'eſt un pays ingrat, triſte & deſert. L'habillement des femmes eſt aſſez ſingulier, il conſiſte en une eſpece de caſaquie qui ſe croiſe ſur le ſein, & qui s'attache avec une épingle d'argent, longue d'environ dix pouces, dont la tête eſt ronde & plate, & a ſix ou ſept pouces de diametre ; voilà toute la parure des femmes ; pour les hommes ils ſont vêtus à peu près comme les autres Indiens.

Les eaux d'un torrent voiſin de Cagnete, s'étoient débordées lorſque j'entrai dans le territoire de ce bourg. Mes guides me dirent alors qu'on ne pouvoit, ſans beaucoup riſquer, continuer la route ordinaire, & qu'il falloit me réſoudre à faire une journée de plus, & à paſſer un pont qui ſe trouvoit entre deux montagnes ; je ſuivis leur conſeil, mais quand je vis ce pont, ma frayeur fut extrême. Imaginez-vous deux pointes de montagnes eſcarpées & ſéparées par un précipice affreux, ou plutôt par un abîme profond, où deux torrens rapides ſe précipitent avec un bruit épouvan-

table. Sur ces deux pointes on a planté de gros pieux, auxquels on a attaché des cordes faites d'écorces d'arbre, qui paſſant & repaſſant pluſieurs fois d'une pointe à l'autre, forment une eſpece de rets qu'on a couvert de planches & de ſable. Voilà tout ce qui forme le pont qui communique d'une montagne à l'autre. Je ne pouvois me réſoudre à paſſer ſur cette machine tremblante qui avoit plutôt la forme d'une eſcarpolette que d'un pont. Les mules paſſerent les premieres avec leur charge; pour moi je ſuivis en me ſervant & des mains & des pieds, ſans oſer regarder, ni à droite ni à gauche. Mais enfin la Providence me ſauva & j'entrai dans la Province de *Pachakamac*. Je paſſai en quittant le pont au pied d'une haute montagne, dont la vue fait frémir; le chemin eſt ſur le bord de la mer; il eſt ſi étroit qu'à peine deux mules peuvent y paſſer de front. Le ſommet de la montagne eſt comme ſuſpendu & perpendiculaire ſur ceux qui marchent au-deſſous, & il ſemble que cette maſſe ſoit à tout moment ſur le point de s'écrouler; il s'en détache même de temps en temps des rochers entiers, qui tombent dans la mer, & qui rendent ce chemin

min auſſi pénible que dangereux. Les Eſpagnols appellent ce paſſage *el mal paſſo d'aſcia*, à cauſe d'une mauvaiſe hôtellerie de ce nom qu'on trouve à une lieue de-là.

Dans l'eſpace de plus de quarante lieues, je n'ai pas vu un ſeul arbre, ſi ce n'eſt au bord des torrens, dont la fraîcheur entretient un peu de verdure. Ces deſerts inſpirent une ſecrette horreur; on n'y entend le chant d'aucun oiſeau, & dans toutes ces montagnes je n'en ai vu qu'un appellé *condur*, qui eſt de la groſſeur d'un mouton, qui ſe perche ſur les montagnes les plus arides, & qui ne ſe nourrit que des vers qui naiſſent dans les ſables brûlans dont les montagnes ſont environnées.

La Province de Pachakamac eſt une des plus conſidérables du Pérou; elle porte le nom du Dieu principal des Indiens qui adorent le ſoleil ſous ce nom, comme l'auteur & le principe de toute choſe. La ville capitale de cette Province étoit fort puiſſante autrefois, & renfermoit plus d'un million d'ames dans ſon enceinte. Elle fut le théâtre de la guerre des Eſpagnols qui l'arroſerent du ſang de ſes habitans. Je paſſai au milieu des débris de cette grande

ville ; ses rues sont belles & spacieuses ; mais je n'y vis que des ruines & des ossemens entassés. Il regne parmi ces masures un silence qui inspire de l'effroi, & rien ne s'y présente à la vue qui ne soit affreux. Dans une grande place qui m'a paru avoir été le lieu le plus fréquenté de cette ville, je vis plusieurs corps que la qualité de l'air & de la terre avoit conservés sans corruption; ces cadavres étoient épars çà & là ; on distinguoit aisément les traits de leurs visages, car ils avoient seulement la peau plus tendue & plus blanche que les Indiens n'ont coutume de l'avoir.

Je ne vous parlerai point de plusieurs autres petites villes que j'ai vues dans ma route ; je me contenterai de vous dire qu'en général elles sont pauvres, mal bâties, & très-peu fréquentées des voyageurs.



MÉMOIRE

HISTORIQUE

Sur un Missionnaire distingué, de l'Amérique méridionale.

LE Pere *Castagnares* naquit le 25 Septembre 1687 à Salta, capitale de la Province du Tucuman. Son ardeur pour les Missions se déclara de bonne heure, & le fit entrer chez les Jésuites. Après le cours de ses études, il se livra par préférence à la Mission des *Chiquites*. Pour arriver chez ces peuples, il fallut parcourir plusieurs centaines de lieues, dans des plaines incultes, dans des bois, sur des chaînes de montagnes, par des chemins rudes & difficiles, coupés de rochers affreux & de profonds précipices, dans des climats tantôt glacés, tantôt embrasés. Il parvint enfin chez les *Chiquites*. Ce pays est extrêmement chaud, & par la proximité du soleil ne connoît qu'une seule saison qui est un été perpétuel. A la vérité, lorsque le vent du midi s'éleve par intervalles, il occasionne une espece de petit hiver; mais cet hiver prétendu

ne dure gueres de ſuite qu'une ſemaine; & dès le premier jour que le vent du nord ſe fait ſentir, il ſe change en une chaleur accablante.

La nature a étrangement à ſouffrir dans un pareil climat. Le froment & le vin y ſont inconnus. Ce ſont des biens que ces terres ardentes ne produiſent pas, non plus que beaucoup d'autres fruits qui croiſſent en Europe & même dans d'autres contrées de l'Amérique méridionale.

Un plus grand obſtacle au ſuccès d'une ſi grande entrepriſe eſt l'extrême difficulté de la langue des *Chiquites* qui fatigue & rebute les meilleures mémoires. Le Pere Caſtagnares, après l'avoir appriſe avec un travail inconcevable, ſe joignit au Pere Suarez l'an 1720, pour pénétrer dans le pays des *Samuques*, (peuple alors barbare, mais aujourd'hui Chrétien) dans l'intention de les convertir & de découvrir la riviere du *Pilcomayo*, pour faciliter la communication de la Miſſion des *Chiquites* avec celle des *Guaranis* qui habitent les rives des deux fleuves principaux; ces deux fleuves ſont le Parana & l'Urugay, leſquels forment enſuite le fleuve immenſe de la Plata. Quant au Pilcomayo, il

coule des montagnes du Pérou, d'occident en orient, presque jusqu'à ce qu'il décharge ses eaux dans le grand fleuve du Paraguay; & celui-ci entre dans le Parana à la vue de la ville *de los Corientes*.

Les Supérieurs avoient ordonné aux Peres Patigno & Rodriguez de sortir du pays des *Guaranis*, avec quelques canots & un nombre suffisant de personnes pour les conduire, de remonter le fleuve du Paraguay, pour prendre avec eux quelques nouveaux ouvriers à la ville de l'Assomption, & de remonter tous ensemble le bras le plus voisin du *Pilcomayo*. Ils exécuterent ponctuellement cet ordre, & remonterent le fleuve l'espace de quatre cens lieues, dans le dessein de joindre les deux autres Missionnaires des *Chiquites*, de gagner en passant l'affection des Infideles qui habitent le bord de ce fleuve, & de disposer insensiblement les choses à la conversion de ces barbares.

Le succès ne répondit pas d'abord aux travaux immenses qu'ils eurent à soutenir: mais le Pere Castagnares eut la constance de suivre toujours le même projet; il ne se rebuta point, & espéra contre toute espérance. Cette fermeté

eut ſa récompenſe. Les *Samuques* ſe convertirent au moment qu'on s'y attendoit le moins. Le Pere étoit à l'habitation de Saint-Joſeph, déplorant l'opiniâtreté de ces barbares, quand il arriva tout-à-coup à la peuplade de Saint-Jean-Baptiſte, éloignée de Saint-Joſeph de treize lieues, près de cent perſonnes, partie *Samuques*, partie *Cucutades*, ſous la conduite de leurs Caciques, demandant d'être mis au nombre des Catéchumenes. Quelle joie pour les Miſſionnaires & les Néophytes! Auſſi quel accueil ne firent-ils pas à des hommes qu'ils étoient venus chercher de ſi loin, & qui ſe préſentoient d'eux-mêmes! On baptiſa dès-lors les enfans de ces barbares. Mais parce que pluſieurs des adultes tomberent malades, le Pere Herbas, Supérieur des Miſſions, jugea à propos de les reconduire tous dans leur pays natal, pour y fonder une peuplade à laquelle il donna par avance le nom de Saint-Ignace.

Le Supérieur voulut ſe trouver lui-même à la fondation, & prit avec lui le Pere Caſtagnares, qui voyoit avec des tranſports de joye que de ſi heureux préparatifs commençoient à remplir les plus ardens de ſes vœux. Les

Peres mirent quarante jours à gagner les terres des *Samuques*, avec des travaux si excessifs, que le Pere Supérieur, plus avancé en âge, ne les put supporter, & qu'il y perdit la vie. Castagnares, d'une santé plus robuste, & moins avancé en âge, résista à la fatigue, & pénétra, avec les *Samuques* qui le suivoient, & quelques *Chiquites*, jusqu'aux *Cucutades* qui habitent le bord d'un torrent quelquefois presqu'à sec, & qui forme quelquefois un fleuve considérable. C'est-là qu'est aujourd'hui située l'habitation de Saint-Ignace des *Samuques*. Il posa les premiers fondemens; & ayant perdu son compagnon, il se vit presque accablé des travaux qui retomboient tous sur lui seul. Il avoit à souffrir les influences de ce rude climat, sans autre abri qu'une toile destinée à couvrir l'autel où il célébroit. Il lui fallut encore étudier la langue barbare de ces peuples, & s'accoutumer à leur nourriture qui n'est que de racines sauvages. Il s'appliqua sur-tout à les humaniser dans la terre même de leur habitation, ce qui peut-être n'étoit gueres moins difficile que d'apprivoiser des bêtes féroces au milieu de leurs forêts. Mais les forces de la grace appla-

nissent toutes les difficultés, & rien n'étonne un cœur plein de l'amour de Dieu & du prochain.

Tel étoit celui du Pere Castagnares. Par sa douceur, son affabilité, sa prudence, & par les petits présens qu'il faisoit à ces barbares, il gagna absolument leur amitié. De nouvelles familles venoient insensiblement augmenter l'habitation de Saint-Ignace. Ces accroissemens imprévus remplissoient de consolation le zélé Missionnaire, & le faisoient penser à établir si bien cette fondation, que les Indiens n'y manquassent de rien, & ne pensassent plus à errer, selon leur ancienne coutume, en vagabonds, pour chercher leur subsistance dans les forêts. Mais comme le Pere se trouvoit seul, & qu'il auroit fallu leur faire cultiver la terre, & leur fournir quelque bétail qui pût leur donner de petites douceurs, ce n'étoit-là que de belles idées qu'il étoit impossible de réaliser, jusqu'à ce qu'il lui arrivât du secours & des compagnons.

Cependant le Seigneur adoucit ses peines, & lui faisoit trouver de petites ressources, d'autant plus sensibles qu'elles provenoient de l'affection de ses Néophytes. Un *Samuque*, dont il n'a-

voit pas été question jusques-là, alloit de temps en temps dans les forêts voisines, sans qu'on le lui commandât ou qu'on l'en priât, tuoit un sanglier, & alloit le mettre à la porte du Missionnaire; se retiroit ensuite, sans demander aucune de ces bagatelles qu'ils estiment tant, & sans même attendre aucun remerciment. L'Indien fit au Pere trois ou quatre fois ces présens désintéressés.

Une chose manquoit à cette habitation; chose absolument nécessaire, le sel. Ce pays avoit été privé jusques-là de salines; mais on avoit quelque soupçon vague qu'il y en avoit dans les terres des *Zatheniens.* Un grand nombre d'Indiens voulut s'en assurer & éclaircir ce fait. Après avoir parcouru toutes les forêts, sans avoir découvert aucune marque qu'il y eut du sel, un de ces Indiens monta sur une petite éminence pour voir si de-là l'on ne découvriroit rien de ce qui étoit si ardemment désiré. Il vit à très-peu de distance une mare d'eau colorée, environnée de bruyeres. La chaleur qu'il enduroit l'engagea à traverser ces bruyeres pour aller se baigner. En entrant dans l'eau, il remarqua que la mare étoit couverte

d'une efpece de verre, il enfonça fa main, & la retira pleine d'un fel à demi-formé. L'Indien fatisfait appella fes compagnons ; & le Miffionnaire en étant informé, prit des mefures pour faire des chemins furs qui y aboutiffent & les mettre à l'abri des barbares idolâtres.

Le Pere Caftagnares entreprit enfuite avec fes Indiens de conftruire une petite Eglife : & pour remplir le projet général qu'il avoit formé, il voulut défricher des terres pour les enfemencer ; mais comme les Indiens ne font point accoutumés au travail, il falloit être toujours avec eux, expofé aux rigueurs du climat, & fouvent le Pere arrachoit lui-même les racines des arbres que les Indiens avoient coupés, & il mettoit le premier la main à tout pour animer les travailleurs. Les *Chiquites* faifoient leur part de l'ouvrage ; mais ils difparurent tout-à-coup, & s'en retournerent chez eux. *Leur éloignement nous fit beaucoup de peine*, dit un de nos Miffionnaires, *parce qu'ils avoient foin de quelques vaches que nous avions. Nous ne nous étions point apperçus avant leur éloignement de la crainte exceffive que les* Samuques *ont de ces animaux, qu'ils*

fuient avec plus d'horreur que les tigres les plus feroces. Ainsi nous nous vîmes obligés à tuer les veaux de notre propre main, quand nous avions besoin de viande, & à traire les vaches pour nous nourrir de leur lait. Ce fut alors qu'arriva une avanture assez plaisante. Les *Zathéniens* avec quelques *Samuques* & les *Cacutades*, se liguerent pour faire une invasion dans la peuplade de saint Joseph. Ils en étoient déja fort près lorsqu'un incident leur fit abandonner ce dessein. Les vaches paissoient à quelque distance de l'habitation. La vue de ces animaux & leurs seules traces qu'apperçurent les *Zathéniens* leur causerent tant de frayeur, que, bien loin de continuer leur route, toute leur valeur ne put les empêcher de fuir avec la plus grande & la plus ridicule précipitation.

Dieu permit alors qu'une grande maladie interrompit les projets du Pere Castagnares; mais quoiqu'il fut sans secours, & dans un pays où il manquoit de tout, la même Providence rétablit bientôt sa santé dont il faisoit un si bon usage. Il ne fut pas plutôt remis & convalescent, qu'il se livra à de plus grands travaux.

Il est un point de ressemblance entre

les hommes apoſtoliques & les anciens Conquérans. Ceux-ci ne pouvoient apprendre qu'il y eût à côté de leurs Etats d'autres régions indépendantes, ſans brûler du deſir de les aſſervir & d'en augmenter leur Empire. Et les hommes apoſtoliques qui parcourent des contrées infidelles, quand ils ont ſoumis quelques-uns de ces peuples idolâtres à l'Evangile, ſi on leur dit qu'au-delà il eſt une Nation chez qui le nom de Jeſus n'a pas encore été prononcé, ils ne peuvent s'arrêter; il faut que leur zele ſe ſatisfaſſe, & qu'ils aillent y répandre la lumiere de l'Evangile. La difficulté, les dangers, la crainte même d'une mort violente, tout cela ne ſert qu'à les animer davantage: ils ſe croyent trop heureux, ſi au prix de leur ſang, ils peuvent arracher quelques ames à l'ennemi du ſalut. C'eſt ce qui détermina le Pere Caſtagnares à entreprendre la converſion des *Terenes* & des *Mataguais*.

Sa miſſion chez les *Terenes* n'eut pas de ſuccès, & il fut obligé, après bien des fatigues, de revenir à l'habitation de ſaint Ignace. Delà il ſongea à faire l'importante découverte du *Pilcomayo* dont nous avons déja parlé, & qui

devoit servir à la communication des missions les unes avec les autres. Après avoir navigé soixante lieues, ne pouvant continuer sa route par eau; il prit terre & voyagea à pied en côtoyant le rivage du fleuve. Etrange résolution! Le pieux Missionnaire n'ignoroit pas qu'il lui falloit traverser plus de trois cens lieues de pays qui n'étoient habités que de Nations féroces & barbares. Il connoissoit la stérilité de ces côtes. Malgré cela, avec dix hommes seulement & une très-modique provision de vivres il osa tenter l'impossible. Il voyagea dix jours, traversant des terres inondées, dans l'eau jusqu'à la poitrine, se nourrissant de quelques dates de palmiers, souffrant nuit & jour la persécution des insectes qui l'épuisoient de sang, il lui falloit souvent marcher pieds nuds dans des marécages couverts d'une herbe dure & si tranchante qu'elle ne faisoit qu'une plaie de ses pieds, qui teignoient de sang les eaux qu'il traversoit. Il marcha ainsi, jusqu'à ce qu'ayant perdu toutes ses forces & manquant de tout, il fut obligé de se remettre sur le fleuve pour s'en retourner à l'habitation de saint Ignace.

Son repos y fut court. La soif de la

gloire de Dieu le pressa d'aller chez les barbares nommés *Mataguais*. Un Espagnol dont le nom étoit *Acozar*, sincérement converti par les exhortations du Missionnaire, l'accompagna, malgré les représentations de ses amis & l'évidence du danger. Ils arriverent : les barbares les reçurent bien. Mais il y avoit chez une Nation avancée dans les terres, un Cacique ennemi déclaré des Missionnaires, de leurs Néophytes & de tout ce qui conduisoit au Christianisme. Ce perfide vint inviter le Pere à fonder une peuplade chez lui. Le Missionnaire croyant l'invitation sincere vouloit s'y rendre; mais il y eut des Indiens qui connoissoient la mauvaise intention du Cacique, & qui ne manquerent pas d'avertir le Pere du danger auquel il alloit s'exposer.

Il résolut donc de s'arrêter pendant quelque temps chez les premiers *Mataguais* qui l'avoient accueilli. Dans cet intervalle, il n'y eut point de caresses qu'il ne fît au Cacique & à sa troupe. Il le renvoya enfin avec promesse qu'aussi-tôt qu'il auroit achevé la Chapelle qu'il vouloit bâtir, il passeroit dans sa Nation pour s'y établir. Le Cacique dissimulé se retira avec ses

gens. Le Pere se croyant en pleine sûreté, envoya ses compagnons dans la forêt pour couper les bois propres à la construction de la Chapelle, & les *Mataguais* qui lui étoient fideles pour les rapporter. Ainsi il resta presque seul avec *Acozar*. A peine ceux-ci s'étoient-ils éloignés, qu'un Indien de la suite du traître Cacique retourna sur ses pas. Que voulez-vous, lui demanda le Pere? Il répondit qu'il revenoit pour chercher son chien qui s'étoit égaré ; mais il ne revenoit que pour remarquer si le Pere étoit bien accompagné; & le voyant presque seul, il alla sur le champ en donner avis à son Cacique, qui revint à l'instant avec tous ses gens, assaillit le Pere avec une fureur infernale, & lui ôta sacrilégement la vie. Les autres barbares firent le même traitement à *Acozar* qui eut ainsi le bonheur de mourir dans la compagnie de cet homme Apostolique. Aussi-tôt ils mirent la croix en pieces : ils briserent tout ce qui servoit au culte divin, & emporterent triomphans tous les petits meubles du Missionnaire, comme s'ils eussent remporté une victoire mémorable. La mort, ou pour mieux dire, le martyre du Pere Augustin Castagnares arriva le 15 Septembre 1744, la cinquante-septieme année de son âge.

LETTRE

Du Révérend Pere Cat, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à Monſieur....

A Buenos-Ayres, le 18 Mai 1729.

Je me hâte, Monſieur, de remplir la promeſſe que je vous ai faite en partant, de vous écrire les particularités de mon voyage, qui, aux fatigues près d'un trajet long & pénible, a été des plus heureux.

Je ſortis le huit de Novembre 1738, de la rade de Cadix, avec trois Miſſionnaires de notre Compagnie.

Pouſſé par un vent favorable, l'équipage perdit bientôt la terre de vue, & la navigation fut ſi rapide, qu'en trois jours & demi nous arrivâmes à la vue des Canaries. Mais alors le vent ayant changé, nous fûmes obligés de louvoyer juſqu'au ſeize, jour auquel nous mouillâmes à la baye de Sainte-Croix de Tériffe, où nous arrêtâmes quelque temps pour faire de nouvelles proviſions.

Je ne trouve rien de plus ennuyeux que le ſéjour d'un vaiſſeau arrêté dans

un port. Heureusement nous ne restâmes pas long-temps dans celui où nous étions, car le vingt-six Janvier nous nous trouvâmes sous le tropique du cancer. Je fus alors témoin d'un spectacle auquel je ne m'attendois guères. On vit paroître tout-à-coup sur le vaisseau, dix ou douze avanturiers que personne ne connoissoit. C'étoit des gens ruinés, qui voulant passer aux Indes pour y tenter fortune, s'étoient glissés dans le navire parmi ceux qui y avoient porté les provisions, & s'étoient cachés entre les balots. Ils sortirent de leur retraite les uns après les autres, bien persuadés qu'étant si avancé en mer on ne chercheroit point un port pour les mettre à terre. Le Capitaine indigné de voir tant de bouches surnuméraires, se livra à des transports de fureur qu'on eut bien de la peine à calmer; mais enfin on en vint à bout.

Quoique nous fussions sous la Zone torride, nous n'étions cependant pas tout-à-fait à l'abri des rigueurs de l'hiver, parce que le soleil étoit alors dans la partie du sud, & qu'il régnoit un vent frais qui approchoit de la bize. Le printemps survint tout-à-coup; quelques semaines après nous éprouvâmes les chaleurs de l'été, qui ne cesserent pour nous que

quand nous eûmes passé le tropique du Capricorne. Alors nous nous trouvâmes en automne, de sorte qu'en moins de trois mois nous eûmes successivement toutes les saisons.

Le dix-huit de Février nous passâmes la ligne. Ce jour sera pour moi un jour à jamais mémorable. On célébra une fête qui vous surprendra par sa singularité. Nous n'avions dans le vaisseau que des Espagnols : vous connoissez leur génie romanesque & bisarre, mais vous le connoîtrez encore mieux par la description des cérémonies qu'ils observent en passant la ligne. La veille de la fête on vit paroître sur le tillac une troupe de matelots armés de pied en cap, & précédés d'un hérault qui donna ordre à tous les passagers de se trouver le lendemain à une certaine heure sur la platte-forme de la poupe, pour rendre compte au Président (1) de la ligne, des raisons qui les avoient engagés à venir naviger dans ces mers, & lui dire de qui ils en avoient obtenu la permission. L'Edit fut affiché au grand mât; les matelots le lurent les uns après les autres, car tel étoit l'or-

(1) Nom qu'on donna au principal acteur de la Comédie.

dre du Président, après quoi ils se retirerent dans le silence le plus respectueux & le plus profond. Le lendemain dès le matin on dressa sur la platte-forme une table d'environ trois pieds de large sur cinq de long : on y mit un tapis, des plumes, du papier, de l'encre, & plusieurs chaises à l'entour. Les matelots formerent une compagnie beaucoup plus nombreuse que la veille, ils étoient habillés en dragons, & chacun d'eux étoit armé d'un sabre & d'une lance. Ils se rendirent au lieu marqué au bruit du tambour, ayant des Officiers à leur tête. Le Président arriva le dernier. C'étoit un vieux Catalan qui marchoit avec la gravité d'un roi de théâtre. Ses manières ridiculement hautaines, jointes à son air original & burlesque qu'il soutenoit du plus grand sang-froid, faisoit bien voir qu'on ne pouvoit choisir personne qui fût plus en état de jouer un pareil rôle.

Aussi-tôt que le digne personnage fut assis dans le fauteuil qu'on lui avoit préparé, on fit paroître devant lui un homme qui avoit tous les défauts du *Therfite* d'Homère. On l'accusoit d'avoir commis un crime avant le passage de la ligne. Ce prétendu coupable voulut se justifier, mais le Président regardant ses ex-

cuſes comme autant de manque d'égards, lui donna vingt coups de canne, & le condamna à être plongé cinq fois dans l'eau.

Après cette ſcène, le Préſident envoya chercher le Capitaine du vaiſſeau, qui comparut tête découverte, & dans le plus grand reſpect. Interrogé pourquoi il avoit eu l'audace de s'avancer juſques dans ces mers ? Il répondit qu'il en avoit reçu ordre du Roi ſon Maître. Cette réponſe aigrit le Préſident, qui le mit à une amende de cent vingt flacons de vin. Le Capitaine repréſenta que cette taxe excédoit de beaucoup ſes facultés, on diſputa quelque temps, & enfin le Préſident voulut bien ſe contenter de vingt-cinq flacons, de ſix jambons, & de douze fromages de hollande, qui furent délivrés ſur le champ.

Les paſſagers furent cités à leur tour, les uns après les autres. Le Préſident leur fit à tous la même demande qu'au Capitaine ; ils répondirent de leur mieux, mais toujours d'une manière plaiſante & digne des interrogations abſurdes du Préſident, qui finit ſa ſéance par mettre tout le monde à contribution.

Quand la cérémonie fut achevée, le Capitaine & les Officiers du vaiſſeau ſer-

virent au Préſident des rafraîchiſſemens de toute eſpèce, dont les matelots eurent auſſi leur part. Mais la ſcène n'étoit point encore finie. Des qu'on fut ſur le point de ſe ſéparer, le Capitaine du vaiſſeau, qui s'étoit retiré quelques temps auparavant, ſortit tout-à-coup de ſa chambre, & demanda d'un ton fier & arrogant ce que ſignifioit cette aſſemblée? On lui répondit que c'étoit le cortège du Préſident de la ligne. *Le Préſident de la ligne*, reprit le Capitaine en colère, *de qui veut-on me parler? ne ſuis-je point le maître ici, & quel eſt l'inſolent qui oſe me diſputer le domaine de mon vaiſſeau? Qu'on ſaiſiſſe à l'inſtant ce rebelle & qu'on le plonge dans la mer.* A ces mots le Préſident troublé ſe jetta aux genoux du Capitaine, qu'il pria très-inſtamment de commuer la peine; mais tout fut inutile, il fallut obéir. On plongea trois fois dans l'eau ſa riſible Excellence, & ce Préſident ſi reſpectable, qui avoit fait trembler tout l'équipage, en devint tout-à-coup le jouet & la riſée. Ainſi ſe termina la fête.

Peut-être étiez-vous déja inſtruit de cet uſage; mais vous ignoriez peut-être auſſi la manière dont il ſe pratique parmi les Eſpagnols, qui ſurpaſſent, en fait

de plaiſanteries originales, toutes les autres Nations. Je ne ſuis point entré dans tous les détails de cette fête qui eſt ſujette à bien des inconvéniens ; je n'ai voulu que vous donner une idée du caractère d'un peuple qu'on ne connoît point encore aſſez.

Lorſque nous eûmes paſſé la ligne, nous éprouvâmes des calmes qui nous chagrinerent autant que le paſſage nous avoit réjouis. Pour tromper notre ennui, nous nous occupions à prendre des chiens de mer, ou requins. C'eſt un poiſſon fort gros, qui a ordinairement cinq ou ſix pieds de long, & qui aime beaucoup à ſuivre les vaiſſeaux. Parmi ceux que nous prîmes, nous en trouvâmes un qui avoit dans le ventre deux diamans de grand prix que le Capitaine s'appropria, un bras d'homme & une paire de ſoulier. La chair de ce poiſſon n'eſt rien moins qu'agréable : elle eſt fade, huileuſe & mal-ſaine ; il n'y a guère que les matelots qui en mangent, encore n'en mangeroient-ils pas s'ils avoient d'autres mets.

Nous n'avions pour le pêcher d'autre inſtrument que l'hameçon que nous avions ſoin de couvrir de viande. Alléché par l'odeur, cet animal venoit

accompagné d'autres poissons appellés *Romerinos*, qu'on appelle les pilotes, parce qu'ordinairement ils le précedent ou l'entourent. Il avaloit le morceau que nous lui présentions, & dès qu'il étoit hors de l'eau, on s'armoit d'un gros bâton & on lui cassoit la tête. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les poissons qui l'accompagnoient, le voyant pris, s'élançoient en foule sur son dos comme pour le défendre, & se laissoient prendre avec lui.

Le *Requin* ne fut pas le seul poisson que nous prîmes. Il en est un que j'étois fort curieux de voir, & je ne tardai pas à me satisfaire : c'étoit le *poisson volant*. Celui-ci a deux aîles fort semblables à celles de la chauvesouris ; on l'appelle *poisson volant*, parce que pour se dérober aux poursuites d'un autre poisson très-vorace, nommé *la bonite*, il s'élance hors de l'eau, & vole avec une rapidité merveilleuse à deux ou trois jets de pierre, après quoi il retombe dans la mer, qui est son élément naturel. Mais comme *la bonite* est fort agile, elle le suit à la nage, & il n'est pas rare qu'elle se trouve à temps pour le recevoir dans sa gueule au moment où il retombe dans l'eau, ce qui ne man-

que jamais d'arriver lorſque le ſoleil, ou le trop grand air commence à ſécher ſes aîles. Les poiſſons volans, comme preſque tous les oiſeaux de mer, ne volent guère qu'en bande, & il en tombe ſouvent dans les vaiſſeaux. Il en tomba un ſur le nôtre : je le pris dans ma main, & je l'examinai à loiſir. Je le trouvai de la groſſeur du *mulet de mer*, dont le R. P... vous a donné la deſcription dans la lettre curieuſe qu'il vous écrivit l'an paſſé. Mais deux choſes m'ont extrêmement frappé, c'eſt ſa vivacité extraordinaire & ſa prodigieuſe familiarité. On dit que cet oiſeau aime beaucoup la vue des hommes ; ſi j'en juge par la quantité qui voltigoient ſans ceſſe autour de notre navire, je n'ai aucune peine à le croire ; d'ailleurs, il arrive ſouvent que pourſuivi par *la bonite*, il ſe réfugie ſur le premier vaiſſeau qu'il rencontre, & ſe laiſſe prendre par les matelots qui ſont ordinairement aſſez généreux ou aſſez peu amateurs de ſa chair pour lui rendre la liberté.

Le 26 de Février nous eûmes le ſoleil à pic (1), & à midi nous remarquâmes

(1) Avoir le ſoleil à pic, c'eſt l'avoir à plomb & perpendiculairement.

que

que les corps ne jettoient aucune ombre. Quelques jours auparavant nous avions eſſuyé une tempête que je ne vous décrirai point ici ; je vous dirai ſeulement que ce fut dans cette circonſtance que je vis le feu Saint-Elme pour la premiere fois. C'eſt une flamme légere & bleuâtre, qui paroît au haut d'un mât ou à l'extrémité d'une vergue. Les Matelots prétendent que ſon apparition annonce la fin des tempêtes ; voilà pourquoi ils portent toujours avec eux une image du Saint dont ce feu porte le nom. Auſſi-tôt que j'apperçus le phénomene, je m'approchai pour le conſidérer ; mais le vent étoit ſi furieux & le vaiſſeau ſi agité, que les mouvemens divers que j'éprouvois, me permirent à peine de le voir quelques inſtans.

Voici une autre choſe que j'ai trouvée digne de remarque. Lorſqu'il pleut ſous la zone torride, & ſur-tout aux environs de l'équateur, au bout de quelques heures la pluie paroît ſe changer en une multitude de petits vers blancs aſſez ſemblables à ceux qui naiſſent dans le fromage. Il eſt certain que ce ne ſont point les gouttes de pluie qui ſe transforment en vers. Il eſt bien plus naturel de croire que cette pluie, qui eſt très-

chaude & très-mal ſaine, fait ſimplement éclore ces petits animaux, comme elle fait éclore en Europe les chenilles & les autres inſectes, qui rongent nos eſpaliers. Quoi qu'il en ſoit, le Capitaine nous conſeilla de faire ſécher nos vêtemens; quelques-uns refuſerent de le faire, mais ils s'en repentirent bientôt après, car leurs habits ſe trouverent ſi chargés de vers qu'ils eurent toutes les peines du monde à les nettoyer. Je ſerois infini, mon Révérend Pere, ſi je vous racontois toutes les petites aventures de notre voyage. Je ne vous parlerai pas même des lieux que nous avons vus ſur notre route; n'étant point ſorti du vaiſſeau, je ne pourrois vous en donner qu'une idée imparfaite. Je paſſerai donc ſous ſilence tout ce qui nous eſt arrivé juſqu'à notre entrée dans le fleuve *de la Plata*, dont je crois devoir vous dire un mot.

J'avois oui dire en Europe que ce fleuve avoit environ cinquante lieues de large à ſon embouchure: on ne me diſoit rien de trop; je me ſuis convaincu par moi-même de la vérité du fait. Quand nous partîmes d'une fortereſſe ſituée à plus de trente lieues de l'embouchure, dans un endroit où la largeur du

fleuve est moindre que par-tout ailleurs, nous perdîmes la terre de vue avant d'arriver au milieu, & nous navigeâmes un jour entier sans découvrir l'autre bord. Arrivé à *Buenos-Ayres*, je suis monté souvent sur une montagne très-élevée par un temps fort serain, sans rien découvrir qu'un horizon terminé par l'eau. A la vérité le fleuve de *la Plata* est d'une profondeur peu proportionnée à sa largeur; outre cela il est rempli de bancs de sable fort dangereux, sur lesquels on ne trouve gueres que quatre ou cinq brasses d'eau. Le plus périlleux est à l'embouchure, & on le nomme *le banc Anglois.* J'ignore ce qui l'a fait appeller ainsi, cela vient peut-être de ce que les Anglois l'ont découvert les premiers, ou de ce qu'un vaisseau de leur Nation y a échoué. Quoi qu'il en soit, notre Capitaine ne connoissoit *la Plata* que sous le nom redoutable d'*Enfer des Pilotes:* ce n'étoit pas sans raison; car ce fleuve est en effet plus dangereux que la mer même en courroux. En pleine mer, quand les vents se déchaînent, les vaisseaux n'ont pas beaucoup à craindre, à moins qu'ils ne rencontrent dans leur route quelque rocher à fleur d'eau. Mais sur *la Plata* on

eſt ſans ceſſe environné d'écueils ; d'ailleurs les eaux s'y élevant davantage qu'en haute mer, le navire court grand riſque, à cauſe du peu de profondeur, de toucher le fond, & de s'ouvrir en deſcendant de la vague en furie, dans l'abyme qu'elle creuſe en s'élevant. Nous n'entrâmes dans le fleuve qu'aux approches de la nuit; mais grace à l'habileté du Pilote, la navigation fut ſi heureuſe, que nous abordâmes beaucoup plutôt que nous ne penſions à l'iſle de *Los-Lobos* (1). Quoique nous y ayons ſéjourné quelque temps, je n'ai cependant rien de particulier à vous en écrire, ſinon qu'elle n'eſt pour-ainſi dire habitée que par des loups marins. Lorſque ces animaux apperçoivent un bâtiment, ils courent en foule au-devant de lui, s'y accrochent, en conſiderent les hommes avec attention, grincent des dents, & ſe replongent dans l'eau; enſuite ils paſſent & repaſſent continuellement devant le navire, en jettant des cris dont le ſon n'eſt point déſagréable à l'oreille; & lorſqu'ils ont perdu le bâtiment de vue, ils ſe retirent dans leur iſle, ou ſur les côtes voiſines. Vous

(1) Iſle des Loups.

vous imaginez peut-être que la chasse de ces animaux est fort dangereuse. Je vous dirai qu'ils ne sont ni redoutables par leur férocité, ni difficiles à prendre ; d'ailleurs ils s'enfuyent aussi-tôt qu'ils apperçoivent un chasseur armé. Leur peau est très-belle & très-estimée pour la beauté de son poil qui est ras, doux & de longue durée. J'ai vu encore dans le fleuve de *la Plata* un poisson qu'on appelle *Viagros*. Il a quatre longues moustaches ; sur son dos est un aiguillon dont la piqûre est extrêmement dangereuse ; elle est même mortelle lorsqu'on n'a pas soin d'y remédier promptement. Cet aiguillon paroît cependant foible ; mais on en jugeroit mal si l'on n'examinoit que les apparences. Voici un trait qui peut vous en donner une idée. Ayant pris un de ces poissons, nous le mîmes sur une table épaisse d'un bon doigt ; il la perça de part en part avec une facilité qui nous surprit tous également. Le reste du voyage fut on ne peut pas plus satisfaisant. Après une navigation agréable & tranquille nous nous trouvâmes à la vue de *Buenos-Ayres*, d'où je vous écris. Cette ville est, je crois, sous le trente-deuxieme degré de latitude méridio-

nale. On y reſpire un air aſſez tempéré, quoique ſouvent un peu trop rafraîchi par les vents qui regnent ſur le fleuve de *la Plata*. Les campagnes des environs n'offrent que de vaſtes déſerts, & l'on n'y trouve que quelques cabanes répandues çà & là, mais toujours fort éloignées les unes des autres. Le pêcher eſt preſque le ſeul arbre fruitier que l'on voye aux environs de *Buenos-Ayres*. La vigne ne ſçauroit y venir à cauſe de la multitude innombrable de fourmis dont cette terre abonde; ainſi l'on ne boit dans ce pays d'autre vin que celui qu'on y fait venir d'Eſpagne par mer ou par terre de *Mendoza*, ville de *Chili*, aſſiſe au pied des Cordillieres, à trois cens lieues de *Buenos-Ayres*. A la vérité ces déſerts arides & incultes dont je viens de vous parler ſont peuplés de chevaux & de bœufs ſauvages. Quelques jours après mon arrivée à *Buenos-Ayres*, un Indien vendit à un homme de ma connoiſſance huit chevaux pour un baril d'eau-de-vie, encore auroient-ils été fort chers s'ils n'euſſent été d'une extrême beauté; car on en trouve communément à ſix ou huit francs, on peut même en avoir à meilleur marché; mais alors il faut aller les chercher à

la campagne où les paysans en ont toujours un grand nombre à vendre. Les bœufs ne sont pas moins communs; pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire attention à la quantité prodigieuse de leurs peaux qui s'envoyent en Europe. Vous ne serez pas fâché, mon Révérend Pere, de sçavoir la maniere dont on les prend. Une vingtaine de chasseurs à cheval s'avancent en bon ordre vers l'endroit où ils prévoient qu'il peut y en avoir un certain nombre; ils ont en main un long bâton armé d'un fer taillé en croissant & bien aiguisé; ils se servent de cet instrument pour frapper les animaux qu'ils poursuivent, & c'est ordinairement aux jambes de derriere qu'ils portent le coup, mais toujours avec tant d'adresse, qu'ils ne manquent presque jamais de couper le nerf de la jointure. L'animal tombe bientôt à terre sans pouvoir se relever. Le chasseur, au lieu de s'y arrêter, poursuit les autres, & frappant de la même maniere tous ceux qu'ils rencontre, il les met hors d'état de fuir, de sorte qu'en une heure de temps, vingt hommes peuvent en abattre sept à huit cens. Lorsque les chasseurs sont las, ils descendent de cheval, & après avoir

pris un peu de repos, ils aſſomment les bœufs qu'ils ont terraſſés, en emportent la peau, la langue & le ſuif, & abandonnent le reſte aux corbeaux, qui ſont ici en ſi grande quantité que l'air en eſt ſouvent obſcurci. On feroit beaucoup mieux d'exterminer les chiens ſauvages qui ſe ſont prodigieuſement multipliés dans le voiſinage de *Buenos-Ayres.* Ces animaux vivent ſous terre dans des tanieres faciles à reconnoître par les tas d'oſſemens que l'on apperçoit autour. Comme il eſt fort à craindre que les bœufs ſauvages venant à leur manquer, ils ne ſe jettent ſur les hommes mêmes, le Gouverneur de *Buenos-Ayres* avoit jugé cet objet digne de toute ſon attention. En conſéquence il avoit envoyé à la chaſſe de ces chiens carnaſſiers des ſoldats qui en tuerent beaucoup à coups de fuſil; mais au retour de leur expédition, ils furent tellement inſultés par les enfans de la ville, qui les appelloient *vainqueurs de chiens*, qu'ils n'ont plus voulu retourner à cette eſpece de chaſſe.

Je vous ai dit que le fleuve de *la Plata* étoit un des plus dangereux de l'Inde; l'*Uraguai* (1), qui n'en eſt ſéparé que

(1) L'*Uraguay* eſt un fleuve d'une largeur

par une pointe de terre, ne l'est pas moins; il est vrai qu'il n'est point rempli de bancs de sable comme le premier, mais il est semé de rochers, cachés à fleur d'eau, qui ne permettent point aux batimens à voiles d'y naviger. Les balses (1) sont les seules barques qu'on y voye, & les seules qui n'y courent aucun risque à cause de leur légereté.

Ce fleuve est, à ce qu'on dit, très-poissonneux. On y trouve des loups marins, & une espece de porc, appellé *capigua*, du nom d'une herbe que cet animal aime beaucoup. Il est d'une familiarité excessive, & cette familiarité même le rend fort incommode à ceux

---

prodigieuse, qui se jette dans le *Paraguay* vers le trente-quatrieme degré de latitude méridionale. Note de l'ancienne édition.

(1) Les Balses sont des especes de radeaux faits de deux canots, qui ne sont autre chose que des troncs d'arbres creusés. On les unit ensemble par le moyen de quelques solives légeres, qui portent également sur les deux canots, & y sont solidement attachées. On les couvre de bambous, & sur cette espece de plancher on construit avec des nattes une petite cabane couverte de paille ou de cuir, & capable de contenir un lit avec les autres petits meubles d'un voyageur. Note de l'ancienne édition.

qui veulent le nourrir. Les deux bords du fleuve ſont preſque couverts de bois, de palmiers & d'autres arbres aſſez peu connus en Europe, & qui conſervent toute l'année leur verdure. On y trouve des oiſeaux en quantité. Je ne m'arrêterai point à vous faire la deſcription de tous ceux que j'y ai vus. Je ne vous parlerai que d'un ſeul, non moins remarquable par ſa petiteſſe que par la beauté de ſon plumage. Cet oiſeau (1) n'eſt pas plus gros qu'un roitelet; ſon col eſt d'un rouge éclatant, ſon ventre d'un jaune tirant ſur l'or, & ſes aîles d'un verd d'émeraude. Il a les yeux vifs & brillans, la langue longue, le vol rapide, & les plumes d'une fineſſe qui ſurpaſſe tout ce que j'ai vu en ce genre de plus doux & de plus délicat. Cet oiſeau, dont le ramage m'a paru beaucoup plus mélodieux que celui du roſſignol, eſt preſque toujours en l'air, excepté le matin & le ſoir, temps auquel il ſuce la roſée qui tombe ſur les fleurs, & qui eſt, dit-on, ſa ſeule nourriture. Il voltige de branche en branche tout le reſte de la journée, & lorſque

(1) L'Auteur de cette lettre veut probablement parler du *colibry*.

la nuit tombe, il s'enfonce dans un buiſſon, ou ſe perche ſur un cotonnier pour y prendre du repos. Cet oiſeau conſerve encore tout ſon éclat après ſa mort; & comme il eſt extraordinairement petit, les femmes des Sauvages s'en font des pendans d'oreilles, & les Eſpagnols en envoyent ſouvent à leurs amis dans des lettres.

Ces bois dont je viens de vous parler, ſont remplis de cerfs, de chevreuils, de ſangliers & de tigres. Ces derniers ſont beaucoup plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Quelques Indiens m'apporterent, il y a huit jours, la peau d'un de ces animaux; je la fis tenir droite, & je pus à peine, même en hauſſant le bras, atteindre à la gueule de l'animal. Il eſt vrai qu'il étoit d'une taille extraordinaire; mais il n'eſt pas rare d'en trouver de ſemblables. Ordinairement ils fuient lorſqu'ils apperçoivent des chaſſeurs. Cependant, auſſitôt qu'ils ſe ſentent frappés d'une bale ou d'un trait, s'ils ne tombent pas morts du coup, ils ſe jettent ſur celui qui les a frappés, avec une impétuoſité & une fureur incroyables; on prétend même qu'ils le diſtingueroient au milieu de cent autres perſonnes. Le Révérend

Pere Supérieur des Missions de l'Uraguai, en fut témoin il y a quelques jours. Ce respectable Missionnaire étoit en route avec deux ou trois Indiens qui virent entrer un tigre dans un bois voisin de leur route ; aussi-tôt ils résolurent de l'attaquer. Le Missionnaire, curieux de voir cette chasse, se mit incontinent à l'écart pour pouvoir, sans danger, examiner ce qui se passeroit. Les Indiens, accoutumés à ce genre de combat, s'arrangerent de cette maniere. Deux étoient armés de lances, le troisiéme portoit un mousquet chargé à bales. Celui-ci se plaça entre les deux autres. Tous trois s'avancerent dans cet ordre, & tournerent autour du bois, jusqu'à ce qu'enfin ils apperçurent le tigre ; alors celui qui portoit le mousquet, lâcha son coup & frappa l'animal à la tête. Le Missionnaire m'a raconté qu'il vit en même-temps partir le coup & le tigre enferré dans les lances. Car dès qu'il se sentit blessé, il voulut s'élancer sur celui qui avoit tiré le coup ; mais les deux autres prévoyant bien ce qui devoit arriver, avoient tenu leurs lances prêtes pour arrêter l'animal. Ils l'arrêterent en effet, lui percerent les flancs chacun de leur côté, & le

tinrent un moment ſuſpendu en l'air. Quelques inſtans après ils prirent un de ſes petits, qui pouvoit avoir tout au plus un mois : je l'ai vu & touché, non ſans crainte, car, tout jeune qu'il étoit, il écumoit de rage, ſes rugiſſemens étoient affreux, il ſe jettoit ſur tout le monde, ſur ceux même qui lui apportoient à manger : heureuſement que ſes forces ne répondoient point à ſon courage, autrement il les eût dévorés. Voyant donc qu'on ne pouvoit l'apprivoiſer, & craignant d'ailleurs que ſes rugiſſemens ne nous attiraſſent la viſite des tigres du voiſinage, nous lui attachâmes une pierre au col & le fîmes jetter dans l'Uraguay, ſur les bords duquel nous nous trouvions alors.

Les Indiens ont encore une maniere de faire la guerre aux bêtes féroces. Outre la lance, l'arc & les fleches, ils portent à leur ceinture deux pierres rondes, enfermées dans un ſac de cuir, & attachées aux deux bouts d'une corde longue d'environ trois braſſes. Les ſacs ſont de peau de vache. Les Indiens n'ont point d'armes plus redoutables. Lorſqu'ils trouvent l'occaſion de combattre un lion ou un tigre, ils prennent une de leurs pierres de la main gauche, &

de la droite font tourner l'autre à peu près comme une fronde, jusqu'à ce qu'ils se trouvent à même de porter le coup, & ils la lancent avec tant de force & d'adresse, qu'ordinairement ils abattent ou tuent l'animal. Quand les Indiens sont à la chasse des oiseaux & des bêtes moins dangereuses, ils ne portent communément avec eux que leur arc & leurs fleches. Rarement il arrive qu'ils manquent des oiseaux, même au vol. Souvent ils tuent ainsi de gros poissons qui s'élevent au-dessus de la surface de l'eau. Mais pour prendre le *cerf*, la *vigogne*, le *guanacos* & d'autres animaux légers à la course, ils emploient les lacets & les deux pierres attachées au bout de la corde dont j'ai parlé. La *vigogne* ressemble au cerf pour la forme & l'agilité, mais elle est un peu plus grosse. Du poil qui croît sous son ventre, on fabrique des chapeaux fins, qu'on appelle pour cette raison chapeaux de vigogne. Le poil des côtés sert à faire des serviettes & des mouchoirs fort estimés. Le *guanacos* tient aussi de la figure du cerf; il est cependant beaucoup plus petit; il a le col long, de grands yeux noirs, & une tête haute qu'il porte fort majestueusement. Son

poil eſt une eſpece de laine aſſez ſemblable au poil de chevre; mais j'ignore l'uſage qu'on en fait. Cet animal eſt ennemi de la chaleur; quand le ſoleil eſt un peu plus ardent qu'à l'ordinaire, il crie, s'agite & ſe jette à terre, où il reſte quelquefois très-long-temps ſans pouvoir ſe relever.

Outre ces animaux, il en eſt un qui m'a paru fort ſingulier : c'eſt celui que les *Moxes* appellent *orocomo;* il a le poil roux, le muſeau pointu, & les dents larges & tranchantes. Lorſque cet animal, qui eſt de la grandeur d'un gros chien, apperçoit un Indien armé, il prend auſſi-tôt la fuite ; mais s'il le voit ſans armes, il l'attaque, le renverſe par terre, le foule à pluſieurs repriſes, & quand il le croit mort, il le couvre de feuilles & de branches d'arbres, & ſe retire. L'Indien, qui connoît l'inſtinct de cette bête, ſe releve dès qu'elle a diſparu, & cherche ſon ſalut dans la fuite, ou monte ſur un arbre, d'où il conſidere à loiſir tout ce qui ſe paſſe. L'*orocomo* ne tarde pas à revenir accompagné d'un tigre qu'il ſemble avoir invité à venir partager ſa proie ; mais ne la trouvant plus, il pouſſe des hurlemens épouvantables, regarde ſon

compagnon d'un air trifte & défolé, & femble lui témoigner le regret qu'il a de lui avoir fait faire un voyage inutile.

Je ne puis m'empêcher de vous parler encore d'une efpece d'ours particuliere, qu'on appelle *ours aux fourmis*. Cet animal a, au lieu de gueule, un trou rond toujours ouvert. Le pays produit une quantité prodigieufe de fourmis; l'*ours*, dont je parle, met fon mufeau à l'entrée de la fourmiliere, & y pouffe fort avant fa langue, qui eft extrêmement pointue; il attend qu'elle foit couverte de fourmis, enfuite il la retire avec promptitude, pour engloutir tous ces petits animaux. Le même jeu continue jufqu'à ce que l'*ours* foit raffafié de ce mets favori. Voilà pourquoi on l'appelle *ours aux fourmis*.

Quoique l'*ours aux fourmis* foit fans dents, il eft pourvu néanmoins d'armes terribles. Ne pouvant fe jetter fur fon ennemi avec fureur, comme font les lions & les tigres, il l'embraffe, il le ferre & le déchire avec fes pattes. Cet animal eft fouvent aux prifes avec le tigre; mais comme celui-ci fçait faire un auffi bon ufage de fes dents, que celui-là de fes griffes, le combat fe

termine d'ordinaire par la mort des deux combattans. Du reste toutes ces bêtes féroces n'attaquent guere les hommes, à moins qu'elles n'en soient attaquées les premieres, de sorte que les Indiens qui le sçavent, passent souvent les journées entieres au milieu des forêts sans courir aucun danger.

Ces différens animaux ne sont pas la seule richesse du pays. Il produit toutes les especes d'arbres que nous connoissons en Europe. On y trouve même dans quelques endroits le fameux arbre du Brésil (1), & celui dont on tire cette liqueur célèbre, qu'on appelle *sang de dragon*, & sur laquelle les voyageurs ont débité les fables les plus extravagantes. Je ne vous en dirai rien à présent, parce que je n'en connois point encore toutes les propriétés. Je me réserve à vous les détailler, lorsque j'en serai plus instruit. Le pays produit encore certains fruits singuliers, dont vous serez peut-être bien aise d'avoir quelqu'idée. Il en est un entr'autres qui

(1) On a donné à cet arbre le nom d'*arbre du Brésil*, parce que le premier qu'on a vu en Europe avoit été apporté du Brésil. Note de l'ancienne édition.

reſſemble aſſez à une grappe de raiſin ; mais cette grappe eſt compoſée de grains auſſi menus que ceux du poivre. Chaque grain renferme une petite ſemence qu'on mange ordinairement après le repas, & ſa vertu conſiſte à procurer, quelque temps après, une évacuation douce & facile. Ce fruit qu'on appelle *mbegue*, eſt d'un goût & d'une odeur fort agréable. Le *pigna*, autre fruit du pays, a quelque reſſemblance avec la pomme de pin, c'eſt ce qui a fait donner le nom de pin à l'arbre qui le produit. Cependant la figure du *pigna* approche davantage de celle de l'artichaut ; ſa chair, qui eſt jaune comme celle du coing, lui eſt fort ſupérieure, & pour la ſaveur, & pour le parfum. On eſtime beaucoup dans le pays une plante nommée *mburuſugia*, qui porte une très-belle fleur, que les Indiens appellent la fleur *de la paſſion*, & qui ſe change en une eſpece de callebaſſe de la groſſeur d'un œuf de poule. Quand ce fruit eſt mûr, on le ſuce, & l'on en tire une liqueur douce & délicate, qui a la vertu de rafraîchir le ſang, & de fortifier l'eſtomac. J'ai vu encore une plante nommée *pacoë*, qui produit des coſſes longues, groſſes,

raboteuſes, & de différentes couleurs. Ces coſſes renferment une eſpece de fève de très-bon goût. Je ne vous parlerai pas de l'herbe connue ſous le nom de l'*herbe du Paraguay ;* je me contenterai de vous dire que c'eſt la feuille d'un arbriſſeau qui ne ſe trouvoit autrefois que dans les montages de *Maracayu*, ſituées à plus de deux cens lieues des peuplades chrétiennes. Lorſque ces peuplades s'établirent dans les terres qu'elles ont défrichées, on y fit venir de jeunes plans de *Maracayu*, & ils réuſſirent à merveille. Aujourd'hui il y en a une ſi grande quantité, que les Indiens en font un commerce conſidérable avec les Eſpagnols. Vous n'ignorez pas les calomnies & les diſcours injurieux que ce commerce a occaſionnés contre nous ; mais vous ſçavez auſſi que la Cour d'Eſpagne n'en a tenu aucun compte : c'eſt pourquoi je paſſerai cet article ſous ſilence, pour vous dire un mot du génie & des mœurs des Indiens encore barbares, qui ne ſont ſoumis à aucunes loix.

Les Sauvages ne connoiſſent entr'eux ni Princes, ni Rois. On dit en Europe qu'ils ont des Républiques, mais ces Républiques n'ont point de forme ſtable ; il

n'y a ni loix, ni regles fixes pour le gouvernement civil non plus que pour l'administration de la justice. Chaque famille se croit absolument libre, chaque Indien se croit indépendant. Cependant comme les guerres continuelles qu'ils ont à soutenir contre leurs voisins, mettent sans cesse leur liberté en danger, ils ont appris de la nécessité à former entr'eux une sorte de société, & à se choisir un chef, qu'ils appellent *Cacique*, c'est-à-dire, capitaine ou commandant. En le choisissant, leur intention n'est pas de se donner un maître, mais un protecteur & un pere, sous la conduite duquel ils veulent se mettre. Pour être élevé à cette dignité, il faut auparavant avoir donné des preuves éclatantes de courage & de valeur. Plus un *Cacique* devient fameux par ses exploits, plus sa peuplade augmente, & il aura quelquefois sous lui jusqu'à cent cinquante familles.

Si nous en croyons quelques anciens Missionnaires, il y a parmi les *Caciques* des magiciens qui sçavent rendre leur autorité respectable par les maléfices qu'ils employent pour se venger de ceux dont ils sont mécontens. S'ils entreprenoient de les punir publiquement par la voie d'une justice réglée, on ne tarderoit

pas à les abandonner. Ces imposteurs font entendre au peuple que les lions, les tigres & les animaux les plus féroces sont à leurs ordres, pour dévorer quiconque refuseroit de leur obéir. On les croit d'autant plus facilement qu'il n'est pas rare de voir ceux que le *Cacique* a menacé, tomber dans des maladies de langueur, qui sont plutôt un effet du poison, qu'on sçait leur faire prendre adroitement, qu'une suite de la frayeur qu'on leur inspire.

Pour parvenir à la dignité de *Cacique*, les prétendans ont ordinairement recours à quelque magicien, qui, après les avoir frottés de la graisse de certains animaux, leur fait voir l'esprit de ténebres, dont il se dit inspiré, après quoi il nomme le *Cacique*, à qui il enjoint de conserver toujours une vénération profonde pour l'auteur de son élévation.

Les républiques ou peuplades d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment; chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent du *Cacique*, & l'on passe sous un autre chef. Les effets que laissent les Indiens dans un lieu qu'ils abandonnent, sont si peu de chose, qu'il leur est aisé de réparer bientôt leur perte. Leurs de-

meures ne font que de miférables cabanes, bâties au milieu des bois avec des bamboux ou des branches d'arbres, pofées les unes auprès des autres, fans ordre & fans deffein. La porte en eft ordinairement fi étroite & fi baffe, qu'il faut, pour ainfi dire, fe traîner à terre pour y entrer. Demandez-leur la raifon d'une ftructure fi bizarre. Ils vous répondront froidement que c'eft pour fe défendre des mouches, des coufins & de quelques autres infectes dont je ne me rappelle point les noms.

Les Indiens vivent, comme vous fçavez, du produit de leur chaffe & de leur pêche, de fruits fauvages, du miel qu'ils trouvent dans les bois, ou de racines qui naiffent fans culture. Les fangliers & les cerfs font en fi grande quantité dans les forêts, qu'en peu d'heures les Sauvages peuvent renouveller leurs provifions. Mais afin d'en avoir toujours en abondance, ils changent fouvent de demeure, & voilà la raifon qui les empêche de fe raffembler en grand nombre dans un même lieu. Ces changemens font fans contredit un des plus grands obftacles à leur converfion.

Les Sauvages font prefque tous d'une taille haute. Ils font agiles & difpos. Les

traits de leur visage ne different pas beaucoup de ceux des Européens. Cependant il est facile de les reconnoître à leur teint basané. Ils laissent croître leurs cheveux, parce qu'une grande partie de la beauté consiste, selon eux, à les avoir extrêmement longs. Il n'est rien cependant qui les défigure davantage.

La plupart des Indiens ne portent point de vêtemens ; ils se mettent autour du cou, en guise de collier, certaines pierres brillantes, que l'on prendroit pour des émeraudes ou pour des rubis encore brutes. Dans les jours de cérémonies, ils s'attachent autour du corps une bande ou ceinture faite de plumes de différentes couleurs, dont la vue est assez agréable. Pour les femmes, elles portent une espece de chemise, appellée *Tipoy*, avec des manches assez courtes. Les peuples qui sont plus exposés ou plus sensibles au froid, se couvrent de la peau d'un bœuf ou d'un autre animal. En été, ils mettent le poil en dehors, & en hiver, ils le tournent en dedans.

L'adresse & la valeur sont presque les seules qualités dont les Sauvages se piquent, & presque les seules qu'ils estiment. On leur apprend de bonne heure à tirer de l'arc, & à manier les autres

armes qui ſont en uſage parmi eux. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'il n'en eſt aucun qui ne ſoit extraordinairement habile dans ces ſortes d'exercices; jamais ils ne manquent leur coup, même en tirant au vol. Les maſſues dont ils ſe ſervent dans les combats, ſont faites d'un bois dur & peſant, elles ſont tranchantes des deux côtés, fort épaiſſes au milieu, & ſe terminent en pointes. A ces armes offenſives, quelques-uns ajoutent, lorſqu'ils vont à la guerre, un grand bouclier d'écorce, pour ſe mettre à couvert des traits de leurs ennemis.

Ces peuples ſont ſi vindicatifs, que le moindre mécontentement ſuffit pour faire naître entre deux peuplades la guerre la plus cruelle. Il n'eſt pas rare de les voir prendre les armes pour diſputer à quelque peuple voiſin un morceau de fer, plus eſtimé chez eux que l'or & l'argent ne le ſont en Europe. Quelquefois ils s'arment par pur caprice, ou ſimplement pour s'acquérir une réputation de valeur. Les Européens ne ſont peut-être guere en état de ſentir ce qu'il y a de barbare dans un pareil procédé. Accoutumés eux-mêmes à s'armer quelquefois ſans raiſon les uns contre les autres, leur conduite ne differe guere en cela de celle des Indiens;

mais

mais ce qui inspirera sans doute de l'horreur pour ces derniers, c'est l'inclination qu'ils ont à se nourrir de chair humaine. Lorsqu'ils sont en guerre, ils font le plus qu'ils peuvent de prisonniers, & les mangent au retour de leur expédition. En temps même de paix les Indiens d'une même peuplade se poursuivent les uns les autres & se tendent mutuellement des piéges pour assouvir leur appétit féroce. Cependant il faut convenir qu'il en est beaucoup parmi eux qui ont horreur de cette barbare coutume. J'en ai vu d'un caractere doux & paisible; ceux-ci vivent tranquilles chez eux; s'ils prennent les armes contre leurs voisins, ce n'est que quand la nécessité les y contraint; mais alors ce sont les plus redoutables dans les combats.

Vouloir entreprendre de vous faire une peinture des mœurs qui conviennent également à tous les peuples sauvages de l'Inde, ce seroit former un projet impossible. Vous concevez que les usages & les coutumes doivent varier presqu'à l'infini. Je me contente donc de rapporter ce qui m'a paru le plus universellement établi parmi eux. On peut cependant dire en général qu'il y a deux especes d'hommes dans le pays dont je parle. Les uns

ſont abſolument barbares, les autres conſervent, juſques dans le ſein même de la barbarie, une douceur, une droiture, un amour de la paix, & mille autres qualités eſtimables, qu'on eſt tout étonné de trouver dans des hommes ſans éducation, & pour ainſi dire ſans principes. Les Hiſtoriens, faute de remarquer cette différence, ont été peu d'accord ſur le génie & le caractere des Indiens. Tantôt on nous les repréſente comme des gens groſſiers & ſtupides, auſſi bornés dans leurs vues, qu'inconſtans & légers dans leurs réſolutions; capables d'embraſſer aujourd'hui le chriſtianiſme, & de retourner demain dans leurs bois. Tantôt on nous les peint comme des hommes d'un tempérament vif & plein de feu, d'une patience admirable dans le travail, d'un eſprit pénétrant, d'une intelligence vaſte, & enfin, d'une docilité ſinguliere aux ordres de ceux qui ont droit de leur commander. Telle eſt l'idée que Barthelemi de *las-Caſas* nous donne des Indiens qui habitoient le Mexique & le Pérou, lorſque les Eſpagnols y aborderent pour la premiere fois. Cet écrivain célebre auroit du obſerver que ces peuples étoient déjà civiliſés. Ils avoient en effet un Roi

environné d'une cour nombreuse, ce qui ne se trouve dans aucune contrée de l'Amérique méridionale. Ce seroit donc à tort qu'on voudroit juger des autres Indiens par ceux-là. Les bonnes & les mauvaises coutumes établies dans chaque canton passent des peres aux enfans, & la bonne ou la mauvaise éducation qu'on y reçoit, l'emporte presque toujours sur le caractere propre des particuliers.

Il n'est pas surprenant que des Nations errantes & sauvages, telles que la plupart de celles du Paraguai, connoissent si peu la beauté de l'ordre, & les charmes de la société. Il n'est pas étonnant non plus que leurs jeunes gens étant mal-élevés, & n'ayant sous les yeux que de mauvais exemples, se livrent si facilement à la débauche & à la dissolution. Je trouve encore moins étrange, qu'étant accoutumés, comme ils le sont, dès leur plus tendre enfance, à la chasse & à la pêche, exercices fatiguans, qui ne sont cependant pas sans plaisirs, ils négligent si fort le soin de cultiver les campagnes.

La saison des pluies est pour eux un temps de réjouissances. Leurs festins & leurs danses durent ordinairement trois

jours & trois nuits de ſuite, dont ils paſſent la plus grande partie à boire ; mais il arrive très-ſouvent que les fumées de la *cicha* (1) venant à leur troubler le cerveau, ils font ſuccéder les diſputes, les querelles & les meurtres à la joie, aux plaiſirs & aux divertiſſemens. Il eſt permis aux *Caciques* d'avoir pluſieurs femmes; les autres Indiens n'en peuvent avoir qu'une. Mais ſi par haſard ils viennent à s'en dégoûter, ils ont droit de la renvoyer & d'en prendre une autre. Jamais un pere n'accorde ſa fille en mariage, à moins que le prétendant n'ait donné des preuves non-équivoques de ſon adreſſe & de ſa valeur. Celui-ci va donc à la chaſſe, tue le plus qu'il peut de gibier, l'apporte à l'entrée de la cabanne où demeure celle qu'il veut épouſer & ſe retire ſans dire mot. Par l'eſpece & la quantité du gibier, les parens jugent ſi c'eſt un homme de cœur & s'il mérite d'obtenir leur fille en mariage.

Il y a beaucoup d'Indiens qui n'ont point d'autre lit que la terre ou quelques ais, ſur leſquels ils étendent une

---

(1) Boiſſon des Indiens.

natte de jonc & la peau des animaux qu'ils ont tués. Ils ſe croient fort heureux lorſqu'ils peuvent ſe procurer un *hamac*; c'eſt un eſpece de filet ſuſpendu entre quatre pieux; quand la nuit arrive, ils le ſuſpendent à des arbres, pour y prendre leur repos.

L'Orateur Romain dit quelque part, qu'il n'y a aucun peuple dans le monde qui ne reconnoiſſe un Etre-ſuprême, & qui ne lui rende hommage. Ces paroles ſe vérifient parfaitement bien à l'égard de certains peuples du *Paraguai*, peuples groſſiers & barbares, dont quelques-uns, à la vérité, ne rendent aucun culte à Dieu, mais qui ſont perſuadés de ſon exiſtence, & qui le craignent beaucoup. Ils ſont également perſuadés que l'ame ne périt point avec le corps, du moins je l'ai jugé ainſi par le ſoin avec lequel ils enſéveliſſent leurs morts. Ils mettent auprès d'eux des vivres, un arc, des fleches, & une maſſue, afin qu'ils puiſſent pourvoir à leur ſubſiſtance dans l'autre vie, & que la faim ne les engage pas à revenir dans le monde pour tourmenter les vivans. Ce principe univerſellement reçu parmi les Indiens eſt d'une grande utilité pour les conduire à la connoiſ-

ſance de Dieu. Du reſte la plupart s'embarraſſent très-peu de ce que deviennent les ames après la mort.

Les Indiens donnent à la Lune le titre de mere, & l'honorent en cette qualité. Lorſqu'elle s'éclipſe, on les voit ſortir en foule de leurs cabanes, en pouſſant des cris & des hurlemens épouventables & lancer dans l'air une quantité prodigieuſe de flèches pour défendre l'aſtre de la nuit des chiens qu'ils croyent s'être jettés ſur lui pour le déchirer. Pluſieurs peuples de l'Aſie, quoique civiliſés, penſent ſur les éclipſes de lune à peu près comme les Sauvages de l'Amérique.

Quand il tonne, ces nations s'imaginent que l'orage eſt ſuſcité par l'ame de quelqu'un de leurs ennemis morts, qui veut venger la honte de ſa défaite. Les Sauvages ſont très-ſuperſtitieux dans la recherche de l'avenir, Ils conſultent ſouvent le chant des oiſeaux, le cri de certains animaux, & les changemens qui ſurviennent aux arbres. Ce ſont leurs oracles, & ils croyent pouvoir en tirer des connoiſſances certaines ſur les accidens fâcheux dont ils ſont menacés.

N'attendez pas de moi que je vous détaille les différens points de la Reli-

gion de ces barbares. D'abord je ne la connois que fort imparfaitement. Outre cela, comme chaque peuple a ſon culte, ſes cérémonies & ſes Dieux particuliers, je ſerois infini ſi je voulois vous en faire une deſcription exacte & complete. Peut-être qu'un jour je pourrai vous donner cette ſatisfaction; mais auparavant je veux tout voir par moi-même, pour ne rien vous marquer que de certain. J'ai l'honneur d'etre en l'union de N. S. J. C. &c.



LETTRE

Du Pere Antoine Sepp, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Guillaume Stinglhaim, Provincial de la même Compagnie dans la Province de la haute Allemagne.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

La Miſſion du Paraguay, une des plus floriſſantes que nous ayons dans le nouveau Monde, mérite certainement votre attention, & celle de toutes les perſonnes qui s'intéreſſent à la propagation de la Foi. La grace que Dieu m'a faite de m'y conſacrer depuis pluſieurs années, me met en état de vous en donner des connoiſſances, qui vous apprendront les qualités que doivent avoir ceux qui vous preſſent de les envoyer partager avec nous les travaux de la vie Apoſtolique. Au reſte je ne vous entretiendrai ici que de ce qui me regarde, laiſſant aux autres Miſſionnaires le ſoin d'infor-

mer leurs amis qui ſont en Europe, de ce qui ſe paſſe dans les nouvelles Miſſions qui leur ſont confiées.

Il y a peu d'années qu'on avoit formé le deſſein de porter la Foi chez des Peuples infidéles, qu'on appelle ici *Tſcharos*. Ils ſont preſque auſſi féroces que les bêtes parmi leſquelles ils vivent; ils vont quaſi tout nuds, & ils n'ont guères de l'homme que la figure. Il ne faudroit point d'autre preuve de leur barbarie, que la biſarre coutume qu'ils obſervent à la mort de leurs proches: quand quelqu'un vient à mourir, chacun de ſes parens doit ſe couper l'extrémité des doigts de la main, ou même un doigt tout entier, pour mieux témoigner ſa douleur: s'il arrive qu'il meure aſſez de perſonnes pour que leurs mains ſoient tout-à-fait mutilées, ils vont aux pieds, dont ils ſe font pareillement couper les doigts, à meſure que la mort leur enleve quelque parent.

On ſongea donc à civiliſer ces Barbares, & à leur annoncer l'Evangile. On jetta les yeux pour cela ſur deux Miſſionnaires pleins de zèle & de courage, ſçavoir le Pere Antoine Bohm, qui eſt mort depuis quelque temps de la mort des Saints, & le Pere Hypolite Doctili, Italien. L'un & l'autre ont acquis

un grand uſage de traiter avec les Indiens, par le grand nombre des Nations du Paraguay qu'ils ont converties à la Foi.

Un de ces Indiens, nommé *Moreira*, qui étoit fort accrédité parmi ſes compatriotes, & qui entendoit aſſez bien la langue Eſpagnole, s'offrit aux Miſſionnaires pour leur ſervir d'interprête. L'offre fut acceptée avec joie : c'étoit un impoſteur qui abuſoit de la confiance des deux hommes Apoſtoliques, & qui loin d'entrer dans leurs vues, ne cherchoit qu'à ruiner leur projet, & à rendre odieux le nom Chrétien. Lorſque les Peres expliquoient à ces Infidéles les vérités de la Religion, le perfide Truchemant, au lieu d'interpréter leurs paroles dans la langue du pays, les avertiſſoit de ſe précautionner contre la tyrannie des Eſpagnols, & leur faiſoit entendre que ces nouveaux venus ne penſoient qu'à les attirer peu-à-peu vers leurs Peuplades, afin de les livrer enſuite aux ennemis de la Nation, & de les jetter dans un cruel eſclavage.

Il n'en fallut pas davantage pour irriter tous les eſprits contre les Miſſionnaires : on prenoit déja des meſures pour les maſſacrer. Le Pere Bohm eût été ſacrifié le premier à leur fureur, ſi un

Néophyte qui l'accompagnoit, n'eût arrêté le bras d'un de ces Barbares, qu'il avoit déja levé pour lui décharger un coup de massue sur la tête. Des dispositions si éloignées du Christianisme, firent juger aux deux Missionnaires qu'il n'étoit pas encore temps de travailler à la conversion de ces Peuples, & ils se retirerent pénétrés de douleur d'avoir eu si peu de succès dans leur entreprise.

Peu de jours après leur départ, le même Moreyra qui avoit fait échouer par ses artifices le projet des Missionnaires, parut dans ma Peuplade, qui n'est pas éloignée des terres habitées par ceux de sa Nation. La pensée me vint de gagner cette ame endurcie depuis long-temps dans toute sorte de crimes, & dont l'aversion pour le Christianisme sembloit être insurmontable. Je l'engageai peu à peu, par des démonstrations d'amitié, à venir dans ma cabane; je l'y reçus avec tendresse, je lui donnai de l'herbe (1) du Paraguay, & je lui fis d'autres petits présens que je sçavois devoir lui être agréables.

Ces marques d'affection l'apprivoiserent insensiblement; attiré par mes

(1) Cette herbe est de même usage que le thé.

careſſes & par mes libéralités, il vint toutes les ſemaines me rendre quelques viſites; il m'amena même ſon fils. Quand je crus l'avoir gagné tout-à-fait, je lui repréſentai fortement le déplorable état dans lequel il vivoit; je lui fis ſentir qu'étant dans un âge avancé, il devoit bientôt paroître au tribunal du ſouverain Juge, & qu'il devoit s'attendre à des ſupplices éternels, ſi continuant à fermer les yeux à la lumiere qui l'avoit tant de fois éclairé, il perſévéroit dans ſon infidélité. Je l'embraſſai en même temps, & je le conjurai d'avoir pitié de lui-même. Je m'apperçus qu'il s'attendriſſoit, & auſſi-tôt je le mis lui & ſon fils entre les mains de quelques Néophytes, pour le retenir dans la Peuplade. Il eſt maintenant entiérement changé; il ſe rend exactement à l'Egliſe avec les autres Fideles; quoiqu'il ait ſoixante ans, il ne fait nulle difficulté de s'aſſeoir au milieu des enfans, de faire le ſigne de la croix, & d'apprendre comme eux le catéchiſme; il récite le Roſaire avec les Néophytes; enfin c'eſt ſincérement qu'il eſt converti, & il y a lieu de croire que ſon exemple produira auſſi la converſion de ſes compatriotes: ſa femme l'a déja ſuivi, avec dix familles de la même

Nation qui demandent le baptême, & qui demeurent dans ma Peuplade pour se faire instruire.

Le fils de Moreyra, touché de la grace que Dieu lui avoit faite de l'appeller au Christianisme, ne songea plus qu'à procurer le même bonheur à ceux qui lui étoient le plus cher. Il alla lui-même chercher sa femme, & l'amena à la Peuplade. Elle a un frere marié dans le même pays, qui a voulu l'y accompagner, & il me presse maintenant de le mettre au rang des Chrétiens.

Quelques jours après son arrivée, la femme de ce dernier se présenta à moi presque demi morte de lassitude, & de la longue abstinence qu'elle avoit gardée. « Il y a long-temps, me dit-elle en m'a-» bordant, que je desire d'embrasser le » Christianisme ; quand je me suis vue » abandonnée de mon mari, je n'ai plus » pensé qu'à exécuter mon dessein ; j'ai » donc pris le parti de venir le joindre, » mais j'ai eu le malheur de plaire à de » jeunes Indiens, qui se doutant de ma » résolution, ne me perdoient pas de » vue, & cherchoient à me retenir » malgré moi, pour me faire enfin con-» sentir à leurs passions brutales. Je me » suis échappée pendant la nuit, & lors-

» que je me croyois fort éloignée d'eux ;
» je les ai apperçus dès la pointe du
» jour qui me pourſuivoient. J'avois beau
» courir, ils étoient ſur le point de
» m'atteindre. Dans l'extrémité où je me
» trouvois, je me ſuis jettée dans un
» marais qui étoit tout proche ; j'y ai
» demeuré tout le jour enfoncé dans la
» boue juſqu'au col. La crainte que
» j'avois d'être découverte, me jettoit
» dans de continuelles allarmes, & ne
» me laiſſoit pas la liberté de faire atten-
» tion à ce que je ſouffrois dans un lieu
» ſi incommode. Enfin j'ai cru qu'à la
» faveur de la nuit je pouvois ſortir de
» mon marais, & continuer ma route en
» toute sûreté. Le Seigneur qui m'a pro-
» tégée dans cette fâcheuſe conjoncture,
» & à qui je dois ma délivrance, a
» guidé mes pas vers vous, & je ſens
que votre préſence me fait oublier
toutes mes fatigues : aidez-moi, mon
» Pere, dans le deſſein que j'ai d'entrer
» dans la voie du ſalut, c'eſt l'unique
» choſe après laquelle je ſoupire, &
» c'eſt auſſi la ſeule qui ait pu vous porter
» à venir demeurer au milieu de nous ».

Un ſi grand courage dans un perſonne du ſexe, a quelque choſe de bien extraordinaire. Je ne jugeai pas qu'elle eût

besoin d'autre épreuve pour me convaincre de la sincérité de ses dispositions ; c'est pourquoi, aussi-tôt qu'elle fut instruite, je lui administrai le saint baptême. La ferveur de sa piété répond parfaitement à la fermeté qu'elle a fait paroître, pour rompre les liens qui l'auroient attachée pour toujours à l'idolâtrie.

Je jouissois de la douceur que goûte un Missionnaire à retirer des ames égarées du chemin de la perdition, lorsque je reçus ordre de mes Supérieurs de me rendre à Notre-Dame de Foi ; c'est une des Peuplades les plus nombreuses & les plus étendues qui soient dans le Paraguay : elle est située aux bords du fleuve Parana. Le Pere Ferdinand de Orga, qui gouvernoit cette Eglise, n'étoit plus en état de remplir ses fonctions, soit à cause de son grand âge, qui passoit quatre-vingt ans, soit à cause de plusieurs infirmités, qui étoient le fruit de ses longs travaux.

Ce bon vieillard me témoigna l'excès de sa joie par l'abondance des larmes qu'il répandit en m'embrassant. En effet, jamais cette Chrétienté n'eut plus besoin d'être secourue que dans le temps que j'y arrivai. La peste qui étoit répandue dans tout le Paraguay, se faisoit déja sentir

dans la Peuplade, & elle y fit en peu de temps de plus grands ravages que partout ailleurs.

Cette maladie commençoit d'abord par de petites pustules qui couvroient tout le corps de ceux qui en étoient frappés ; ensuite elle saisissoit le gosier, & portoit un feu dévorant dans les entrailles, qui desséchant l'humide radical, affoiblissoit l'estomac, & causoit un dégoût universel, ce qui étoit suivi de la pourriture des intestins, & d'un flux de sang continuel. Les enfans mêmes qui étoient encore dans le sein de leur mere, n'étoient pas épargnés. Plusieurs de ces enfans naissoient avant le terme ordinaire : mon attention étoit de les baptiser aussi-tôt, car ils mouroient tous le même jour qu'ils étoient nés.

Comme il me falloit pourvoir aux besoins du corps & de l'ame de tant de malades & de mourans, il ne m'eût pas été possible de visiter chaque jour toutes les maisons de la peuplade ; ainsi afin d'être plus à portée de les secourir, je pris le parti de les rassembler tous dans un même lieu. Je choisis pour cela un bâtiment fort vaste où se fabriquoit la tuile, dont je fis une espece d'hôpital ; j'y fis transporter dans leurs hamacs tous

ceux qui ressentoient les premieres atteintes du mal contagieux; je plaçai les hommes d'un côté & les femmes de l'autre; je pratiquai aussi un lieu séparé pour celles qui étoient enceintes; & on m'avertissoit aussi-tôt que quelque enfant venoit au monde, afin de le baptiser sur le champ.

Mon premier soin étoit d'abord d'administrer les sacremens à chaque malade, & de le disposer à une sainte mort. Ensuite, je leur donnois les remedes que je croyois pouvoir les guérir, & qui effectivement en ont tiré plusieurs des portes de la mort. J'appris à quelques Indiens la maniere dont ils devoient s'y prendre pour saigner. Le premier couteau, ou quelque autre outil semblable, qui leur tomboit sous la main, leur servoit de lancette; & en peu de temps ils ouvrirent la veine à plus de mille personnes. Je parcourois plusieurs fois le jour chaque hamac, soit pour porter des bouillons aux malades, soit pour leur faire boire de l'eau de limon, afin de rafraîchir leurs entrailles. Comme la malignité de la contagion se jettoit presque toujours sur leurs yeux ou sur leurs oreilles, en sorte qu'ils étoient en danger de demeurer sourds ou aveugles le reste de leur vie; je faisois

une autre tournée, ſuivi d'un Indien, qui leur ouvroit les yeux, tandis, qu'à la faveur d'un long tuyau, j'y ſoufflois du ſucre candi en poudre; ou bien je leur mettois dans l'oreille de petites boules de coton imbibées de vinaigre. Telles furent pendant près de trois mois mes occupations de chaque jour, qui me laiſſoient à peine le temps de prendre un morceau à la hâte, & de réciter mon office.

Ces remedes, que Dieu m'inſpira de leur donner, eurent tout le ſuccès que je pouvois ſouhaiter; ils rendirent la ſanté à un grand nombre de ces pauvres gens, qui étant dépourvus, comme ils le ſont, de tout ſecours humain, n'auroient jamais pu réſiſter ſans moi à la violence du mal. J'attribue auſſi la guériſon ſubite de pluſieurs à une protection ſenſible de la ſainte Vierge, qu'ils invoquoient lorſqu'ils étoient ſur le point de rendre le dernier ſoupir. J'avois dreſſé un autel au milieu de la ſalle, & j'y avois poſé ſa ſtatue, au pied de laquelle je mis un morceau de la ſtatue miraculeuſe de Notre-Dame d'Oëtingen, qui m'a été donné par MM. les Chanoines de cette ville, lorſque je partis de Baviere pour la Miſſion du Paraguay.

Le temps ne me permet pas d'entrer dans le détail de toutes les faveurs qu'elle répand ſur nos Indiens; les moins crédules parmi eux en ſont tellement frappés, qu'ils la réclament dans tous leurs beſoins ; & ce n'eſt pas en vain qu'ils ont recours à cette mere de miſéricorde; nous avons encore éprouvé tout récemment l'effet de ſes bontés. La peſte ayant ceſſé d'affliger nos Néophytes, s'étoit répandue dans les campagnes; le bled, qui étoit déja en fleurs, ſe trouva tout corrompu par l'infection de l'air; on ne doutoit plus que la diſette ne devînt univerſelle, & que la famine ne fît périr ceux que les maladies contagieuſes avoient épargnés.

Dans l'extrême conſternation où l'on étoit, il me vint dans l'eſprit de faire une proceſſion générale, & de porter la ſtatue de la ſainte Vierge dans toutes les campagnes. Cette proceſſion ſe fit avec un grand ordre ; tous les habitans de la peuplade, juſqu'aux plus petits enfans, y aſſiſterent, & jamais ils ne donnerent des marques plus véritables de leur piété. La confiance que nous avions eue en la mere de Dieu ne fut pas vaine ; les campagnes prirent auſſitôt une face nouvelle, & la récolte fut

des plus abondantes, en ſorte même que nous fûmes en état d'aſſiſter les peuplades voiſines, que la ſtérilité faiſoit beaucoup ſouffrir.

Je me croyois à la fin de toutes mes fatigues, & je commençois à reſpirer, lorſque je me ſentis attaqué à mon tour d'une maladie qui me fit croire que je touchois à ma derniere heure; je tombai tout-à-coup dans une foibleſſe extrême, accompagnée d'un dégoût général de toutes choſes. On jugea que le repos & le changement d'air pourroient me rétablir; ainſi je quittai le climat ſec & brûlant où j'étois, pour me rendre ſur les bords du fleuve Vruguay, où l'air eſt beaucoup plus doux & plus tempéré. Mon départ coûta bien des larmes à ces pauvres Indiens, qui me regardoient comme leur libérateur; je n'avois pas moins de peine à me ſéparer d'eux; mais dans l'état de langueur où je me trouvois, ma préſence leur etoit abſolument inutile. Ainſi je me traînai comme je pus juſqu'à la peuplade de ſaint-François-Xavier, où à peine eus-je demeuré quelques jours, que je ſentis mes forces revenir peu-à-peu, & que ma ſanté fut bientôt rétablie.

Le Seigneur, en me rendant la vie,

lorsque je me croyois à la fin de ma course, me destinoit à d'autres travaux. La peuplade de saint-Michel, la plus grande qui soit dans le Paraguay, étoit devenue si nombreuse, qu'un Missionnaire ne pouvoit plus suffire à l'instruction de tant de peuples; l'Eglise, quoique fort vaste, ne pouvoit plus les contenir, & les campagnes capables de culture ne rapportoient que la moitié des grains nécessaires pour leur subsistance. C'est ce qui fit prendre la résolution de partager la peuplade, & d'en tirer de quoi établir ailleurs une colonie.

On me chargea de l'exécution de cette entreprise, dont je comprenois toute la difficulté. Il s'agissoit de conduire quatre à cinq mille personnes dans une rase campagne, d'y bâtir des cabanes pour les loger, & de défricher des terres incultes pour en tirer de quoi les nourrir. Je sçavois d'ailleurs combien les Indiens sont attachés au lieu de leur naissance, & l'aversion extrême qu'ils ont pour toute sorte de travail. Les autres difficultés que je prévoyois ne me paroissoient pas moins grandes.

Néanmoins, regardant l'ordre de mes Supérieurs comme me venant de Dieu même, plus j'avois sujet de me défier

de mes propres forces, plus je m'appuyai sur le secours du Ciel; & à l'instant toutes mes répugnances s'évanouirent. J'assemblai donc les principaux Indiens qu'on appelle Caciques, (ce sont les chefs des premieres familles, qui ont dans leur dépendance quarante, cinquante, & quelquefois cent Indiens, dont ils sont absolument les maîtres). Je leur représentai la nécessité où l'on étoit de diviser leur peuplade, à cause de la multitude excessive de ses habitans; qu'ils devoient faire un sacrifice à Dieu de l'inclination qu'ils avoient à demeurer dans une terre qui leur étoit si chere; que je ne leur demandois rien que je n'eusse pratiqué moi-même, puisque j'avois quitté ma patrie, mes parens & mes amis, pour venir demeurer parmi eux, & leur enseigner le chemin du Ciel; qu'au reste, ils pouvoient compter que je ne les abandonnerois pas; qu'ils me verroient marcher à leur tête, & partager avec eux leurs plus rudes travaux.

Ces paroles, que je prononçai d'une maniere tendre, firent une telle impression sur leurs esprits, qu'à l'instant vingt-un Caciques, & sept cens cinquante familles se joignirent à moi, & s'enga-

gerent de me suivre par-tout où je voudrois les conduire. Ils renouvellerent leurs promesses à l'arrivée du Révérend Pere Provincial : *Payguacu*, s'écrierent-ils en leur langue, *aguy yebete yebi yebi oro eniche angandebe.* C'est-à-dire, grand Pere, (ils appellent ainsi le Pere Provincial) nous vous remercions de la visite que vous voulez bien nous rendre, nous irons volontiers où vous souhaitez.

Il n'y a que Dieu qui ait pu mettre dans le cœur de ces Indiens une disposition si prompte à l'accomplissement de notre dessein. Dès-lors je jugeai favorablement du succès, & je ne songeai plus qu'à me mettre en chemin pour chercher un lieu propre à fonder la nouvelle colonie. Les principaux Caciques m'accompagnerent à cheval ; nous marchâmes toute la journée vers l'orient, & enfin nous découvrîmes sur le soir un vaste terrein, environné de collines & de bois fort touffus. Au haut de ces collines nous trouvâmes quatre sources extrêmement claires, dont les eaux serpentoient lentement dans les campagnes, & descendoient dans le fond de la vallée, où elles formoient une petite riviere assez agréable. Les rivieres

ſont néceſſaires dans une habitation d'Indiens, parce que ces peuples étant d'un tempérament fort chaud, ont beſoin de ſe baigner pluſieurs fois le jour. J'ai même été ſurpris de voir que, lorſqu'ils ont mangé, le bain étoit l'unique remede qui les guériſſoit de leur indigeſtion.

Nous entrâmes enſuite dans les bois où nous fîmes lever quantité de cerfs & d'autres bêtes fauves. La ſituation d'un lieu ſi commode nous détermina à y établir notre peuplade. Le lendemain, qui étoit la fête de l'Exaltation Sainte-Croix, nous montâmes au plus haut de la colline, & j'y plantai une croix fort élevée pour prendre poſſeſſion de cette terre au nom de Jeſus-Chriſt. Tous nos Indiens l'adorerent en ſe proſternant, après quoi ils chanterent le *Te Deum* en action de graces.

Je portai auſſi-tôt à la peuplade de Saint-Michel l'agréable nouvelle de la découverte que nous venions de faire. Tous les Indiens, deſtinés à peupler la nouvelle Colonie, ſe diſpoſerent au départ, & firent proviſion des outils qu'ils purent trouver, ſoit pour couper les bois, ſoit pour mettre les terres en état d'être cultivées : ils conduiſirent auſſi un grand nombre de bœufs pro-

pres

pres au labour. Je ne jugeai pas à propos que leurs femmes & leurs enfans les suivissent, jusqu'à ce que la peuplade commençât à se former, & que la terre eût porté de quoi fournir à leur subsistance.

Les Caciques commencerent d'abord par faire le partage des terres que devoit posséder chaque famille. Ensuite ils semerent quantité de coton : cette plante vient fort bien dans les campagnes du Paraguay ; la semence en est noire & de la grosseur d'un pois : l'arbre croît en forme de buisson ; il porte dès la premiere année : il faut le tailler chaque année comme on taille la vigne en Europe. La fleur paroît vers le mois de Décembre ou de Janvier ; elle ressemble assez à une tulippe jaune : au bout de trois jours elle se fanne & se détache. Un bouton lui succede qui mûrit peu-à-peu : il s'ouvre vers le mois de Février, & il en sort un floccon de laine fort blanche. C'est de cette laine que les Indiens font leurs vêtemens. Les Missionnaires apporterent autrefois du chanvre d'Espagne ; il croîtroit dans ce Pays aussi facilement que croît le coton : mais l'indolence des femmes Indiennes ne peut s'accommoder de toutes

les façons qu'il faut donner au chanvre pour le mettre en état d'être filé : le travail leur en parut trop difficile, & elles l'abandonnerent pour se borner à la toile de coton qu'elles font avec moins de peine.

Aussi-tôt qu'on eut appris dans les autres peuplades que nous travaillions à fonder une nouvelle Colonie, chacune à l'envi voulut nous aider. Les unes nous envoyerent des bœufs ; d'autres nous amenerent des chevaux ; quelques autres nous apporterent du bled d'Inde, des pois & des féves pour ensemencer les terres. Ce secours, venu si à propos, encouragea nos Indiens. Ils partagerent entre eux les travaux : une partie fut destinée à labourer la terre & à y semer les grains ; l'autre partie à couper des arbres pour la construction de l'Eglise & des maisons. Avant toutes choses, je choisis le lieu où devoit se construire l'Eglise & la maison du Missionnaire : de-là je tirai des lignes paralleles qui devoient être autant de rues, où l'on devoit bâtir les maisons de chaque famille ; ensorte que l'Eglise étoit comme le centre de la peuplade, où aboutissoient toutes les rues. Selon ce plan, le Missionnaire se trouve logé au

milieu de ses Néophytes, & par-là il est plus à portée de veiller à leur conduite, & de leur rendre tous les services propres de son ministere.

Pendant que mes Indiens étoient occupés à bâtir la nouvelle peuplade, je fis une découverte qui nous sera dans la suite d'une grande utilité. Ayant apperçu une pierre extraordinairement dure, qu'on appelle ici *Itacura*, parce qu'elle est semée de plusieurs taches noires, je la jettai dans un feu très-ardent, & je trouvai que ces grains ou ces taches qui couvroient la pierre, se détachant de toute la masse par la violence du feu, se changeoient en du fer aussi bon que celui qu'on trouve dans les mines d'Europe.

Cette découverte me fit d'autant plus de plaisir, que nous étions obligés de faire venir d'Espagne tous les outils dont on a besoin. Mais il n'y avoit pas moyen d'en fournir un si grand peuple : aussi un Indien se croyoit-il fort riche lorsqu'il avoit une faulx, une hache, ou un autre instrument de cette nature. Lorsque j'arrivai au Paraguay, la plupart de ces pauvres gens coupoient leurs bleds avec des côtes de vache qui leur tenoient lieu de faulx : un roseau d'une espece par-

ticuliere qu'ils fendoient par le milieu ; leur fervoit de couteau : ils employoient des épines pour coudre leurs vêtemens. Telle étoit leur pauvreté, qui me rend encore plus précieufe l'heureufe découverte que je viens de faire.

En même-temps que je remercïois le Seigneur de ce nouveau fecours qu'il m'envoyoit, je béniffois fa Providence d'avoir dépourvu le Paraguay de toutes les chofes capables d'exciter l'avidité des Etrangers. Si l'on trouvoit dans le Paraguay des mines d'or ou d'argent, comme on en trouve en d'autres Pays, il fe peupleroit bientôt d'Européens qui qui forceroient nos Indiens à fouiller dans les entrailles de la terre, pour en tirer le précieux métal après lequel ils foupirent : il arriveroit de-là que, pour fe fouftraire à une fi dure fervitude, les Indiens prendroient la fuite, & chercheroient un afyle dans les plus épaiffes forêts ; en forte que n'étant plus réunis dans des peuplades, comme ils le font maintenant, il ne feroit pas poffible aux Miffionnaires de travailler à leur converfion, ni de les inftruire des vérités du Chriftianifme.

Il y avoit près d'un an qu'on étoit occupé à former la nouvelle peuplade ;

l'Église & les maisons étoient déja construites, & la moisson surpassoit nos espérances. Je crus qu'il étoit temps d'y transporter les femmes & les enfans que j'avois retenu jusqu'alors dans la peuplade de S. Michel. C'étoit un touchant spectacle de voir cette multitude d'Indiennes marcher dans les campagnes chargées de leurs enfans qu'elles portoient sur leurs épaules, & des autres ustensiles propres du ménage qu'elles tenoient dans leurs mains. Aussi-tôt qu'elles furent arrivées, on les logea dans la maison qui leur étoit destinée, où elles oublierent bientôt leurs anciennes habitations, & les fatigues qu'elles avoient essuyées pour se transporter dans cette nouvelle terre.

Il ne s'agissoit plus que de donner une forme de gouvernement à cette Colonie naissante : on fit donc le choix de ceux qui avoient le plus d'autorité & d'expérience pour administrer la Justice ; d'autres eurent les charges de la Milice pour défendre le Pays des excursions que les peuples du Bresil font de temps en temps sur ces terres : on occupa le reste du peuple aux Arts méchaniques.

Il n'est pas concevable jusqu'où va l'industrie des Indiens pour tous les ou-

vrages des mains : il leur ſuffit de voir un ouvrage d'Europe pour en faire un ſemblable, & ils l'imitent ſi parfaitement, qu'il eſt difficile de décider lequel des deux a été fait dans le Paraguay. J'ai, parmi mes Néophytes, un nommé *Païca*, qui fait toutes ſortes d'inſtrumens de muſique, & qui les touche avec une dextérité admirable. Le même grave ſur l'airain, après l'avoir poli, fait des ſpheres aſtronomiques, des orgues d'une invention nouvelle, & une infinité d'autres ouvrages de cette nature. Il y en a parmi nos Indiennes qui, avec des laines de diverſes couleurs, font des tapis qui égalent en beauté ceux de Turquie.

Mais c'eſt ſur-tout pour la muſique qu'ils ont un génie particulier : il n'y a point d'inſtrument, quel qu'il ſoit, qu'ils n'apprennent à toucher en très-peu de temps, & ils le font avec une délicateſſe qu'on admireroit dans les plus habiles maîtres. Il y a, dans ma nouvelle Colonie, un enfant de douze ans qui joue ſans broncher ſur ſa harpe les airs les plus difficiles, & qui demandent le plus d'étude & d'uſage. Cette inclination que nos Indiens ont pour la muſique, a porté les Miſſionnaires à les entretenir dans ce goût : c'eſt pour cela que le Ser-

vice divin eſt toujours accompagné du ſon de quelques inſtrumens; & l'expérience a fait connoître que rien n'aidoit davantage à leur inſpirer du recueillement & de la dévotion.

Ce qu'on aura de la peine à comprendre, c'eſt que ces peuples ayant un génie ſi rare pour tous les ouvrages qui ſe font de la main, n'ayent cependant nul eſprit pour comprendre ce qui eſt tant ſoit peu dégagé de la matiere, & qui ne frappe pas les ſens. Leur ſtupidité pour les choſes de la Religion eſt telle, que les premiers Miſſionnaires douterent quelque-temps, s'ils avoient aſſez de raiſon pour être admis aux Sacremens : ils propoſerent leurs doutes au Concile de Lima, qui, après avoir mûrement examiné les raiſons qu'on apportoit pour & contre, décida pourtant qu'ils n'étoient pas tellement dépourvus d'intelligence, qu'on dût leur refuſer les Sacremens de l'Egliſe. Cela ſeul doit vous faire juger combien il en coûte aux Miſſionnaires pour former au Chriſtianiſme un peuple auſſi groſſier que celui-là. Graces à Dieu, mes Néophytes ſont bien inſtruits, mais je n'ai pu y réuſſir qu'en rebattant ſans ceſſe les mêmes vérités, & qu'en les faiſant entrer dans

leurs esprits par des comparaisons sensibles qui sont à leur portée.

Voilà, mon Révérend Pere, quelles ont été mes principales occupations depuis quelques années. Priez le Seigneur qu'il me donne les forces nécessaires pour soutenir les travaux auxquels il a plu à sa bonté de me destiner. Sur-tout je vous conjure de vous souvenir à l'Autel de ce petit troupeau, aussi bien que du Pasteur à qui il est confié. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

Fin du neuvieme Volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

Fin de la table du neuvieme volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans les Mémoires d'Amérique, tomes VI, VII, VIII & IX des Lettres édifiantes & curieuses.

A.

D.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

bords

Q.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table des matieres contenues dans les tomes VI, VII, VIII & IX des Mémoires de l'Amérique.

De l'Imprimerie de P. G. SIMON, Imprimeur du Parlement, 1781.







